

Réveil en enfer

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS

PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Réveil en Enfer



Richard Sapir
et
Warren Murphy

VAUGIRARD

RÉVEIL EN ENFER

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS-MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?
68 RAGE DE GUERRE
69 LES LIENS DU SANG
70 LA ONZIÈME HEURE
71 RETOUR DE FLAMME
72 EXTERMINATION INVISIBLE
73 L'USURPATEUR

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

RÉVEIL EN ENFER

**TRADUIT ET ADAPTÉ DE
L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-FRANÇOIS BERNIES**



Titre original :
WALKING WOUNDED

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1986

© Presses de la Cité/GECEP, 1990

pour la traduction française

ISBN : 2-285-00199-1

Édition originale :

ISBN : 0-451-15600-5

Nal PENGUIN INC.

New York – N.Y. 10019

CHAPITRE PREMIER

Les pas résonnèrent à la lisière de sa conscience. Même dans son sommeil, Cung Co Phong les reconnut immédiatement. Quelque part au fond de son inconscient, Phong réalisait qu'il dormait et qu'il ne voulait pas se réveiller. Mais les pas si familiers et haïs étaient venus le débusquer jusque dans son sommeil, sa seule évasion.

Phong se réveilla en sursaut, couvert de sueur froide.

Les Américains continuaient à dormir. Plus rien ne semblait pouvoir déranger leur sommeil. Ils étaient au camp 55 depuis si longtemps qu'ils avaient cessé de craindre la colère du capitaine Dai. Mais Phong avait de bonnes raisons d'avoir peur du capitaine Dai : il savait que l'autre voulait le briser. Il en avait même fait son affaire personnelle.

Phong se releva. La hutte était encore plongée dans l'obscurité. Les pas s'immobilisèrent devant la porte de rotin. Son cœur battait si fort qu'il remarqua seulement alors l'activité qui régnait dans le camp : mouvements de troupes, bruits de pelles et, plus étonnant encore, ronflements de camions. Beaucoup de camions. Et d'autres véhicules. L'essence était sévèrement rationnée depuis bien avant la naissance Phong, dans la province de Quang Tri.

Si le capitaine venait ici en pleine nuit, il devait y avoir une raison très importante.

Profitant du cliquetis du cadenas qu'on ouvrait, Phong réveilla les autres. Boyette, Pond, Colletta et tous les autres. Et, en dernier, Youngblood, le grand Noir, qui continua à ronfler jusqu'à ce qu'il ouvre ses yeux chassieux sur le plafond d'herbes tressées.

— Hein ! Quoi ? marmonna-t-il.

Il saisit le bras de Phong si fort qu'il lui fit mal. De tous les Américains, seul Youngblood avait gardé son poids. Même aux jours les plus durs de la captivité, quand ils n'avaient qu'une soupe d'arêtes de poissons à manger, Youngblood n'avait pas perdu un kilo.

— Dai, souffla Phong dans son mauvais anglais, lui arriver.

— Merde ! soupira le Noir. C'est pas une bonne nouvelle.

Au même moment la porte de rotin s'ouvrit à la volée et le faisceau d'une lampe torche leur fouailla les yeux.

— Debout ! Debout ! hurla la silhouette derrière la lumière.

L'homme était grand pour un Vietnamien et sa silhouette se dressait, arrogante, pistolet encore dans l'étui, certain qu'il était de n'avoir rien à craindre de ces hommes au bout du rouleau.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda quelqu'un.

— Debout ! beugla Dai, donnant un coup de pied dans le corps le plus proche : Phong justement.

Le jeune Vietnamien grimaça mais retint son gémissement.

Autour de lui, les prisonniers se levaient, bras ballants. Leurs tenues de mauvais coton gris n'avaient pas de poches si bien qu'ils ne savaient jamais quoi faire de leurs mains. Ils sortirent dans la nuit en file indienne.

La jungle commençait tout de suite à l'orée du camp. La forêt primaire : un mur vert et ondulant de lianes et de grands arbres. À l'intérieur du camp, les projecteurs entrecroisaient leurs faisceaux. Les huttes à deux étages des officiers étaient démantelées et leurs panneaux chargés sur les plateaux des camions. On démontait les tentes. Les provisions, des sacs de riz et de patates, étaient entassées contre les murs de protection et une chaîne de fourmis humaines en treillis vert les faisait passer dans des camions bâchés.

— On dirait qu'on déménage, murmura Boyette entre ses lèvres serrées.

— Pas parler ! piailla Dai de sa voix perçante.

Bien que grand pour un Asiatique, il avait des épaules fluettes et une face si grêlée, une peau si sèche qu'on aurait dit une tête de mort. Ses yeux étaient noirs et avides, comme ceux d'un corbeau. Une cigarette pendait entre ses dents jaunies et mal plantées.

Baïonnette au canon, une troupe de soldats encercla les prisonniers. Des troupes d'élite : uniforme kaki, casque de latanier vert frappé du médaillon rouge cerclant une étoile jaune, la visière baissée au raz d'yeux froids et meurtriers.

— Suivez ! commanda Dai.

Il les mena jusqu'à un vieux T-54 [1]. Le drapeau à l'étoile jaune de la République socialiste du Viêt-nam ornait sa tourelle bombée.

— Ça doit être sérieux, pour qu'il ramène un tank de la zone de guerre, observa Pond.

— Regarde bien, conseilla Youngblood.

Le canon était inoffensif : un gros timon de bois peint pour avoir l'air de l'acier.

Ils en firent le tour et leurs cœurs s'arrêtèrent.

— Oh, mon Dieu, gémit Colletta.

À l'arrière du plateau d'un camion, on avait vissé un conteneur d'acier conique. Ils connaissaient tous cette boîte maudite. Chacun d'entre eux avait passé des semaines en isolement entre ses parois surchauffées et empuanties.

— J'y retourne pas ! hurla soudain Colletta, perdant les pédales. Rien à faire, mec ! J'y vais pas ! J'y vais pas !

On entendit des claquements de culasse mais, avant que les gardes nerveux ne l'abattent, Youngblood l'avait attrapé par la taille et jeté au sol.

— Calmos, mec, fit-il d'une voix sourde. Relax. Tu y vas pas tout seul cette fois-ci. On y va tous.

Le capitaine Dai les regardait. Tout autour, les soldats pointaient leurs AK 47 sur leurs corps prostrés au sol.

Colletta continua à trembler convulsivement et, sans un bruit, Youngblood rampa sur lui pour le protéger de son corps.

Pendant un long moment, même la jungle sembla retenir son souffle.

— Debout ! fit enfin le capitaine.

Youngblood se releva.

— Allez, Colletta, souffla-t-il, lève-toi. Ce n'est pas la fin du monde.

Mais Colletta sanglotait sans contrôle.

— Allez, reprit le grand Noir. Ce sera la vie de château là où on va. Tu seras pas seul, mec.

Geignant toujours, Colletta rassembla ses membres comme on ramasse un fagot de bois, et se releva en tremblant.

Les soldats venaient d'ouvrir une des extrémités du conteneur conique et ils les poussèrent dans l'obscurité de l'intérieur. Youngblood fermait la marche des Américains. Phong suivait mais quand il voulut entrer à son tour, Dai lui fit un croche-pied.

Phong se retrouva à quatre pattes sans oser bouger. Il savait qu'il devait rester comme ça jusqu'à ce qu'on lui donne la permission.

— Alors, on fait sa prière ? ricana le capitaine.

— J'ai trébuché, expliqua Phong d'une voix neutre.

— J'ai besoin des Américains, siffla Dai d'une voix méchante, mais

je n'ai pas besoin de toi. Peut-être que je vais te tuer et te donner à bouffer aux tigres.

Phong ne répondit pas.

Arrachant un fusil des mains du soldat le plus proche, Dai en appuya le canon sur la nuque de Phong. Il enfonça cruellement.

Phong raidit son cou. S'il devait mourir ici, autant qu'il le fasse dans la dignité.

— Mais je te laisserai vivre, traître au peuple, continua le capitaine, si tu me demandes pardon à genoux.

Phong secoua la tête.

— Tu es déjà à genoux, l'encouragea le capitaine en faisant monter une balle dans le canon.

— J'ai trébuché.

— Alors, je vais te fusiller pour maladresse, ricana Dai.

Phong ne dit rien. La pression du canon sur sa nuque était plus énervante qu'effrayante. Il avait déjà regardé la gueule d'un canon en face et vu, derrière, la face chargée de haine du capitaine. En comparaison, c'était plutôt plus facile de mourir en fixant la terre rouge du Viêt-nam.

Dai enfonça la détente. Phong sursauta en entendant le déclic mais il n'y eut ni douleur, ni bruit de décharge. Juste la violence frustrée du capitaine Dai qui jeta le fusil au sol et saisit Phong à bras-le-corps pour le jeter dans le conteneur avec les autres.

À l'intérieur, les hommes se démenaient pour trouver un bout de cloison où s'appuyer. Après des années de captivité commune, leur instinct de base était de chercher un endroit à eux.

Personne ne parlait. Le camion se mit en route. D'autres moteurs ronflèrent. Finalement le T-54 démarra dans une pétarade de cylindres déréglés. Le convoi partait.

Chacun tendait l'oreille, tendu, inquiet.

— Là où on va, ça peut pas être pire, lança Youngblood de sa voix de baryton.

— Ça pourrait être pire, contra Pond, étranglé d'angoisse, ils se préparent peut-être à nous fusiller.

— Ils ne démantèleraient pas le camp pour ça, idiot ! railla Youngblood.

— Vous pas mourir, fit alors Phong.

Sa voix était distante, dépourvue d'émotion.

— Ah ouais ? lança Youngblood en se rapprochant du Vietnamien.

— Dai dit avoir besoin Américains. Pas besoin de moi. Vous pas mourir.

— Et qu'est-ce qu'il a dit d'autre ?

Phong secoua la tête.

— Rien.

— OK, bon. On bouge pas, on laisse faire, cool, et on s'en sortira. Comme toujours.

— Tu dis toujours ça, Youngblood, grommela Pond, et regarde où on est.

— On est encore en vie, non ? fit observer Youngblood. J'sais bien que c'est pas grand-chose mais c'est mieux que rien.

— Je préférerais être mort que de me taper ces putains de Nhiaques un jour de plus, grinça Pond.

— Je sais bien mais qu'est-ce que tu veux faire ? Les Viets tiennent tout le pays maintenant et même le Cambodge. On est coincés. À moins que t'aies envie de barboter dans la mer de Chine ?

Ça devait être une blague mais personne ne rit.

— Ils vont ouvrir la porte pour nous donner à manger, reprit Phong d'une voix détimbrée.

— Qu'est-ce t'as dit, mec ? demanda Youngblood.

— Je suis homme mort. Dai me tue si me brise pas. Il me tue si me brise. Moi toujours foutu. Rien à perdre. Moi fuir.

— Hé, Phong, fait pas ton con de Nhiaque, intervint Boyette, tu vas y laisser ta peau.

— Non, moi décidé. Écouter. Youngblood raison. Beaucoup d'hommes fuir, pas bon. Un homme, pas Blanc, fuir, possible. Quitter Viêt-nam. Traverser Cambodge. Arriver Thaïlande. Possible pour moi. Pas pour soldat américain. Je pars. Dire au monde entier.

— Me fais pas rire, grinça amèrement Boyette. Si tout le monde s'en foutait, pas, tu crois qu'ils nous auraient laissé croupir comme ça sans rien faire ? Bon dieu, ma fille va être une adolescente. Ma femme a pu se remarier trois fois depuis le temps. Regarde la vérité en face on va crever ici.

— Non, montrer preuve. Américains revenir. Sauver.

— T'as raison, Phong, t'as qu'à sortir ton petit Kodak et nous

prendre en photo. Quoi ? Tu dis que t'as oublié ton flash ? Merde, c'est con, ça. P'têt que si on demandait poliment au capitaine Dai, il nous ferait des petit trous dans la paroi pour qu'on y voie mieux.

— Boyette ! Laisse tomber, gronda Youngblood. Phong, continue. Comment tu vas prouver qu'on est ici ? Vas-y, raconte, donne-nous un peu d'espoir. J'ai pas eu d'espoir depuis si longtemps que je sais plus quel goût ça a.

Dans l'obscurité, Phong fouilla dans la ceinture de son pantalon de coton, puis, saisissant la grosse patte de Youngblood, il y plaça un mince objet métallique.

— C'est quoi ça ? demanda Youngblood.

— Stylo.

— Ouais ?

— Trouvé au sol. Encre aussi.

— Et le papier ?

— Pas papier. Mieux que papier. Impossible perdre.

— Continue, Phong, fit Youngblood d'une voix soutenue, je commence à entendre quelque chose que j'aime.

*

* *

Le camion s'arrêta à midi. Ils savaient qu'il faisait jour parce que la lumière filtrait par les trous qui avaient été percés dans la tôle sur un côté. Des trous de balles d'AK 47.

Une pierre frappa la paroi du conteneur et, à l'intérieur, le bruit résonna jusque dans leurs dents. Ils avaient reconnu le signal qui leur ordonnait de s'éloigner de la porte. Docilement, ils allèrent s'entasser à l'autre bout du conteneur. Tous, sauf Phong. Le filiforme Vietnamien était tapi juste à l'entrée, serrant son stylo comme une dague.

La porte de tôle ondulée s'ouvrit vers l'extérieur.

Il n'y avait qu'un garde, l'arme en bandoulière, tenant un grand bol de soupe – des herbes de la forêt mélangées à du poivron rouge.

Phong bondit comme un chat.

Le garde lâcha le bol, ouvrit la bouche pour crier. Aucun son ne sortit de sa gorge où le stylo était planté. Phong s'était déjà emparé de la Kalashnikov. Le garde essaya d'arracher le stylo mais sa tête entra en contact avec la crosse. Il retomba assis, gargouilla deux mots pleins

de sang et glissa au sol.

— Vas-y ! cria quelqu'un.

— Tire-toi, fonce ! hurla un autre.

— Vos gueules ! commanda Youngblood. Phong, referme cette porte et pars ! Débarrasse-toi du corps.

Phong regarda ses amis une dernière fois, entassés à l'arrière du conteneur, et leur fit un signe de la main. Puis il referma la porte et tira le corps du garde dans les fourrés.

Là, il dépouilla l'homme de ses vêtements et les roula en boule. Dans les poches, il trouva un portefeuille qui contenait près de deux cents dongs, un livret militaire et un couteau de poche. Il trouva aussi un petit sac de noix de bétel coincées dans la rangée droite. C'était pas beaucoup mais c'était quand même de la nourriture. Il prit les noix et laissa les chaussures. Elles ne feraient que le retarder.

Le brouillard montait sur une colline voisine et Phong courut vers elle. Il dut se cramponner aux plantes pour grimper sa face abrupte.

Parvenu au sommet, il regarda autour de lui. Il ne reconnaissait pas le terrain et se dit qu'il était peut-être au Nord-Viêt-nam, qu'il n'avait jamais visité. Mais il repéra une longue traînée noire dans la forêt, comme du temps des Américains. Seulement ces traces étaient récentes alors que celles des Américains avaient depuis longtemps été recouvertes par la végétation luxuriante des tropiques.

Il comprit alors qu'il était au Cambodge, où l'armée vietnamienne combattait la guérilla khmère.

En bas, il entendit le convoi repartir. Les camions démarraient lentement, se dirigeant vers l'ouest, vers la zone des combats.

Après que le dernier ronflement eut été avalé par la jungle, Phong resta longtemps assis sans bouger.

Quand il descendit enfin de sa colline, la nuit tombait, les criquets étaient déchaînés et Phong avait très peur. Il était seul sur une terre où il ne comptait aucun ami, où les Cambodgiens le tueraient comme un des envahisseurs détestés, où les Vietnamiens le fusilleraient au mieux comme déserteur. La route était longue jusqu'en Thaïlande.

Il se mit en marche.

*

* *

Les jours qui suivirent, Phong vécut de pousses de bambou et de

larves. Il y avait du bambou partout et il apprit à grimper dans les arbres pour surprendre les larves. Il les paralysait en leur crachant dessus le jus de bétel et il ne sentait pas leur goût. Mais très vite, ses noix de bétel s'épuisèrent.

Le cinquième jour, Phong n'y tint plus et rompit sa détermination de conserver ses munitions pour la défense. Affamé, il tira un petit singe et le mangea tout cru. Il traîna les os avec lui et attendit trois jours avant de sucer leur moelle.

Il continua à avancer vers l'ouest.

Quand il eut tiré sa dernière balle, Phong enterra le fusil car il avait peur d'être tenté de manger la crosse et de s'abîmer l'estomac. Il ne fallait pas qu'il tombe malade.

À ce moment-là, il avait abandonné son pantalon de coton gris réduit en lambeaux et mis le treillis du garde, beaucoup plus solide. Mais il n'avait pas osé mettre la chemise. De peur qu'elle soit trempée de sueur et lui colle au dos. La nuit, il dormait sur le ventre. Il fallait qu'il garde son dos intact, sinon son évasion n'aurait servi à rien.

Phong continuait sa marche à l'ouest. Le temps n'existait plus. Il évitait les villages, les routes et les bruits de bataille. Ces détours le faisaient dériver de plus en plus vers le sud.

Une nuit, il sentit une odeur de sel. Ça le fit rêver de poisson. La faim l'obsédait, c'était une douleur constante dans son ventre.

Il dériva encore plus vers le sud.

Phong buta sur une rivière. Il n'eut qu'à la suivre quelques kilomètres pour tomber sur un village de huttes sur pilotis. L'odeur du poisson et du riz cuit fit trembler son estomac mais il se sentait trop faible pour risquer de voler de la nourriture. Il se contenta de ramper jusqu'à une pirogue de pêcheur, se glissa dedans et la détacha.

L'esquif descendit silencieusement la rivière. Il pouvait voir les étoiles briller au-dessus de sa tête. Au fond de la barque, il trouva un filet de pêcheur et le mâcha, se régaland de la saveur du sel. Il finit par s'endormir.

Le soleil le réveilla. Il se releva et découvrit la mer. Un bleu turquoise indescriptible. Magnifique. Et mortel. Les géographes l'appelaient la mer de Chine méridionale. Les boat-people qui fuyaient le Sud-Viêt-nam l'appelaient la mer des Pirates et de la Mort. Ils y étaient morts par milliers, noyés, massacrés, violés, pillés.

Phong s'accroupit au fond de sa barque en apercevant un bateau au loin. Si c'était un chalutier thaïlandais, c'étaient peut-être des pirates. Le bateau poursuivit sa route.

Maladroitement, Phong mouilla son filet et attendit sous le soleil de plomb. Il n'attendit pas longtemps ; soudain, la barque trembla. Quelque chose se débattait dans son filet. Fébrilement, il tira dessus, le jeta sur le plancher de sa barque et se précipita sur le poisson frétilant, le dévorant à pleines dents, sans même le tuer. Le sang giclait entre ses doigts mais la sensation de la chair glissant au fond de sa gorge était délicieuse. Il en prit deux de plus et, pour la première fois depuis des mois, il se sentit rassasié.

Il reprit espoir. Il allait dériver jusqu'en Malaisie, les courants lui feraient remonter le golfe de Siam jusqu'en Thaïlande où il atterrirait dans un camp. Il savait que les réfugiés pouvaient y croupir des années mais lui irait en Amérique. Il en était sûr. Il n'aurait qu'à leur montrer sa preuve.

— Khoung ! Khoung !

Les cris interrompirent ses rêves. Ils portaient loin sur le calme plat de la mer.

C'étaient les cris d'une femme qui implore pitié.

D'autres se mirent à crier.

Phong leva la tête.

Un bateau avançant au raz de l'eau, sa ligne de flottaison si basse que les vagues balayaient son pont. Phong vit tout de suite qu'il était surchargé par une masse humaine : hommes, femmes, enfants, agrippés au ponton. Certains se jetaient à la mer.

Un bateau rapide fonçait sur le vieux chalutier. Son pont aussi était couvert de monde. Mais c'était des hommes, et ils brandissaient des pistolets, de vieux fusils à culasse manuelle, des marteaux, des bâtons ferrés. Ils avaient noué sur leurs fronts des bandeaux couleur safran.

Des pirates thaïs ! La lie de la mer de Chine méridionale.

Le bateau rapide colla son flanc rembourré de vieux pneus à celui du vieux chalutier et les pirates passèrent à l'abordage comme une horde de sauterelles.

Ils massacrèrent les hommes et les enfants à coups, de bâtons, de couteaux, de fusils. Les vieilles femmes furent jetées par-dessus bord. Les jeunes femmes rouées de coups et poussées comme du bétail dans la soute du bateau pirate.

Au bout d'un moment, Phong détourna les yeux de l'insoutenable spectacle. C'étaient ses compatriotes, des réfugiés vietnamiens qui avaient fui la terreur et la faim pour finir sous les coups des pirates, et il ne pouvait rien faire.

Il sut qu'il n'arriverait jamais en Malaisie. Il eut envie de se jeter à la mer à son tour. Mais il se retint. Les requins affluaient, attirés par le sang.

Il se contenta de pagayer avec les mains, s'éloignant lentement, si lentement que les cris des femmes retentirent des heures à ses oreilles.

Pendant des heures Phong pria silencieusement ses ancêtres.

— Khoung, Khoung.

*

* *

Vu de la mer, le rivage était vert et semblait frais dans le soleil couchant. La marée poussait l'esquif avec une lenteur insupportable. Phong faillit sauter à l'eau et se mettre à nager mais il se retint encore, pensant à ce que l'eau de mer ferait à son dos et attendit dans son bateau, malgré la peur d'être repéré par les gardes-côtes.

Enfin, la barque toucha la plage. Phong sauta, immergea sa pirogue avec des pierres et s'enfonça vers l'intérieur des terres. Il ne savait pas où il était. Thaïlande, Cambodge, peut-être même de nouveau le Viêt-nam ?

Le désespoir revint. Il se dit qu'il n'y arriverait jamais mais la pensée des Américains lui rendit des forces et il avança dans la nuit. Il était le dernier espoir de ses camarades d'infortune et il n'allait pas les laisser tomber.

Il entendit le chien aboyer et se figea. Un chien ! Les jappements venaient de loin. Peut-être un kilomètre. Il écouta, le cœur battant. Le bruit avait cessé. Peut-être avait-il rêvé.

Phong suivit le sentier. Dans sa tête, il s'était mis à fredonner une vieille chanson de son pays : *Sombre est le chemin de jungle jusqu'à la maison de ma bien-aimée.*

Soudain les larmes jaillirent. La nostalgie de sa patrie martyre.

Le chien se remit à aboyer. Une seule fois. Il y avait bien un village devant. Il s'approcha en rampant. Il fallait qu'il sache.

Le chien aboya encore. Un jappement heureux. Et il aperçut le chien, en train de dévorer à belles dents le morceau de viande qu'un homme venait de lui jeter.

De la viande ! Et l'homme avait trente ans, l'âge de Phong.

Le Vietnamien se releva. Il n'avait plus peur. Il avait réussi. Ce n'était pas le Cambodge où tout homme de plus de quinze ans était

mort ou sous les armes. Ce n'était pas non plus le Viêt-nam, où l'on n'avait même pas de viande pour les humains et où l'on mangeait les chiens.

Il était arrivé en Thaïlande.

Les larmes aux yeux, il se mit à courir en hurlant. Les villageois sortaient des huttes, souriants, paisibles. Il continua à crier.

— Je suis vietnamien ! Je suis vietnamien ! Emmenez-moi dans un camp de réfugiés. J'ai la preuve des MIA [\[2\]](#) américains. Vous m'entendez ! J'ai la preuve des MIA !

CHAPITRE II

Son nom était Remo et il regardait les deux hommes se lancer des pierres.

C'était un deal qui avait mal tourné. Remo avait été envoyé là, à Brownsville, Texas, pour s'occuper de Fester Doggins. Fester était un trafiquant de drogue. C'est lui qui avait provoqué le déplacement du trafic de la Floride sur la côte texane. La DEA [3] avait été si efficace dans ses interceptions en Floride que les barons du cartel colombien avaient décidé d'ouvrir un second front, plus à l'ouest. Fester Doggins était leur contact américain et il faisait dans le commerce de gros. Aussi Remo avait-il reçu l'ordre de « terminer » son fonds de commerce et de le « terminer » par la même occasion.

Remo attendait à l'embouchure de la petite rivière que, selon Smith, employeur de Remo, Fester Doggins utilisait régulièrement. Remo était assis sur un promontoire rocheux, balançant ses jambes dans le vide. De là, il avait une vue dominante de toute l'embouchure.

Fester Doggins était arrivé avec deux autres types dans un *pick-up* [4] bardé de chrome. Ils portaient tous des armes, des santiags en peau d'autruche et des Stetson ramenés sur leurs yeux éblouis par le soleil.

Le bateau n'arriva qu'après. C'était un superbe yacht, très gros et très cher.

Un homme vêtu d'un pantalon de coutil blanc monta sur le pont de teck et se mit à parler à Fester Doggins en espagnol. Il avait la peau brune. Un Colombien, probablement. Remo ne comprenait pas l'espagnol, aussi attendit-il patiemment que les deux hommes aient conclu leur marché. Son boulot à lui était d'attraper tout le monde et de faire en sorte que la cargaison de coke ne soit jamais mise en circulation. Comme il n'avait pas envie de se fatiguer, il attendait tranquillement que le stock soit chargé sur le plateau du *pick-up*.

Mais parce qu'il ne parlait pas l'espagnol, il ne se rendit pas compte que le dialogue prenait mauvaise tournure. Soudain, le Colombien claqua dans ses doigts et deux séides surgirent des écouteilles de proue, braquant leurs fusils d'assaut sur la rive.

Les deux gardes du corps de Fester plongèrent à l'abri. L'un d'eux y arriva. L'autre se fit découper par les rafales.

C'est là que ce que Remo considérait comme un duel de jets de pierres avait commencé.

Les balles volaient, ricochant sur les rochers et sifflant vicieusement dans l'air.

Remo suivait tranquillement la scène. Il y avait eu un temps où le son des rafales provoquait une décharge d'adrénaline dans son corps. Mais c'était fini. Il avait été formé à considérer un échange de coups de feu comme un échange de pierres à peine amélioré.

Comme son instructeur de Sinanju lui avait dit :

— Une pierre est une pierre. Une grosse pierre lancée à la main est lente. Tu peux la voir arriver et tu peux l'éviter. Une grosse pierre, étant grosse, a plus de chance de te toucher. Mais pas une petite pierre comme ça.

Et Chiun, l'octogénaire Maître de Sinanju, avait montré ce qu'il tenait dans chaque main ; une grosse pierre et un petit objet brillant.

— Hé, Chiun, c'est pas une pierre, avait fait observer Remo, c'est une balle !

— C'est une pierre, avait insisté Chiun, considère-la comme une toute petite pierre qui a donc moins de chance de toucher sa cible.

— Petit père, les balles vont beaucoup plus vite, elles font beaucoup plus mal. Elles tuent.

— Es-tu davantage mort frappé par une petite pierre que par une grosse ?

Remo avait réfléchi un moment avant de répondre.

— Non au fond, je vois ce que vous voulez dire.

Ça s'était passé il y a des années, au gymnase du sanatorium de Folcroft où Remo recevait sa formation de base.

À l'époque, le mot « mort » lui faisait encore de l'effet. Il était mort de tant de façons. Officiellement donné pour mort et même mort dans sa tête. Mais à travers la discipline de Sinanju – la source solaire des arts martiaux –, Chiun l'avait éveillé au plein potentiel du corps et de l'esprit. Mais officiellement, il était toujours aussi mort.

— Bien, avait fait Chiun, maintenant que tu comprends que mort c'est mort, je vais t'apprendre à ne plus craindre cette petite pierre.

Et le Maître de Sinanju lui avait lancé la grosse pierre. Remo l'avait évitée, mais incomplètement. La pierre l'avait touché au coude et Remo avait poussé un cri.

Et tandis que son élève s'occupait de sa douleur, Chiun avait saisi

un pistolet de starter à un coup et y avait glissé une balle.

— À ton tour, avait-il dit à Remo en lui tendant l'arme, crosse en avant.

— Vous voulez que je tire sur quoi avec ça ? avait demandé Remo.

— Mais sur moi bien sûr, avait répondu Chiun avec un bon sourire.

— Je vous connais, avait fait Remo en reposant l'arme, vous vous débrouillerez encore pour éviter la balle. Vous m'avez déjà fait ça la première fois.

Chiun avait haussé les épaules.

— Bon, alors c'est moi qui vais te tirer dessus.

Et il avait pris l'arme, reculé de quelques pas et l'avait braquée sur Remo.

Celui-ci s'était jeté à terre et avait placé ses mains sur sa tête.

— Vous allez tirer ? avait-il demandé, incrédule.

— Évidemment. Tu as laissé passer ton tour. Maintenant c'est à moi.

Les paupières de Chiun s'en plissaient de malice.

Remo s'était roulé en boule, espérant que peut-être la balle ne toucherait pas un organe vital.

— Tu t'y prends mal ! avait craché le vieil Oriental, agacé.

Mais ses yeux noisette pétillaient.

— C'est ce qu'on m'a appris au Viêt-nam, avait fait Remo d'une voix lamentable.

— On t'a mal appris. Tu ne dois pas réagir avant de voir la balle arriver sur toi.

— Alors c'est trop tard, avait gémi Remo en se recroquevillant encore un peu plus.

— Tu m'as déjà vu éviter ces petites pierres ?

— Ouais.

— Eh bien, tu vas apprendre aussi. Lève-toi.

Et parce qu'il savait que de prendre une balle ferait moins mal que de désobéir au Maître de Sinanju, Remo s'était levé en tremblant. Ses jambes semblaient de la gelée.

— Attends la balle, avait fait Chiun, visant le ventre.

— Une question avant, avait plaidé Remo en levant les mains.

Chiun avait levé un œil.

— Est-ce que Smith va vous payer même si je meurs ?

— Bien sûr, si tu meurs, ce sera de ta faute, pas de la mienne.

— Ce n'est pas la réponse que j'espérais.

— N'espère rien, avait fait Chiun sobrement, et attends-toi au pire.

Et il avait fait feu.

Remo s'était jeté à terre, les oreilles sonnantes. Il avait glissé sur le sol, espérant qu'il n'avait pas été touché au ventre.

— Est-ce que je suis blessé ? avait-il demandé.

— Non, à moins que tu aies peur du bruit.

— Comment ça ?

— J'ai utilisé une blanche.

— Une quoi ?

— Une balle à blanc, si tu préfères.

— Mais j'ai vu la balle, avait protesté Remo, c'était une vraie.

— Tu as raison, avait reconnu Chiun, rechargeant le pistolet. Voilà la balle que je t'ai montrée. Elle est vraie. Tu es prêt ?

— Hé, ce ne serait pas mon tour par hasard ?

— J'ai perdu le compte, avait fait Chiun en faisant feu.

Cette fois, le saut de côté de Remo avait été instinctif. Il avait entendu, avant le bruit de la détonation, le sifflement de la balle qui le frôlait. Le frôlait !

Derrière lui un punching-ball avait explosé dans un jaillissement de sciure.

— J'y suis arrivé ! avait triomphé Remo. J'ai évité la balle.

— J'ai tiré large, avait fait Chiun, rechargeant.

Le sourire de Remo s'était décomposé.

— Cette fois, avait annoncé Chiun, tu vas voir la gueule du canon. Regarde bien la balle.

— Je ne peux pas. Mes nerfs sont flingués.

— Ridicule. Je viens juste de les accorder. Tu sais ? Comme un violon. C'est maintenant que tu vas vraiment pouvoir parer la petite pierre.

Remo avait su qu'il n'avait pas le choix. Il avait fixé la gueule noire du pistolet. Il s'était tendu. Chiun avait attendu. Remo s'était souvenu

alors de son instruction. Un vrai assassin ne se tend pas devant le danger. Il s'était relaxé, avait laissé ses muscles se détendre et Chiun avait hoché la tête avec satisfaction.

Et tiré.

Remo avait vu le canon trembler. Vu sa gueule noire devenir grise de poudre brûlée. Et il avait bougé. La balle était passée au loin et avait tinté sur une barre fixe.

— Aïe ! Ouille ! avait fait Remo sautillant en se tenant le coude. J'ai paré la balle pourtant.

— C'est vrai, avait reconnu Chiun en soufflant sur le canon comme les cow-boys dans les westerns, mais tu n'as pas paré le ricochet.

— Vous l'avez encore fait exprès, avait grincé Remo.

— Tu dances bien, avait observé malicieusement le vieil Oriental.

— Vous l'avez fait exprès, avait grondé Remo.

— Un ennemi aurait orienté son ricochet sur ton cœur pas sur ton coude, avait expliqué Chiun en reposant le pistolet.

Remo avait inspecté son bras. Il n'y avait pas de sang. Juste une rougeur, là où la balle l'avait effleuré.

— À mon tour, avait-il annoncé en saisissant l'arme.

— Si tu veux, avait laissé tomber le vieil Oriental, mais il n'y a plus de balles.

— N'empêche que maintenant je peux éviter les balles.

— D'une arme à un coup oui, mais demain on passe aux mitraillettes.

— Mitraillettes, avait corrigé Remo, et pas question que je vous laisse tirer à la mitraillette.

Et le Maître de Sinanju l'avait fait. Mais pas le lendemain : trois jours après. Chiun lui avait d'abord tiré dessus avec une carabine Winchester à répétition, puis avec un revolver 357 magnum et seulement, alors, avec une vieille mitraillette Thompson à camembert.

Remo avait appris à regarder les balles arriver et à éviter même les ricochets jusqu'à ce que la vue d'un homme arrivant sur lui avec une arme ne provoque plus en lui la moindre décharge d'adrénaline mais un sourire condescendant. Il avait appris qu'une arme n'était qu'une machine à lancer des pierres. Et toutes petites en plus.

Et c'est ainsi qu'il regardait Fester Doggins et le Colombien s'envoyer des pierres. De temps en temps une des pierres filait vers lui et Remo bougeait un peu pour laisser passer les petits galets. Il avait

dépassé depuis longtemps le stade où il évitait les balles. Ses yeux avaient appris à lire la trajectoire d'une balle, comme un pro du billard pouvait lire celle d'une boule. Il ne savait pas exactement comment il y arrivait, pas plus qu'un coureur ne comprenait complètement le mécanisme complexe de stimuli-réponses qui commandait sa course. Ça se passait, c'est tout.

Quand la fusillade cessa, il ne restait plus que le Colombien blotti derrière la barre de son bateau et Fester Doggins, planqué sous son *pick-up*. Tous les autres étaient morts.

Remo attendit. Si l'un d'eux arrivait à tuer l'autre, ça lui ferait autant de travail de moins. S'ils arrivaient à se tuer mutuellement, ça serait vraiment parfait, mais c'était peut-être trop leur demander.

Tandis que les deux hommes reprenaient leur souffle, Fester Doggins leva les yeux. Il aperçut Remo. Celui-ci lui fit un petit signe amical de la main.

— Hé, là-haut, lança Doggins, qui êtes-vous ? DEA ?

— Non, répondit Remo, indépendant.

— Bien, vous voulez être de quel côté ?

— Du mien.

Au son de la voix de Remo, le Colombien dirigea son arme sur lui. Remo s'en rendit compte parce qu'il sentit une pression au milieu de son front.

— Chenapan, gronda-t-il en secouant le doigt en direction du yacht.

Le Colombien fit feu. Remo jeta sa tête de côté et la balle alla fracasser le rocher juste derrière lui.

Puis, ramassant une petite pierre de la taille d'une pièce de monnaie, il l'envoya voler vers le Colombien. La pierre toucha l'arme juste au niveau de la culasse. L'arme retomba, cassée en deux, et le Colombien se retrouva assis sur le pont de son bateau, tenant ses bras tétanisés et haletant spasmodiquement.

— Où en étions-nous ? demanda Remo à Fester.

— J'ai une proposition à vous faire, annonça Fester Doggins.

— Vas-y, l'encouragea Remo.

— Tu t'occupes du Colombien et je te file une part.

— Combien ?

— Un quart. Hé, il s'agit de cinquante kilos. Ça va chercher vingt-cinq mille dollars le kilo au détail. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Qui décharge le bateau ?

— Nous.

— Rien à faire. Je ne soulève pas de poids. Contre-proposition : tu décharges et on conclut le marché.

— Hé, ça te fera un quart de million de dollars. Tout ce que t'as à faire, c'est liquider ce bronzé de merde.

— J'ai mal au dos, laissa tomber Remo d'un ton sans réplique.

Entre-temps, le Colombien s'énervait sur une UZI, essayant fébrilement de libérer la sûreté de ses doigts engourdis. Fester Doggins s'en aperçut, réalisa que le Colombien avait une meilleure chance de l'avoir et hurla sa réponse.

— OK, on marche comme ça !

Aussitôt Remo se laissa glisser de son rocher comme une araignée.

Le Colombien semblait avoir réussi à armer son UZI. Braquant le PM israélien à deux mains, il ouvrit le feu sur Remo au moment où celui-ci atteignait la rive.

Remo zigzagua dans la mitraille comme s'il s'agissait d'une petite pluie. Les balles découpaient la rive, pulvérisant les rochers, déchiquetant les herbes, touchant tout, sauf Remo.

Remo sauta en souplesse sur le pont du bateau. Le Colombien le regarda faire, bouche béante, PM fumant et vide.

— *Habla español* ? demanda le Colombien.

— Non. Tu parles coréen ?

— *No, Señor.*

— Dommage, fit Remo et, ignorant le Colombien, il se mit à tirer l'ancre hors de l'eau.

— Hé, beugla Fester Doggins de son *pick-up*, qu'est-ce-tu fous ? Bute-le !

— Arrête ton char, fit Remo, examinant l'ancre récalcitrante.

Elle était de celles qu'on ne peut pas tirer sur le pont parce que la chaîne passait à travers un anneau de laiton. Les pattes de l'ancre coïnaient mais Remo se mit à pulvériser le pont de teck et tordit l'anneau de laiton, libérant l'ancre.

Ébahi, le Colombien regarda ce type tout maigre s'approcher de lui, tenant d'une main l'ancre énorme qui aurait dû l'écraser sous son poids.

Soudain, le type maigre enroula les deux pattes de l'ancre autour

du cou du trafiquant et le ligota avec le reste de la chaîne.

— *Que pasa ?* bafouilla le Sud-Américain.

— Toi, fit Remo, tu *pasa*, salut.

Et il envoya l'homme par-dessus bord.

Fester Doggins rejoignit Remo sur le pont.

— Dommage, fit-il en regardant les bulles remonter à la surface, il était mon meilleur contact.

— Sacré contact, fit Remo, bon allez, au boulot, tu as un paquet de blanche à trimballer.

— Que dalle, grinça Doggins en enfonçant un 12 à chevrotine dans le ventre de Remo.

— Laisse-moi deviner, fit Remo. C'était toi qui doublait l'autre type ?

— Ouais.

— Et maintenant tu es en train de me doubler ?

— Ouais, sourit Fester, et t'es baisé, personne ne peut parer une double décharge de chevrotine à bout touchant.

— Des petites pierres, fit Remo, de toute petites pierres.

— Et tu vas t'en bouffer une pleine soupière sans même ouvrir la gueule, grinça le trafiquant en armant les chiens de son fusil de chasse.

— L'un de nous, c'est sûr, corrigea Remo en serrant les deux canons juxtaposés si vite que Fester n'eut pas le temps de réagir. Ça fit le bruit d'un pot d'échappement qu'on écrase. Fester baissa les yeux.

Les deux canons étaient tordus. S'il tirait maintenant le fusil exploserait et la décharge lui arracherait le ventre.

Fester regarda le biceps nerveux du type.

— Vous n'avez pas l'air si fort que ça, balbutia-t-il.

— Et toi tu n'as pas l'air si bête, rétorqua Remo, balançant le fusil à la mer, allez, charge !

Fester Doggins ne s'était pas maintenu en forme. Ça lui prit trois heures pour descendre la coke sur la plage et la charger à l'arrière du *pick-up*.

Quand il eut fini, il s'assit lourdement sur le sol, le souffle court.

Remo se souleva alors du siège du pilote où il sirotait un verre d'eau minérale trouvé dans le bar bien fourni du Colombien. Il sauta

sur la rive et donna une légère poussée au bateau. Le yacht dériva dans l'embouchure et s'éloigna vers le large.

— Ce bateau valait du pognon, observa Doggins.

— Peut-être qu'un orphelin nécessiteux le trouvera, fit Remo négligemment.

— Ouais, c'est ça, t'en fais pas, tu pourras en acheter trois comme ça après avoir revendu ma cocaïne, voleur !

Pour toute réponse, Remo attrapa Fester par le collet et le traîna jusqu'à la camionnette. Il l'installa sur le siège du conducteur et plaça les deux mains du trafiquant sur le volant recouvert de peau de serpent. Les branches du volant étaient en acier chromé avec des trous-trous pour faire joli. Remo choisit, deux trous, les agrandit puis y glissa les poignets de Fester Doggins et resserra les trous, de sorte que le trafiquant se retrouvait menotté au volant.

— Je ne crois pas pouvoir très bien conduire comme ça, fit observer Fester.

Sans répondre, Remo relâcha le frein à main et le *pick-up* roula vers l'eau.

— Hé, qu'est-ce que vous faites ? hurla Fester.

— Je te dis adieu, répondit Remo qui marchait à côté de la camionnette. Adieu.

— Hé, mais je vais me noyer, moi !

— Dur. Tu vends de la came, la came tue aussi. T'as pas vu la pub ?

— Hé, y a une fortune en coke à l'arrière. Tout est pour toi.

— J'en veux pas, fit Remo qui donna un coup de pied pour dégager une pierre qui gênait la roue droite.

Le *pick-up* continua à cahoter en roue libre. Fester Doggins essayait de braquer pour éviter l'eau mais le type maigre redressait tout le temps le volant.

— Hé, tu fous une fortune à l'eau !

— Et alors ?

— On peut pas faire un marché ?

— Non.

— Tu vas me laisser mourir ?

— Eh oui, noyé même.

L'horrible évidence creva comme une bulle dans la tête de Fester.

Il suait à grosses gouttes.

— Laisse-moi au moins sniffer une dernière pincée.

— Trop tard, voilà l'eau qui arrive. Pense positif pour tes dernières pensées.

— Hé, faut qu'on parle encore, tous les deux. Dis-moi ce que je dois faire !

— Dis juste non [5].

— Nooon ! hurla Fester Doggins alors que les roues avant du *pick-up* sautaient le rebord.

La camionnette piqua du nez et se coinça dans la vase, cabine noyée, arrière toujours hors de l'eau. L'essence qui se mélangeait à l'eau dessinait un arc-en-ciel où jouaient les bulles du dernier souffle de Fester Doggins.

— Trop tard, fit Remo.

Et il s'éloigna d'un pas primesautier.

*

* *

Le Maître de Sinanju attendait Remo dans la chambre du motel. Chiun levait un doigt à l'ongle interminable.

Remo arriva à pas de loup pour voir ce que le vieil Oriental était en train de regarder.

Chiun, Maître de Sinanju en exercice, avait réorganisé le mobilier depuis qu'ils avaient pris la chambre ce matin.

Le grand lit double avait été debout dans un coin et chaises et tables flottaient dans la piscine de l'autre côté des portes coulissantes. Seul restait le grand poste de télé, en plein milieu de la pièce nue.

Chiun était assis sur un *tatami*, à un mètre de la télé, son visage ridé braqué vers l'écran qu'il fixait de ses yeux noisette étincelants. Il portait une robe de brocart suffisamment lourde pour servir de tenture dans un château anglais.

À son tour, Remo regarda la télé pour voir ce qui pouvait bien tant fasciner son mentor.

Il découvrit une opulente femme noire qui trônait sur un plateau en souriant dans son micro. Dans le studio, l'audience la mangeait des yeux.

— Hé, mais c'est..., commença Remo.

— Chhuut !

Un graphisme passa en surimpression sur la face bovine de la brave dame qui ronronnait sous les applaudissements enthousiastes de la foule.

Remo déchiffra le graphisme : Le show *Copra Inisfree* [6]. Il fut surpris de voir que Chiun applaudissait à tout rompre lui aussi.

Remo haussa les épaules et s'assit à côté du vieil Oriental.

— Et aujourd'hui, annonça Copra Inisfree avec une voix qui ronflait comme un percolateur en folie, on va parler des parents qui échangent leurs enfants contre des bandes dessinées de collection. Mais d'abord... une page de publicité.

— Hier c'était sur les adorateurs du fromage, glissa Chiun pendant la pub sur les collants.

— Étonnant, commenta Remo mi-figue mi-raisin.

— Tout à fait. Quand on pense que ton gouvernement permet à cette femme de montrer au monde entier la bêtise de ses concitoyens.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je parlais de son tour de taille. Dans son film elle était bien plus grosse.

— Elle s'est mise au régime. Elle n'arrête pas d'en parler.

— C'est ce que je voulais dire. Elle a perdu plein de poids et réussit encore à ressembler à une catcheuse.

Remo n'acheva pas. Difficile avec la main de Chiun qui s'était plaquée sur sa bouche. Copra Inisfree était de retour à l'antenne. Elle se lança dans l'interview ébouriffante d'un couple qui, avec des sanglots à fendre l'âme, confessa sur le plateau avoir vendu leur petite fille de deux ans pour une collection complète de *l'Incroyable Homme-Araignée*. Quand ils s'étaient aperçus qu'une page du cinquième numéro manquait, ils avaient dû se lancer dans une bataille juridique interminable pour récupérer, leur pauvre bébé. Quand ils achevèrent leur déchirant récit, tout le plateau pleurait à chaudes larmes. Copra Inisfree montrait l'exemple, pleurant comme un veau jusqu'à ce que son mascara, apparemment appliqué à la truelle, barbouille toutes ses joues.

À la pub suivante, Remo sentit que Chiun retirait sa main. Il en profita pour se lever.

— Je ne crois pas que je vais supporter le morceau suivant, annonça-t-il.

Mais Chiun ne répondit pas. Ses joues aussi ruisselaient de larmes.

— Bon, ben, à plus tard, soupira Remo.

— Lundi il va y avoir des interviews des pauvres petites bêtes dont les maîtres ne sont jamais revenus du Viêt-nam. Tu crois que Smith va nous laisser ici quelques jours pour qu'on puisse voir le programme ?

— Je ne crois pas mais je peux toujours essayer.

— Sois convaincant.

— Pourquoi ? Ces bêtises ne m'intéressent pas.

— Mais tu étais bien au Viêt-nam. Tu ne penses jamais à tes amis de l'armée qui ont disparu là-bas ?

— D'abord, j'étais dans les Marines. Et le Viêt-nam est fini depuis longtemps, lâcha froidement Remo en marchant vers la porte.

CHAPITRE III

Copra Inisfree étouffait de chaleur. Le brûlant soleil tropical semblait plaqué sur sa large face, pompant ses précieux fluides au plus profond de son corps pour les ramener à la surface sous forme de sueur. La sueur séchait presque instantanément, entourant son corps de volutes de vapeur. Copra avait l'impression d'être du jambon fumé.

— Je ne peux plus supporter cette chaleur, gémit-elle, trouve-moi un rickshaw, vite !

— C'est la Thaïlande ici, pas Hong Kong, fit observer Sam Spelvin, le producteur du *Copra Inisfree Show*, ils n'ont pas de rickshaw.

— Trouve-moi une litière, n'importe quoi. Je ne vais pas pouvoir faire un pas de plus.

Sam Spelvin se retourna pour contempler l'escalier roulant. Copra Inisfree chancelait sur la première marche.

— Copra, mon chou, tu n'as même pas encore quitté l'avion ! rappela le producteur.

— Mais regarde ces marches, si c'est pas malheureux ! gémit Copra Inisfree en se cramponnant à la barre de l'escalier. Ils ne pourraient pas avoir une rampe comme tout le monde ?

— C'est déjà pas mal qu'ils aient un aéroport, sourit Sam Spelvin. Maintenant viens, tu peux y arriver. Regarde-moi ! Je suis déjà presque en bas avec tous tes bagages.

— Et si je tombais ?

Sam Spelvin aurait bien voulu lâcher :

— Eh bien tu roulerais, gros tas de saindoux.

Mais il se retint et susurra :

— Je te rattraperais.

— Promis ? minauda la vedette.

— Absolument ! affirma-t-il bien haut tout en se préparant discrètement à faire un saut de côté si la grosse truie roulait jusqu'en bas.

À Paris, elle lui avait bien fait le coup de casser ses talons aiguilles.

Mais Copra Inisfree réussit à atteindre sans encombre le bas de

l'escalier où les attendait un taxi local.

— Ouf, enfin ! soupira la vedette en s'écroulant sur la banquette arrière.

Les amortisseurs couinèrent sous le choc et le châssis descendit si bas que le taxi démarra en frottant le ciment de la piste dans une gerbe d'étincelles.

— OK, fit Sam Spelvin quand la pauvre voiture se retrouva dans la circulation. Voilà le plan : on va tout de suite au camp de réfugiés de Sakeo. Ils croient qu'on va d'abord se pomponner à l'hôtel. Si on débarque sans prévenir, ils n'auront pas le temps de monter leur numéro. On pourra choisir nous-mêmes.

— Super, fit Copra Inisfree en s'éventant de la main. Qu'est-ce qu'on fait déjà ?

— On va dans ce camp qui est plein de réfugiés vietnamiens qui veulent tous aller en Amérique. Il y en a qui pourrissent là depuis des années, attendant un hypothétique sponsor.

— Sponsor ? Comme notre marque de collants ?

— Non, corrigea Sam Spelvin avec un sourire contraint, comme bienfaiteur, quelqu'un qui leur paiera le voyage jusqu'en Amérique et les aidera à démarrer une nouvelle vie.

Copra Inisfree fronça les sourcils. Elle fronça même sa fameuse fossette.

— C'est du boulot ça, fit-elle d'un air dégoûté, pourquoi quelqu'un se fatiguerait-il pour aider des gens qu'il ne connaît même pas ?

— Par charité, par exemple.

— La charité, c'est de donner de l'argent aux pauvres. L'an dernier, j leur ai donné vingt mille dollars moi.

— Ouais, ils venaient tous en déduction fiscale de vos cinq millions de revenus. Les gens ordinaires ne peuvent pas se le permettre.

— Me parle pas des gens ordinaires, soupira l'animatrice, je n'arrête pas de me taper ces gens ordinaires. La semaine dernière, l'émission était consacrée à ceux qui croyaient que c'était le même assassin qui avait tué Marylin Monroe et Elvis Presley.

— Ces gens-là sont notre gagne-pain.

— Remarque, ils sont la majorité.

— En attendant, poursuivit Sam Spelvin, j'ai pensé à sponsoriser un de ces gamins vietnamiens moi-même. Il paraît qu'ils font de très bons domestiques.

Copra Inisfree se réveilla.

— Ils font aussi les vitres ? s'enquit-elle.

— On pourra leur demander, assura Sam Spelvin tandis que le taxi franchissait les barbelés qui ceinturaient le camp.

— Regarde comme ils sont minces ! s'exclama Copra Inisfree en pointant un doigt boudiné sur de pauvres hères émaciés. Tiens, tant qu'on est ici, il faudra leur demander leur secret. Ils ont peut-être un régime vietnamien secret.

— Oui, ça s'appelle la famine.

— Je n'irai pas jusque-là. J'ai pour six mois de côtelettes dans mon congélateur. Si je me privais trop, elles se gâteraient.

— On n'a rien sans rien, fit doctement Sam Spelvin en aidant Copra Inisfree à s'extraire du taxi.

Il s'y prenait avec prudence, touchant à peine le bras bardé de graisse de l'animatrice et prêt à s'enlever très vite du chemin au cas où elle trébucherait. Le producteur précédent de l'émission était déjà dans l'ascenseur du studio quand elle était montée à son tour. Le câble s'était cassé. Heureusement pour Copra Inisfree, l'ascenseur n'était qu'au premier étage. Malheureusement pour le producteur, Copra Inisfree était tombé sur lui de tout son quintal et demi. Trois interventions chirurgicales plus tard, il se déplaçait sur des béquilles et se considérait comme miraculé.

— Tu sais, minauda Copra Inisfree, je te parie que certains de ces gens ont dû manger de l'homme pour arriver jusqu'ici. Ça ferait une émission formidable, non ? Des gens qui ont mangé leurs parents pour aller jusqu'en Amérique. Faudra pas oublier de leur poser la question.

— Dépêchons-nous, insista Sam Spelvin, dès que les officiels du gouvernement découvriront que nous sommes ici, ça va tourner au voyage organisé.

Éperonné par l'idée d'une émission choc sur les cannibales, Copra Inisfree fonça dans la foule comme un ballon dirigeable. On aurait dit une masse de gélatine prise dans un tremblement de terre.

— Hé, vous, monsieur ! fit-elle, roulant vers un quinquagénaire. Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

— À pied.

— Et qu'est-ce que vous avez mangé en chemin ?

— Des insectes.

— Bon, mettez-vous là. Et vous madame ? Parlez-vous anglais ?

— Un peu.

— Parfait, mon chou. Et qu'est-ce que vous avez mangé ?

— De l'herbe. Des feuilles.

— OK ! hurla Copra Inisfree. Écoutez-moi tous ! Les mangeurs d'insectes à ma droite, les mangeurs d'herbe à ma gauche. Qu'on expédie ça un peu.

Les Vietnamiens se regroupèrent en hésitant. Ils souriaient d'un air embarrassé.

Copra remarqua qu'un petit groupe restait au milieu à la fixer, indécis.

— Hé, fiston, fit-elle en interpellant un gamin squelettique, qu'est-ce que tu as mangé au Viêt-nam ?

— Parfois, moi manger chien.

— Du chien ? Pas bon ça. Ça serait mal vu par toutes les mémères qui regardent l'émission. En plus, on vient de consacrer une émission aux chiens : les gens qui emmènent leurs chiens à l'église.

— C'est pas sûr, intervint Sam Spelvin. On pourrait faire une brève sur des types en train de manger du chien. On pourrait filmer et montrer la scène en différé. Ça cognerait à l'Audimat.

— Pas mal vu, fit pensivement Copra Inisfree. Bon, écoutez ! Changement de plan : les mangeurs de chien, là-bas sous le gros arbre.

Tout le monde alla se mettre sous le gros banian, y compris les mangeurs d'herbe et de larves.

— Ils aiment les chiens ici, lâcha Copra Inisfree d'un air écoeuré.

— Ne lâchez pas l'éponge, mon chou, l'encouragea le producteur, voyons s'ils ont bouffé de l'homme.

— Ah ouais, c'est vrai. Oh, écoutez tous ! Qui a mangé de l'homme, hein ? Son prochain ? Ça peut être son père, sa mère, son bébé. Allez, ne faites pas vos timides. Qui a mangé son parent ?... Pas de parents ? D'accord, et un inconnu ? Hein ?

Copra Inisfree en postillonnait d'excitation. Une émission sur « l'inconnu qui gargouillait dans mon ventre » ferait bien ses trente points à l'Audimat.

La foule contemplait Copra Inisfree comme si elle se soulageait en public. Des gosses gloussaient en se couvrant la bouche.

— Personne ? Sûr ? Celui qui reconnaîtra avoir mangé de l'homme, viendra avec moi en Amérique et passera à mon émission.

La grosse Noire se retrouva soudain submergée par une vague déferlante. Ils se cramponnaient à ses bras, tirant sur ses vêtements, couinant tous :

— Moi ! Moi ! J'ai fait ! Emmenez-moi en Amérique !

— Sam ! hurla Copra Inisfree disparaissant sous la masse humaine. Ça marche pas !

Sam Spelvin poussa un gémissement et décida d'appeler de l'aide.

Les gardes accoururent et chassèrent les réfugiés. Copra Inisfree réapparut, affalée dans la poussière. On aurait dit une baleine échouée sur la plage. Elle ne bougeait plus.

— Copra ! Copra mon chou ! Ça va ? s'inquiéta Sam Spelvin.

— Sam, je ne peux pas me relever.

— Où avez-vous mal ?

— J'ai mal nulle part, idiot ! Aide-moi donc à me relever.

— Ne bougez pas, fit Sam.

— Ne m'abandonne pas ! J'ai besoin d'une épaule solide où poser ma tête, pleurnicha la grosse star.

— Attends, je vais voir s'il y a un treuil. Je veux dire : quelques bras forts, promit Sam Spelvin en s'éloignant.

Et tandis que Copra Inisfree gisait dans la poussière, maudissant le lâcheur, un Vietnamien maigre et nerveux s'approcha d'elle.

— Je m'appelle Phong, fit-il.

— Ne m'embête pas, à moins que tu aies eu une opération de changement de sexe et que tu veuilles en parler à l'Amérique.

— Vous dame télévision ? insista le Vietnamien.

— Aide-moi ou tire-toi, siffla Copra Inisfree.

— Attendez !

— Parce que j'ai le choix ? soupira la grosse animatrice, les yeux au ciel.

Le maigre Asiatique disparut et revint, traînant une pierre ronde et plate. Il souleva la tête frisottée de l'animatrice et glissa la pierre sous son cou.

— On peut trouver mieux comme oreiller, se plaignit l'actrice.

— Pas encore fini, assura Phong.

Il s'accroupit, ses genoux de chaque côté de la tête de Copra Inisfree. Une seconde celle-ci crut qu'il allait se livrer à un mystérieux

rituel sexuel. Avec ces Asiatiques... Elle ouvrit la bouche et se souvint à temps que la dernière fois qu'elle avait fait l'amour, elle avait dû payer. Elle ferma les yeux et croisa les doigts. Si elle se faisait violer, elle irait à l'émission de Donahue[7] et montrerait à cet enfoiré comment on faisait de l'Audimat.

L'Asiatique lui soulevait la tête d'une main et Copra Inisfree sentit la pierre glisser le long de son dos. Sa tête reposait maintenant sur les genoux de l'homme et elle sentit un délicieux frisson la parcourir. Mais l'homme la prit aux épaules et poussa vigoureusement en prenant appui avec les pieds sur la pierre. Elle se retrouva assise, passablement déçue.

— Pas mal, fit-elle, lançant à son sauveteur une œillade brûlante.

Phong s'était relevé et lui tendait la main.

— Attends, soupira-t-elle, laisse-moi reprendre mes esprits.

— D'accord, dit Phong en s'accroupissant à son côté, j'ai preuve.

— Ouais ? fit Copra Inisfree faisant bouffer sa célèbre chevelure, popularisée sous le titre : « l'ultime création afro ».

— Preuve des MIA, continua Phong.

— Tant mieux pour toi.

Sam Spelvin arrivait au pas de course, trois jeunes costauds dans son sillage. On aurait dit des culturistes.

— Copra ! J'ai amené de l'aide, fit-il, le souffle court.

— Trop tard. J'ai déjà Thong.

— Phong, corrigea le Vietnamien. J'ai preuve des MIA.

— Copra, vous avez entendu ça ?

— Ouais, et alors ?

— Et alors c'est un sujet brûlant. Vous ne vous souvenez pas ? Vous y avez consacré deux émissions.

— Ah bon ? Lesquelles ?

— Mais si : *Les jumeaux des prisonniers de guerre* et *Les femmes qui trompent leurs maris prisonniers*.

— Mais ce gars parle de MIA.

— Ça veut dire « disparu en temps de guerre ». C'est comme des prisonniers qui ne sont jamais revenus.

— On ne me dit jamais rien, geignit la grosse.

— Ça fait rien, Copra chérie. Écoutons ce que ce gars a à raconter.

C'est vrai ? Vous avez une preuve ?

— Oui, preuve des MIA. Vous voulez voir, emmener moi en Amérique et je montrer preuve.

— Montre-nous d'abord et on t'emmène en Amérique.

— D'accord, fit Phong en déboutonnant sa chemise.

— Hé, garde ta liquette mon pote, on fait pas un casting de culturistes vietnamiens ici.

— J'ai preuve. Je montre, insista Phong.

Il acheva d'enlever sa chemise et leur montra son dos. Il était recouvert d'une feuille de plastique scotchée tout autour. La feuille était toute gondolée et bougeait à chaque mouvement de Phong.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Copra Inisfree.

— J'ai mis au camp pour protéger. J'enlève.

Le Vietnamien commença à arracher le scotch en grimaçant.

— Oh mon Dieu ! s'exclama l'actrice en se couvrant les yeux. Je ne veux pas voir ça. Il a sûrement une horrible blessure de guerre.

— Regarde quand même, insista Sam Spelvin qui fixait le dos de Phong.

Copra ouvrit les yeux.

Et elle fit quelque chose qui allait devenir une petite légende dans les couloirs de la chaîne. Sans aide et sans réfléchir, elle se retrouva sur ses pieds. Elle saisit Phong, le retourna comme une crêpe et lui plaqua un baiser qui faillit lui briser les dents de devant.

— Phong, chéri ! Tu viens en Amérique ! s'écria-t-elle.

— C'est vrai ? fit le Vietnamien, les yeux étincelants.

— J'ai juste une question à te poser.

— Quoi ?

— Tu fais les vitres ?

*

* *

Une heure plus tard, Phong se retrouvait dans un fauteuil de première classe de la Thaïe et tandis que l'avion montait au-dessus du saphir immaculé du golfe de Siam, il se fit le serment de ne pas se reposer avant que ses amis américains soient eux aussi revenus dans leur patrie.

Et alors, toute l'énergie nerveuse qui l'avait animé, depuis son évasion retomba comme un ballon crevé. Phong s'allongea sur la banquette et s'endormit.

Il ne sut pas ce qui l'avait réveillé en sursaut quelques heures plus tard. Il était couvert de sueur froide. La cabine de l'avion était plongée dans une pénombre à peine éclairée par quelques lampes individuelles. Pourtant il aperçut le dos de l'homme qui se rendait aux toilettes.

Quand il revint, l'homme se frottait le visage et il se détourna en passant devant Phong.

Mais Phong était sûr. La peau grêlée, les épaules raides, le son de ses pas...

C'était le capitaine Dai.

Le capitaine Dai était dans l'avion !

Phong se laissa aller dans son siège. Il tremblait de tous ses membres.

Il n'était pas encore en sécurité.

Pas encore.

CHAPITRE IV

Le capitaine Dai Chim Sao haïssait les Américains.

C'est un Américain qui avait tué son père quand il avait dix ans. Le jour où le commissaire politique avait annoncé la nouvelle dans leur maison familiale de Hanoï, le petit Dai avait juré d'exercer sa vengeance sur tous les Américains. Il avait juré qu'il leur ferait payer au centuple la douleur qu'il ressentait. Sa mère n'était pas là. Elle était partie depuis longtemps avec un autre homme et Dai était tout seul pour s'occuper de sa petite sœur.

La petite sœur n'avait pas pleuré. Pendant toute une semaine.

Puis les grands avions des Américains étaient venus et le tonnerre des bombardements avait été si fort que la petite sœur avait pleuré pendant des jours.

Longtemps après que les B 52 furent repartis.

Après ça, tout avait été différent. Quand Dai avait eu douze ans, il était parti en abandonnant sa petite sœur comme sa mère les avait abandonnés et il avait essayé de s'engager dans l'armée régulière nord-vietnamienne. Mais ils l'avaient refusé parce qu'il était trop petit.

Alors, rassemblant ses quelques hardes, il était parti pour le Sud et avait rejoint les rangs du Viêt-Cong. Ça ne gênait pas les Viêt-Congs qu'il ne soit qu'un gamin. Ils lui avaient donné un vieux fusil Lee Enfield Mark IV – qui datait du temps où certaines unités de la Légion étrangère française étaient équipées à l'anglaise [8] – et deux grenades, avant de l'envoyer dans la brousse.

Dai avait tué son premier Américain dans le dos. L'homme marchait en queue de section. Il s'était arrêté à côté d'un arbre pour boire l'eau de sa gourde et Dai l'avait épinglé d'une seule balle. La détonation avait ramené les autres et le Vietnamien avait lancé une grenade dans le tas avant de disparaître dans les herbes à éléphant. La grenade n'avait fait qu'un bruit sourd mais les cris des Américains avaient porté sur des kilomètres.

Ils ne l'avaient jamais rattrapé. Pendant des années, il s'était battu ainsi : tuant, mutilant, harcelant sans relâche, insaisissable, impitoyable. Vivant pour tuer et tuer encore.

Quand l'heure de la victoire avait sonné, Dai était un adulte. Peu

avant l'écroulement du Sud-Viêt-nam, il s'était engagé dans l'armée nord-vietnamienne et avait très vite pris du galon jusqu'au grade de capitaine. Il s'était dit que là, il pourrait tuer encore plus d'Américains. Mais les Américains étaient partis.

Dai se retrouva perdu pendant un moment. Une nouvelle guerre avait commencé au Cambodge mais ce n'était pas pareil et quand le capitaine avait entendu parler d'un poste d'officier politique dans un camp ultrasecret, il s'était proposé. Il avait eu l'heureuse surprise de découvrir qu'il s'agissait d'un camp où quelques-uns de ces Américains haïs étaient détenus.

Il prit sa tâche à cœur.

Assis à l'arrière du jet thaïlandais, le capitaine Dai se demandait s'il allait avoir la chance de tuer d'autres Américains. Il ne pouvait pas tuer les prisonniers américains : ils étaient un terme d'échange trop précieux. Mais en Amérique, il aurait les coudées franches. Ça allait être un gigantesque champ de tir.

Dai aurait bien aimé commencer tout de suite avec ce traître de Phong, mais dans cet avion il aurait eu du mal à s'échapper.

Il avait suivi Phong depuis que celui-ci avait disparu du conteneur. Dai avait une dent toute spéciale contre Phong, un salaud de sudiste qui résistait à l'endoctrinement et refusait de plier ou de reconnaître la supériorité des Nordistes et du socialisme scientifique.

Quand Dai avait découvert que Phong s'était évadé, sa colère avait été terrible. Il avait rossé les Américains mais ils ne savaient rien.

Dai avait alors réquisitionné une Land Rover et avait suivi la piste du traître. Mais une bande de Khmers rouges les avait interceptés. Ses hommes d'escorte avaient été tués et il avait dû battre en retraite, seul.

C'est en faisant son rapport au ministre de la défense que Dai avait reçu le premier blâme de sa glorieuse carrière. Ça non plus, il ne le pardonnerait jamais.

— Si Phong rejoint un camp de réfugiés, il va parler des prisonniers au monde entier, avait hurlé le ministre. Tu crois qu'on peut se permettre ça ?

— Je vais le retrouver, assura Dai d'un ton raide, donnez-moi du temps.

— Non, nous avons des espions dans les camps de réfugiés. Ils nous avertiront dès que Phong en rejoindra un.

— Je demande la permission de liquider Phong personnellement, avait scandé le capitaine au garde-à-vous.

— Permission accordée. Mais ne rate pas ton coup ! avait menacé le ministre.

L'indication n'avait pas tardé à arriver mais, le temps que Dai atteigne le camp, Phong avait déjà disparu, emmené par la journaliste américaine.

— Parle ! avait aboyé Dai en secouant l'indic. Depuis quand ?

— Deux, trois heures. Ils vont prendre un avion pour l'Amérique.

— Quel vol ? Quand ?

— Je ne sais pas, mais la journaliste américaine est une femme. Grosse, noire. On dirait une bufflesse.

Dai avait soudoyé un mécanicien pour se glisser dans l'avion au dernier moment. Ce n'est qu'à mi-chemin au-dessus du Pacifique que Dai réalisa qu'il n'avait aucun plan, pas d'arme, juste un faux passeport d'homme d'affaires thaïlandais.

Ce n'était pas grand-chose, mais il trouverait bien une solution.

*

* *

Dai eut sa chance au moment de l'atterrissage à l'aéroport international de Los Angeles.

La grosse femme noire et Phong furent les premiers à quitter l'avion tandis que les autres passagers devaient attendre. Encore un exemple de privilège capitaliste, cracha-t-il intérieurement mais son mépris cachait son souci. Il risquait de les perdre dans la foule.

Une fois dans le terminal, Dai réalisa que sa crainte était infondée. La grosse Noire se voyait comme le nez au milieu de la figure. Elle se déplaçait dans l'aéroport, traînant à sa suite une escouade de laquais.

Le capitaine n'eut aucun de mal à suivre cette cour bruyante et agitée jusqu'à la zone des bagages. Il repéra le traître Phong accroupi dans un coin comme le paysan qu'il était. Il semblait avoir peur et jetait des regards affolés tout autour de lui.

Tant mieux, il pourrait le tuer plus facilement.

Dai se glissa dans la foule qui se pressait autour du tapis roulant. Les gens s'écartaient instinctivement de lui. Il avait le regard mauvais, dégageait des vibrations plus infectes encore. Aucun exercice de concentration n'y pouvait rien.

Il se rapprocha de sa future victime.

L'étrangler était impossible. Trop lent. Il se ferait arrêter. Un couteau aurait été parfait mais il n'avait pas de couteau. Dai connaissait des coups mortels mais il ne les réussissait pas à cent pour cent.

Maintenant il n'y avait plus que trois personnes entre Phong et lui et il n'avait toujours pas d'idée.

C'est alors qu'un brouhaha excité monta dans la salle. Dai se tourna et aperçut les premiers bagages qui arrivaient sur le tapis roulant. Aussitôt la foule se mit à pousser. Une femme l'écrasa à moitié pour arriver plus vite. Dai gronda dans son dos puis un mauvais sourire tordit sa face grêlée. Au grand sac qui pendait à l'épaule de la femme était accroché un stylo de métal. Ça lui fit penser à l'autre stylo qu'il avait retrouvé dans la gorge du garde.

« Oui, un stylo ferait l'affaire », se dit-il. Il retira doucement le stylo du sac et fit saillir la bille. C'était un très bon stylo, bien dur. Ça rentrerait dans la peau du traître comme dans du beurre.

Phong était toujours accroupi à l'écart, regardant la foule se pousser près du tapis roulant. Il n'avait pas de bagages non plus. Il n'en aurait pas besoin là où il allait, pensa Dai avec une joie mauvaise.

Sans une hésitation, Dai arriva dans le dos de son compatriote, le saisit par les cheveux et tira brutalement en arrière, exposant la gorge.

— Maintenant, tu vas mourir, ennemi du peuple, grinça-t-il en vietnamien.

*

* *

Phong sentit sa tête partir en arrière et soudain, il découvrit la face horriblement grêlée, les yeux brûlant d'une lueur folle. Dans un réflexe instinctif, il accompagna le mouvement, lança sa main en arrière et tira dès qu'il sentit le genou du capitaine. Surpris par cette réaction foudroyante, celui-ci trébucha et partit à la renverse.

— Au secours ! Au secours ! hurla Phong de tous ses poumons, cherchant à attraper le stylo.

Une des mains de Dai se plaqua sur son visage pour le faire taire. Trois doigts glissèrent dans sa bouche. Phong mordit sauvagement. Dai hurla à son tour, lâcha le stylo.

Phong réussit à s'emparer du stylo et sabra les yeux de son agresseur. Il ne sut pas s'il l'avait atteint : un coup de pied de Dai venait de lui claquer la mâchoire. Phong sentit ses dents mordre sa

langue et un flot de sang emplit sa bouche. Il ne pouvait plus crier et autour d'eux, personne ne regardait.

Phong réussit à s'échapper, rampant au sol comme un serpent tandis que le capitaine Dai se frottait les yeux, tanguant en aveugle. Dai sentit une porte vitrée et poussa le levier.

Ce traître de Phong se défendait décidément trop bien.

Phong voulut hurler mais sa langue entaillée avait gonflé dans sa bouche. Il ne pouvait même pas murmurer. Il courut dans la foule vers sa bienfaitrice.

Quand il finit par arriver à sa hauteur, Phong se cramponna à ses jambonneaux.

— Hé, Phong, du calme, gloussa-t-elle. Je sais que tu es content d'être en Amérique mais c'est quand même pas la peine de tomber à genoux. Quoique j'apprécie ton choix d'idole. Ha !

Mais Phong continuait à tirer sur sa robe. En même temps, il montrait frénétiquement les portes de sortie. Il ouvrit la bouche pour parler mais il n'arriva à sortir qu'un gargouillis informe. Un flot de sang jaillit et coula sur son menton.

Copra Inisfree poussa un hurlement.

Puis elle s'évanouit.

Trois personnes durent être hospitalisées après avoir été coincées près d'une heure sous son corps massif.

C'est le temps que prirent les officiels de l'aéroport pour trouver un Fenwick et dégager les victimes gémissantes.

CHAPITRE V

Remo déambula longtemps dans les rues poussiéreuses de Brownsville. Quand il en eut assez de marcher, il se mit en quête d'un téléphone et appela son employeur : le docteur Harold W. Smith.

Cette fois, pour atteindre le docteur Smith, il dut appeler la messagerie d'une église évangélique et promettre de faire don de, très exactement, 4647,88 dollars dans le but de faire passer clandestinement des Bibles en Allemagne de l'Est.

— Pourriez-vous répéter le chiffre ? lui répondit une froide voix de femme.

Remo s'exécuta. S'ensuivit une série de cliquetis sur la ligne puis, finalement, une tonalité d'appel.

— Oui ? fit la voix aussi sèche qu'inimitable du docteur Harold W. Smith, directeur de CURE, l'agence gouvernementale super-secrète qui opérait en dehors de tout contrôle du Congrès.

— Smitty ? fit Remo, mission accomplie.

— Ça tombe bien, j'ai une nouvelle mission pour vous.

— Et si on disait merci avant que je prenne le prochain bus ?

— En fait vous allez voler sur New York. Un curieux incident vient de se produire à l'aéroport international de Los Angeles. Je veux que vous fassiez votre enquête.

— Je vois, ironisa Remo, je vais à New York pour faire mon enquête sur un incident survenu à Los Angeles. Comme ça, personne ne saura qu'on est sur l'affaire.

— Non, fit Smith, les gens en question sont maintenant à New York. Vous avez déjà entendu parler de Copra Inisfree ? C'est une femme qu'on voit beaucoup à la télé.

— Ouais, elle est même la dernière passion de Chiun. Mais je ne sais pas si c'est vraiment une femme, on dirait plutôt un ballon dirigeable.

— C'est une femme, assura Smith sans humour.

Remo soupira : peut-être un jour réussirait-il à arracher un sourire à son employeur...

— Donnez-moi juste les grandes lignes, prononça-t-il, résigné.

— Madame Inisfree revient d'un reportage sur les camps de réfugiés en Thaïlande. Elle a ramené avec elle un réfugié vietnamien nommé Phong et celui-ci a affirmé avoir été attaqué en arrivant dans ce pays. Plusieurs personnes ont été blessées au cours de l'attaque donc on peut assurer qu'il ne s'agit pas d'un montage publicitaire. L'agresseur a réussi à s'échapper mais Copra Inisfree a annoncé dans une conférence de presse, juste après l'incident, qu'elle allait administrer au cours de sa prochaine émission une preuve dramatique de l'existence de soldats américains encore détenus au Viêt-nam.

— C'est une vieille histoire, interjeta Remo avec aigreur. Je n'y crois pas. Le Viêt-nam est fini depuis longtemps.

— Il se trouve que nous n'avons rien pour vous et Chiun dans notre planning. Ça ne ferait pas de mal que vous soyez tous les deux dans le studio au moment où la preuve sera révélée.

— Pour quoi faire ? Vous ne pouvez pas l'enregistrer ?

— Vous étiez au Viêt-nam, Remo. Vous connaissez ces gens. Vous serez peut-être capable de dire si Phong dit la vérité et, tant que vous y êtes, d'estimer la valeur de la preuve.

— Perte de temps, bougonna Remo.

— Votre autre tâche sera de protéger cet homme au cas où il serait de nouveau attaqué.

— Je ne fais pas le garde du corps. Demandez à Chiun. Il vous dira que c'est au-dessous des Maîtres de Sinanju. Nous sommes des assassins.

— Votre vol décolle dans une heure et demie, poursuivit Smith comme un ordinateur. Quand vous arriverez à New York, appelez Astro Express et annoncez-leur que vous êtes Vierge ascendant Taureau. On vous donnera de nouvelles instructions.

*

* *

— Tu as parlé à empereur Smith ? demanda Chiun à Remo dès qu'il revint dans la chambre.

— Ouais, fit Remo, un sourire en coin : il était sûr que Chiun allait lui poser la question.

— Et tu lui as demandé la petite faveur que je souhaite obtenir ?

— Non.

Chiun se retourna d'un air choqué.

— Non ! Une faveur si infime ! Et tu as oublié ! Dis-moi que tu as oublié. Je pourrais te pardonner si tu as oublié. Le pardon est possible quand la faute est involontaire.

— J'ai fait exprès de ne pas demander, fit Remo, tournant le couteau dans la plaie.

— Alors le pardon est impossible. Je suis désolé. C'est la fin de notre amitié. Tu peux faire tes bagages et partir.

— Chiun, ça va. Je n'ai pas demandé si on pouvait rester ici pour voir le *Copra Inisfree show* parce qu'on part à New York pour le voir en direct.

— En direct ! s'exclama Chiun.

Les rares et longs poils blancs qui ornaient son visage en tremblaient de plaisir. Chiun joignit avec onction ses doigts aux ongles interminables.

— Nous allons voir Copra Inisfree en direct ? En personne ?

— C'était l'idée de Smith. Je n'ai même pas eu à demander.

— Non ? Tu ne veux vraiment pas accepter le mérite de ce beau cadeau ? Tu ne lui as pas suggéré ?

— Chiun, je n'ai pas envie d'y aller.

— Alors, reste. Moi, je pars. Tu peux toujours faire mes bagages puisque tu n'as pas à faire les tiens.

Mais Remo ne bougea pas une oreille. Il fixait d'un air absent les portes vitrées coulissantes et ses yeux noirs et enfoncés avaient cette lueur étrange qu'on voit chez les hommes qui regardent au fond d'eux-mêmes et y découvrent une vérité déplaisante.

— Qu'est-ce qui te trouble, mon fils ? demanda Chiun.

— Cette mission stupide. Smith est tout excité parce que cette animatrice bidon clame qu'elle a la preuve qu'il y a toujours des soldats américains détenus au Viêt-nam.

— Et alors ?

— Il n'y a plus de soldats américains au Viêt-nam. Ils sont morts ou on les a récupérés.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que j'y étais. C'est la chasse au dahut. Une connerie !

Remo hurlait presque.

— Si c'est, comme tu dis, une connerie, pourquoi es-tu si en colère ?

Et Chiun, examinant le profil sombre de son disciple, fit la plus inattendue des propositions.

— Parce que c'est une idée dingue ! Il n'y a pas d'Américains en vie là-bas. C'est impossible.

— Je vais faire nos deux bagages, fit-il à mi-voix.

Remo ne dit rien.

Une demi-heure plus tard, alors que les rayons du soleil couchant éclairaient ses traits figés, il n'avait toujours pas bougé des portes coulissantes. Peut-être était-il en train de contempler son propre reflet ? Dans ce cas, son expression annonçait qu'il n'aimait pas ce qu'il voyait.

CHAPITRE VI

Les invitations les attendaient à la porte du studio, comme Smith l'avait promis au téléphone.

Chiun les arracha littéralement des mains de Remo et les examina d'un œil critique avant d'en tendre une à son disciple.

— C'est la tienne, décréta-t-il d'un ton sans appel.

— Comment le savez-vous ? Il n'y a pas de nom dessus.

— Elle porte un chiffre moins élevé, c'est forcément la tienne.

— Et alors ? demanda Remo tandis qu'une ouvreuse les conduisait à travers le studio déjà presque rempli.

— Ça veut dire que j'ai un meilleur siège.

— Mais c'est pas comme ça que ça marche, fit Remo en secouant la tête avec accablement.

L'ouvreuse était arrivée à la dernière rangée et leur désignait deux sièges vides.

— Vous voyez, fit observer Remo. Même rangée, à l'arrière : Smith a dû le faire exprès.

— Bien sûr, on voit mieux de l'arrière, laissa tomber Chiun de toute sa hauteur, sans oublier bien sûr d'écraser les orteils de ceux qui ne se levaient pas à son passage.

Il descendit sur son siège avec l'ampleur d'un couvre-lit qu'on étale sur un matelas.

— Ouais, fit Remo en prenant place à côté de lui.

Presque aussitôt, un flot de musique en boîte, déversé en signe d'entrée en matière, retentit à leurs oreilles et un rideau pourpre s'ouvrit pour dévoiler la scène.

Une caméra fit son travelling avant, bloquant la vue de Remo.

— Je n'y vois rien, râla-t-il.

— Moi j'y vois très bien, fit le Maître de Sinanju en s'enfonçant dans son fauteuil.

Remo étudia l'assistance. Il y avait beaucoup d'Asiatiques et leurs visages firent monter en lui un carrousel de souvenirs.

Là-bas, Copra Inisfree tanguait jusqu'au devant de la scène, secouant sa propre avant-scène et léchant son micro comme une glace à la vanille. Sa voix de basse fit vibrer les murs du studio.

— Bonjour, cher public ! J'ai un show brûlant pour vous. Je sais que je vous avais promis les animaux des prisonniers du Viêt-nam pour aujourd'hui mais j'ai beaucoup mieux. Notre hôte, ce soir, est un Vietnamien très courageux qui a traversé à pied deux pays en guerre pour nous rapporter une histoire extraordinaire. Mesdames et Messieurs : *Cung Co Phong* !!!

Le public applaudit à tout rompre. Le Maître de Sinanju rit à gorge déployée. Il continua à rire même après que les applaudissements eurent cessé. Un certain nombre de visages réprobateurs se tournèrent vers lui. La plupart étaient vietnamiens.

— Pourquoi riez-vous comme ça, petit père ? chuchota Remo.

— Parce qu'elle est tellement drôle. Vous avez vu la blague sur le Vietnamien courageux. Un Vietnamien... courageux ! Hi ! Hi ! C'est trop drôle Hi ! Hi ! Hi !

— Je pense qu'elle était sérieuse.

— Absurde, Remo, elle n'est jamais sérieuse, fit Chiun en dépliant son kimono. Son boulot est de nous faire rire. Elle est Copra le clown.

Sans relever, Remo se pencha en avant pour regarder le petit homme maigre et nerveux qui s'avavançait sur scène et serrait la main de Copra avec un sourire embarrassé.

— Avant qu'on entre dans le vif de ce que vous avez à nous raconter, Phong, pouvez-vous répéter ce que vous me disiez à l'instant dans les coulisses ?

— Je viens du Viêt-nam, fit lentement Phong.

— Ça on avait compris, passons aux choses sérieuses.

— Mon anglais pas bon. J'apprends des Américains dans camp de rééducation.

— Oh, Oh, minute, pas trop vite là. Racontez-nous d'abord votre vie au Viêt-nam.

— Je suis né pendant la guerre, expliqua Phong, choisissant soigneusement ses mots. Mes deux parents travailler pour gouvernement du Sud-Viêt-nam. Tous deux mis aux camps quand je suis petit. Moi partir tout seul. J'essaye quitter Viêt-nam mais pas argent payer capitaine bateau. Pris. Ils disent moi traître. Mettent en camp de travail. Après, mis dans autre camp où sont Américains.

— On va y venir, coupa hâtivement Copra Inisfree. Racontez-nous votre évasion du Viêt-nam.

— Je frappe garde. Beaucoup courir puis marcher. Marcher à travers Cambodge. Je prends bateau. Vouloir rejoindre Malaisie mais pirates. Retourner, arriver Thaïlande. Va au camp de réfugiés. Raconte histoire. Personne croit. Tous disent Vietnamiens toujours raconter mensonges sur MIA pour aller Amérique. Moi pas mentir. Dire vérité. J'évade pour dire vérité au monde, pour aider mes amis américains. Américains très bons avec moi dans camp. Partager riz.

Chiun poussa un gloussement.

— Tu as entendu ça, Remo ? Un Vietnamien qui dit la vérité ! Hi, hi. C'est contre leur nature.

— Je ne le crois pas non plus, fit Remo d'un ton maussade, c'est une combine pour passer à la télé. Il n'y a plus d'Américains au Viêt-nam. Pas vivants en tout cas.

Sur scène, Copra Inisfree sautait sur place, excitée comme une puce, dans un tintement de bracelets et un froufrou de foulards – ils servaient à camoufler son double menton.

— Et maintenant, annonça-t-elle, avant que Phong raconte son histoire, laissez-moi vous raconter la mienne. J'ai découvert cet homme dans un camp de réfugiés et dès que j'ai appris son histoire, j'ai voulu qu'il vienne vous la raconter à tous. J'ai même accepté d'être son garant en Amérique. Et comme certains d'entre vous l'ont appris aux nouvelles, nous avons été attaqués à l'aéroport de Los Angeles. Sûrement par quelqu'un qui voulait faire taire Phong. Fort heureusement il n'y a pas eu de morts mais plusieurs personnes ont été blessées au cours de l'attaque. Dont moi.

Les applaudissements crépitèrent pour saluer le courage de Copra Inisfree.

— Merci, merci, fit l'animatrice en faisant cliqueter ses bracelets. Mais ce n'est pas moi le héros, c'est Phong. Et maintenant Phong, fit-elle en se tournant vers le Vietnamien abasourdi, faites-nous part de la partie la plus étonnante de votre récit.

— Dans second camp, je rencontrer Américains. Ils se sont battus pendant guerre. Encore prisonniers.

— Comment s'appellent-ils, Phong, vous vous souvenez ?

— Un homme, Boyette, un autre Pond. Aussi Colletta, Mac Cain, Wenworth. Et un homme noir comme vous, Youngblood.

Remo se redressa soudain sur son siège.

— J'ai connu un Youngblood au Viêt-nam. Un Noir.

La voix de Remo était étrange.

Chiun ne remarqua rien.

— Allez, allez, siffla-t-il, mécontent : Copra Inisfree n'avait rien dit de drôle depuis plusieurs minutes.

— Combien de temps avez-vous connu ces hommes ? demanda l'animatrice à Phong.

— Deux ans. Moi amené au camp parce que je connais un peu d'anglais. Capitaine Dai, commissaire politique du camp, veut me faire espionner les Américains. Dire s'ils veulent s'évader. Moi pas faire. Capitaine Dai très en colère. Dit briser moi mais moi, têtu. Pas casser. Dai me jeter dans hutte avec Américains. Eux devenir amis de moi, moi les aimer.

— Et ça a changé il y a environ un mois, non ? reprit Copra Inisfree.

— Oui. Capitaine Dai nous réveiller dans la nuit. Camp bouger. Ils nous mettent dans grosse boîte sur camion. Américains croient mourir. Moi sais la vérité. Promettre que moi évader, partir en Amérique, dire au monde, amener aide.

— Bon, mais comment peut-on savoir que vous dites la vérité ?

— Moi amener preuve.

— Et voilà, cher public ! Ce que vous allez voir n'est pas du strip-tease vietnamien mais la preuve irréfutable que des soldats américains sont toujours détenus contre leur gré au Viêt-nam. Montrez-nous, Phong.

Le Vietnamien se leva et s'inclina poliment vers le public. Il enleva sa veste et la déposa sur le dossier de sa chaise. Puis enleva ses boutons de manchette.

— Vous êtes tous prêts ? tonitrua Copra Inisfree. Caméra, travelling avant ! Ça c'est du direct. Vous allez assister à un événement historique inoubliable. Phong ! Vas-y mon bébé !

Phong commença à se retourner.

— C'est un spectacle dégradant, désapprouva le vieil Oriental. Ils n'ont pas honte ? Nous soumettre à une telle exhibition.

— Chut, petit père ! intima Remo, je veux voir ça.

Au même moment, un homme bondit des premiers rangs.

— Meurs, traître ! hurla-t-il en vietnamien, levant sa main armée.

Une courte rafale hoqueta. Phong, le visage ébahi, tressauta sous le choc comme s'il avait été électrocuté.

Une douzaine de trous pointillèrent sa poitrine glabre et le mur de derrière fut aspergé de rouge.

Pendant une seconde interminable, Phong sembla suspendu en l'air puis fit une pirouette et s'écroula.

Les gens de l'audience poussèrent un immense cri collectif quand ils découvrirent son dos haché. Puis ils s'enfuirent vers les sorties, piaillant à qui mieux mieux en anglais et en vietnamien. Mais un mugissement de bufflesse blessée couvrit tous leurs cris. Tous reconnurent Copra Inisfree.

Remo s'était levé.

— Chiun, le type armé. Arrêtez-le ! Je m'occupe de Phong.

Mais le Maître de Sinanju était déjà hors de son siège. Ses pieds chaussés de sandales sautèrent d'une épaule à une tête. Les jupes de kimono battantes, il flotta sur le public, rebondissant de tête en tête, tête d'ailleurs curieusement toutes vietnamiennes.

Remo, voyant que la foule paniquait, fit un saut immense et alla s'accrocher aux barres qui renforçaient le plafond. Se balançant de lampe en lampe, il atterrit sur la scène, attentif à garder son dos tourné à la caméra. Il ne fallait pas que son visage passe sur les ondes.

Il se retrouva à côté du Vietnamien blessé dont le corps était secoué de spasmes. Remo reconnut les derniers soubresauts, découvrit le dos déchiqueté par les trous de sortie. Ce pauvre type n'allait pas s'en tirer.

Lui soulevant la tête, Remo le retourna doucement. La poitrine était constellée de petits orifices où bouillonnait une mousse rosâtre. Remo connaissait le phénomène : l'air se coinçait entre la plèvre et la cage thoracique, comprimant le poumon. Le malheureux allait mourir étouffé. Remo avait vu ça des centaines de fois au Viêt-nam.

— J'ai promis Youngblood, souffla Phong avec effort. Quelqu'un revient Viêt-nam. Aider libérer Américains.

— Moi, je vais le faire, assura Remo. C'est promis.

Soudain les bulles qui gonflaient dans la couche du Vietnamien se rougirent de sang. Sa poitrine se vida dans un dernier sifflement et ses yeux se fermèrent. Pour toujours.

Remo laissa la tête de Phong glisser jusqu'au plancher et le retourna sur l'estomac. La chair à vif qu'était devenu son dos dégoulinait de sang. Mais tout en bas, près du bassin, des lignes noires

se voyaient encore à travers le barbouillis rouge.

De la main, Remo essuya doucement le sang et il déchiffra les deux lignes : *Dick Youngblood* et, plus bas, la devise latine : *Semper fi*.

— Dick, souffla lentement Remo.

À côté de lui, Copra Inisfree était toujours échouée sur le plancher. S'arrachant à sa stupeur, Remo glissa jusqu'à elle.

— Je suis blessée, je suis blessée, répétait inlassablement la grosse Noire. Mais qu'est-ce que ça va faire comme tabac sur l'Audimat !

— Vous êtes indemne, l'assura Remo.

— Mais ma poitrine ! Le sang !

— Ce n'est pas votre sang. C'est celui de Phong. Tenez, je vais vous aider à vous relever.

Mais Copra Inisfree repoussa sa main d'une tape.

— Ah vous, ne me touchez pas avec vos pattes pleines de sang ! Cette robe est un original d'Holstein. Passez-moi plutôt ce micro.

Fronçant les sourcils, Remo s'exécuta.

Copra amena le micro à ses lèvres et, les yeux au plafond, annonça.

— Et maintenant, une page de publicité !

Puis, elle lâcha le micro et se mit à pleurer.

Secouant la tête d'un air écœuré, Remo quitta la scène. L'auditorium était maintenant presque vide mais les cameramen continuaient à filmer tranquillement le champ de bataille comme s'il s'agissait d'une fourmilière et pas d'un drame humain.

— Oh, mon Dieu ! Pas la star, s'écria quelqu'un d'une voix perçante.

C'était le producteur, Sam Spelvin, émergeant d'entre deux rangées de fauteuils.

Les mains sur son visage pour ne pas être reconnu, Remo se glissa dehors, à la recherche de Chiun. Il le découvrit, debout sur un Vietnamien à moustaches de rat qui se tortillait en poussant des imprécations.

Le Maître de Sinanju le fit taire d'un coup de sandale. Dans chacune de ses mains aux ongles interminables, Chiun tenait une grappe de Vietnamiens.

— Une fois de plus, fit-il d'un ton acerbe, tu me laisses le sale boulot.

Pour toute réponse, Remo leva ses deux mains rougies de sang.

— Oui, j'imagine qu'il y a des corvées, plus rebutantes que de ramasser des Vietnamiens pouilleux, reconnut le Maître de Sinanju en lâchant ses paquets de prisonniers.

— Lequel est notre type ? demanda Remo.

Chiun haussa les épaules.

— Comment veux-tu que je sache ? Tous les Vietnamiens ont des têtes de biscuits brûlés. Qui peut distinguer un biscuit d'un autre ?

— Je n'ai pas pu voir la tête du tueur. Et vous ?

— Moi non plus, je les ai suivis jusqu'ici mais, de dos, ils se ressemblent tous.

— Il portait une chemise bleue, fit Remo en passant les prisonniers de Chiun en revue.

Un seul avait une chemise bleue.

— Hé, c'est toi ! accusa Remo.

— Non ! Moi bas direr. Moi Américain.

Remo se baissa et saisit l'homme par les poignets.

Il serra et les doigts de l'homme s'ouvrirent, paralysés. Et vides. Remo approcha son nez et renifla.

— Pas d'odeur de poudre brûlée, conclut-il. Essayons les autres.

Remo les vérifia tous, sentant leurs mains, les palpant tour à tour. Aucun n'était armé.

— Celui-là non plus n'est pas armé, conclut Chiun après avoir piétiné consciencieusement le Vietnamien qui lui servait de carpeppe.

— Vous l'avez laissé filer, fit amèrement Remo.

— J'ai bien essayé, se défendit le vieil Oriental. Mais qui pouvait s'attendre à tomber sur autant de Vietnamiens. On devrait peut-être décapiter un de ces misérables et envoyer sa tête à Smith. Il ne verrait pas la différence.

— Mais nous, oui, siffla Remo. Allons-y, on a des choses à faire.

— Ah, fit le Maître de Sinanju sans oublier de s'essuyer les pieds sur le premier paillason. Et quelles choses ?

Il avait remarqué l'expression résolue de Remo.

— J'ai fait une promesse là-bas. Et Smith va m'aider à la tenir.

CHAPITRE VII

Remo faisait nerveusement les cent pas dans sa suite du *Park Central Hôtel*. Il avait lavé le sang de ses mains et il s'était changé, c'est-à-dire qu'au lieu d'un T-shirt blanc et d'un pantalon noir, il portait maintenant un T-shirt noir et un pantalon de coutil gris.

— Mais où donc est passé Smitty ? demanda-t-il pour la douzième fois. Il a bien dit qu'il rappelait tout de suite.

— Les empereurs ont midi à leur porte, lâcha distraitement Chiun. Vieux proverbe coréen.

Assis en lotus sur son *tatami*, le Maître de Sinanju regardait Remo avec inquiétude. Il ne se souvenait pas avoir vu son disciple aussi tendu. Remo avait le comportement de l'Américain typique : nerveux et décentré. Comme s'il n'était pas l'héritier de la maison de Sinanju, les meilleurs assassins de l'Histoire.

— Ta respiration est désaccordée, fit observer Chiun.

— C'est *ma* respiration !

— Tu gaspilles ton énergie à déambuler ainsi. Tu devrais faire de l'exercice si tu veux brûler ton stress.

— Je ne suis pas stressé ! Je suis impatient. Tiens, je vais rappeler Smitty, décida soudain Remo, tendant la main vers le téléphone.

Il tapa le bon code au premier essai : une première qu'il ne releva même pas. Et écrasa rageusement le combiné quand il entendit que le numéro demandé n'était pas en service.

— Bon Dieu ! Il n'est même pas dans son bureau !

Chiun tourna ses yeux vers la fenêtre et, voyant la position du soleil, fronça les sourcils.

— Curieux, fit-il. D'ordinaire, l'empereur tient la forteresse Folcroft jusqu'à une heure bien plus tardive. Peut-être souffre-t-il d'une maladie mineure ?

— Pas Smith ! décréta Remo. Il est tellement froid que les bactéries meurent dans sa bouche.

— *Hark* ! fit Chiun, tendant l'oreille vers la porte.

— Quoi ? *Hark* ? demanda Remo d'un ton maussade.

— Si tu te concentrais sur ta respiration au lieu de te laisser aspirer dans tes étranges soucis, tu reconnaîtrais le pas de l'empereur Smith s'approchant de la porte.

— Quoi ? répéta Remo.

Il fondit sur la porte et l'ouvrit à la volée.

Le visage jaunâtre et ébahi du docteur Harold W. Smith s'encadra dans le chambranle. Smith portait une combinaison blanche où le nom de « Fred » était cousu sur la poitrine. De la main droite, il tenait une sorte de pulvérisateur. De la main gauche, il frappait machinalement à la porte, pourtant déjà ouverte.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Remo, désignant le réservoir prolongé d'un embout que Smith tenait à la main.

— Service d'extermination de l'hôtel, annonça Smith d'une voix mécanique. Pourriez-vous m'ouvrir ?

— C'est *déjà* ouvert, répondit Remo.

— Chhut ! chuchota le directeur de CURE.

Il secoua le bouton de la porte et clama bien haut :

— Désolé de vous déranger, monsieur, puis-je entrer ? Ça ne prendra qu'un instant.

Remo leva les yeux au ciel et répondit du même ton :

— D'accord, monsieur l'exterminateur de l'hôtel. Vous pouvez entrer.

Mais il referma la porte avec une telle force que Smith en lâcha son appareil.

— Sécurité, marmonna Smith en guise d'explication et en se dépouillant de son surtout blanc pour apparaître dans son éternel costume trois pièces gris.

Il alla jusqu'à la fenêtre et ferma les rideaux.

— C'est vraiment nécessaire ? bougonna Remo.

— Mais bien sûr, Remo, fit benoîtement le Maître de Sinanju. Salutations ô Empereur Smith. Votre présence nous remplit de joie.

— Certains plus que d'autres, observa Remo. J'ai perdu des kilos en attendant votre appel.

— J'ai parlé au Président, expliqua Smith, vous pouvez allumer les lumières ?

Remo tourna l'interrupteur.

— Je préfère la lumière du jour, grinça-t-il.

— Ce que nous allons discuter est top-secret, expliqua Smith en récupérant son matériel d'extermination.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Remo en le voyant brancher l'embout sur le téléphone.

— C'est une unité de brouillage d'écoute électronique. Personne ne pourra nous écouter.

— Formidable, fit Remo en se laissant aller sur le sofa et en enlevant ses mocassins italiens. Vous pourriez peut-être brosser mes chaussures tant que vous y êtes ? Le vendeur m'avait semblé douteux.

Sans relever, Smith continua à neutraliser la chambre. Puis il reposa son équipement et rejoignit Remo sur le sofa, sans oublier de tirer soigneusement sur les plis de son pantalon.

— Regardez ça, Remo, fit-il en sortant une série de grandes photos de sa serviette. Vous aussi, Maître de Sinanju.

Remo examina la première épreuve : un brouillard d'ombres verdâtres.

— Qu'est-ce que ça évoque pour vous ? demanda Smith.

— Une feuille de salade prise au microscope, fit Remo en haussant les épaules.

— De la laitue, risqua Chiun.

Smith secoua la tête en guise de dénégation.

— Non ! fit Chiun. Remo ! Tu t'es encore trompé. Et ton erreur a influencé mon jugement. Pardonnez-lui ô Empereur, il a été agité toute la journée. Je ne sais pas quel est son problème.

— Vous savez très bien quel est le problème, contra furieusement Remo. Je vous ai dit quel est le problème : j'ai laissé un copain au Viêt-nam. Je croyais qu'il était mort et maintenant je sais qu'il est toujours là-bas.

— Mais ce matin encore, tu étais sûr qu'aucun de tes amis soldats n'était resté au Viêt-nam, rappela Chiun.

— C'était avant que je voie la signature de Dick Youngblood sur le dos du Vietnamien. Le copain que j'ai laissé au Viêt-nam, c'était Youngblood.

— J'ai le dossier de Youngblood avec moi, intervint Smith. Remo, racontez-moi encore votre histoire.

Remo reposa violemment la photo sur la table.

— Dick Youngblood et moi étions au Premier Corps de Marines. Nous faisions partie du même tour[9], lui et moi. Nous avons fait

notre temps au Viêt-nam ensemble. Du début à la fin. On peut dire que c'était le seul vrai ami que j'avais à cette époque. On devait retourner ensemble dans le monde. Mais j'ai été ramené le premier en hélico sur la base arrière et je l'y ai attendu. C'est de là que notre ; avion, un C-130 Hercules, devait nous ramener aux US. C'est alors que le VC [10] a infiltré le camp et que nous avons dû nous retrancher dans les abris. Puis un bataillon de NVA [11] s'y est mis et nous a arrosés de roquettes. Nous avons été forcés de décrocher. J'ai été un des derniers à être évacué et je n'ai jamais revu Dick Youngblood. Plus tard, on m'a dit que son hélico avait été abattu et qu'il était donné pour mort. Je les ai crus ; c'est pour ça que je suis rentré chez moi. Fin de cette putain d'histoire.

— Vous avez saisi un mot de ce qu'il a dit ? demanda Chiun à Smith.

— Oui.

— Alors si vous vouliez bien avoir l'obligeance de traduire. Je n'ai pas saisi tous ces VC, NVA et autres bizarreries alphabétiques.

— Plus tard, trancha Smith.

Chiun pinça les lèvres et regarda Remo d'un air préoccupé.

— Vous avez quitté la République du Viêt-nam le 28 avril 1968, poursuivit Smith en lisant une fiche. Correct ?

— Probable.

— Et cette fiche-ci indique qu'un sergent Richard Youngblood a été porté disparu le 26 avril 1968 dans la province de la Drang.

Le directeur de CURE rapprocha la fiche de ses yeux.

— Un Marine. Un Noir. Voilà sa photo de service.

Silencieusement, Remo prit la fiche et l'examina un long moment.

— C'est lui. Je suis sûr que c'est lui, lâcha Remo, les dents serrées. Ils m'avaient dit qu'il était mort. Pas disparu. Mort.

— Ils ont pu se tromper, reconnut Smith.

Remo rejeta la fiche sur la table et se mit à arpenter la chambre nerveusement.

— Bon sang, Smith ! Bien sûr qu'ils se sont trompés. Je *sais* qu'ils se sont trompés. C'était la signature de mon pote sur le dos de ce Nhiaque.

— Vous êtes vraiment sûr ?

— Nom de Dieu, Smith, c'est mon meilleur ami ! Vous ne comprenez pas ? Mon meilleur ami ! Je connais sa signature. C'était

mon meilleur copain et je l'ai laissé tomber !

Soudain, Remo s'écroula contre la fenêtre. Il arracha le store et écrasa son visage et ses poings contre la vitre, contre les derniers rayons du soleil couchant, les yeux serrés, les épaules convulsivement secouées.

— C'était mon meilleur ami et je l'ai laissé pourrir dans ce trou puant ! hurla-t-il, brisé.

— Il n'est plus lui-même depuis cet après-midi, souffla le Maître de Sinanju en agrippant le regard de Smith.

— Laissez-moi faire, répondit Smith calmement.

— Remo, commença-t-il en s'approchant de la fenêtre. La première photo que je vous ai montrée est une photo de reconnaissance aérienne prise au-dessus d'une section de la frontière vietnamo-cambodgienne. Elle indique qu'il y a bien eu un camp provisoire à cet endroit. C'est l'un des sites que notre gouvernement a repéré et surveillé en tant que possible camp de prisonniers.

— Et alors ? grogna Remo.

— Cette seconde photo, si vous voulez vous donner la peine d'y jeter un coup d'œil, est du même site. Mais prise il y a trois semaines. Il n'y a plus de trace de camp. Ça recoupe le témoignage de Phong.

Remo ouvrit les yeux et examina la nouvelle photo.

— Ça nous fait une belle jambe, lâcha-t-il.

— Mais il y a cette troisième photo, fit Smith.

Remo prit le nouveau document. Chiun s'approcha, ses yeux réduits à des fentes sautant de la photo à Remo.

— Ce site rappelle le premier, continua Smith. Notez le cercle des huttes ici et la fosse d'aisance là. Le schéma est très similaire.

— Vous pensez qu'il s'agit du même camp ?

— Oui, mais installé ailleurs. Nous avons également déterminé qu'aucun autre site suspect n'est apparu dans le laps de temps qui nous concerne.

— Comme ça, au moins, nous savons où chercher, fit Remo, affrontant le regard de Smith.

— Oui, malheureusement ce nouvel emplacement se trouve de l'autre côté de la frontière, au Cambodge.

— Et ils s'y battent toujours ?

— Oui.

— Alors il faut le tirer de là.

— Patience, Remo. Je n'ai pas fini mon histoire.

— Oui, Remo, intervint le Maître de Sinanju, écoute l'Empereur Smith, il n'a pas fini son histoire.

— J'ai évoqué cette affaire dans toutes ses dimensions avec le Président, reprit Smith. Il m'a informé que, depuis plusieurs mois déjà, notre gouvernement est en pourparlers secrets avec Hanoï pour normaliser leurs relations. Ça bouge beaucoup, surtout depuis deux mois. Le gouvernement vietnamien veut que nous levions les sanctions économiques comme préalable à une restauration des échanges diplomatiques. En contrepartie, nous exigeons un rapport complet sur tous les Américains disparus, les fameux MIA's. Les officiels vietnamiens engagés dans les négociations nous ont laissé entendre qu'ils possèdent plus que des ossements, mais ils font barrage dès qu'on exige plus de détails.

— Ça je sais qu'ils ont plus que des ossements, grinça Remo. Le dos de ce Viet était couvert de signatures. S'il n'avait pas reçu tant de balles, on aurait eu la liste complète. Phong disait la vérité sur les prisonniers. Il les a fait tous signer sur son dos. C'était ça sa preuve. Je vous l'ai déjà dit au téléphone.

— Je vais recevoir un dossier d'autopsie complet avec des photos de la morgue, ça devrait établir avec certitude la validité de la signature que vous avez vue.

— Il a écrit *Semper fi* en dessous de son nom, lâcha Remo avec distance. C'était lui. Il était comme ça.

— Mon argot américain n'est pas très bon, intervint Chiun en tirant Smith par la manche. Qu'est-ce que veux dire *Semper fi*.

— C'est du latin, expliqua Smith, une abréviation de *Semper fidelis*, la devise des Marines. Ça veut dire : fidèle pour toujours.

— Je vois, commenta Chiun avec une moue, un truc de l'armée[12].

— D'accord, Smith, siffla Remo, pendant que vous attendez votre rapport d'autopsie, prenez-nous deux billets pour Chiun et moi. Nous allons au Viêt-nam.

— J'ai bien peur que non, lâcha Smith d'une voix égale.

— Si vous êtes en train de me dire de m'écraser pendant que des politicards constipés discutent pour les faire sortir, oubliez ça tout de suite. Dick a déjà été trop longtemps dans ce trou. Le temps que je découvre ce camp, il n'y restera pas une seconde de plus.

— Remo, nous sommes au bord de l'accord. Le Président pense que les prisonniers ont été transférés au Cambodge pour des raisons précises. Les Vietnamiens ne peuvent décemment pas libérer nos gens comme ça. Ce serait reconnaître qu'ils les ont gardés des années contre tous les traités. Il est possible qu'ils aient l'intention de prétendre que nos gens ont été découverts au Cambodge. Qui sait ? Peut-être détenus par les Khmers rouges. Comme ça, les Vietnamiens feraient d'une pierre deux coups.

— Smith ! aboya Remo. Primo, j'ai déjà entendu ce discours « On arrive au bout du tunnel, encore un peu de patience, faites-nous confiance, on s'en occupe, bla bla bla ». Deuxio. Les Vietnamiens ne les lâcheront jamais vivants. Parce qu'ils pourront toujours parler. Ils les tueront d'abord et nous refileront ensuite leurs cadavres avec une bonne histoire sur les méchants Khmers rouges. Non, Smith, c'est *mon* histoire et j'y vais.

— Remo, reprends-toi, intervint le vieil Oriental, tu agis comme un enfant. Le Viêt-nam est passé depuis longtemps. C'est le passé. Mort et enterré. Tu ne peux pas revenir en arrière.

— Chiun a raison, Remo.

— Mes tripes me disent le contraire. Moi, j'y vais.

— Le Président et moi avons évoqué l'idée que vous alliez là-bas. C'est hors de question.

— Donnez-moi une bonne raison.

— S'il ne s'agissait que de prisonniers anonymes, ce serait peut-être possible. Mais vous avez reconnu que vous aviez un ami.

— C'est bien pour ça que j'y vais.

— Non, c'est justement pour ça que vous ne devez pas y aller.

— Écoute ton Empereur, Remo, fit le vieil Oriental, il parle la sagesse.

— Oh, la ferme ! siffla Remo.

Chiun tressaillit.

— Qu'est-ce que ça a à voir là-dedans ? demanda Remo à Smith.

— Vous ne réfléchissez pas clairement, Remo, ou ça vous semblerait évident. Quand on vous a choisi comme seul agent exécuteur de CURE, c'était parce que vous remplissiez certains critères. Vous étiez un orphelin. Vous n'aviez pas d'ami intime. Votre passé au Viêt-nam et dans la police de Newark indiquait une prédisposition pour ce genre de travail. Parce que notre organisation n'existait pas officiellement, vous êtes devenu l'agent qui n'existait

plus.

— Pas de salade, Smitty : vous m'avez choisi parce que j'étais un patriote. Eh bien, Dick aussi est un patriote. Il peut garder un secret. Je lui expliquerai de quoi il retourne et il la fermera.

— Officiellement vous êtes mort, Remo. Personne ne doit être au courant du contraire. Imaginez que vous rameniez votre ami du Viêt-nam. Vous imaginez la publicité ?

— Dick la fermera. Il était jugulaire-jugulaire, le Marine pur sang.

— Peut-être lui, mais il n'est pas tout seul. Ils ne vous connaîtront peut-être pas mais ils auront vu votre visage, ou entendu Dick vous appeler par votre nom. Qui sait ? Non, croyez-moi, Remo, laissez ça aux professionnels.

— Je retourne là-bas, annonça Remo d'un ton inflexible. Vous pouvez choisir de m'aider ou pas. Mais surtout ne vous mettez pas en travers de mon chemin.

— L'Empereur Smith ne se mettra pas en travers, assura le Maître de Sinanju.

— Merci, Chiun, fit Remo, sincèrement touché.

— C'est moi qui me mettrai en travers.

Remo pivota vers le vieil Oriental.

— Vous n'allez pas vous y mettre aussi ! lâcha-t-il, le visage blême.

— Regarde-toi, Remo, siffla le Maître de Sinanju : tu n'es plus toi-même. Tu es surexcité, décentré : tout ça en l'espace de quelques heures. Je contemple des années d'entraînement se défaire parce que tu ne peux pas lâcher le passé. Un passé révolu.

— Dick Youngblood est mon ami, fit Remo d'une voix blanche. Je ne l'aurais jamais laissé tomber si j'avais su qu'il était encore vivant là-bas.

— Tu te culpabilises pour rien. Ce n'est pas ta faute. On t'a menti. Un soldat devrait s'y attendre. Écoute l'empereur. Attends. Ton ami va revenir. Tu ne pourras peut-être pas le voir ou lui parler mais tu auras le réconfort de savoir qu'il est vivant.

— J'aurai le réconfort de le ramener en Amérique, insista Remo.

— Remo, je vous en prie, soyez raisonnable, plaida Smith. Tenez, regardez ça.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Remo, prenant sans la regarder la chemise cartonnée que lui tendait Smith.

— Un rapport de police sur le meurtre du *Copra Inisfree Show*.

Copra Inisfree a signalé à la police que Phong lui avait dit connaître son assaillant de l'aéroport. Phong affirme qu'il s'agissait d'un commissaire politique vietnamien du nom de capitaine Dai. Copra Inisfree pense que Dai a suivi Phong depuis la Thaïlande pour le réduire au silence. Si ce Dai était effectivement l'officier politique du camp, il pourrait nous en dire beaucoup.

— Vous voulez qu'on vous le ramène ?

— Vif, insista Smith. Il pourrait nous servir de monnaie d'échange.

— D'accord, fit Remo. Je le trouverai et le forcerai à m'emmener au camp.

— Non, Remo, vous le trouvez et vous nous le remettez. Nous ferons le reste.

Remo ouvrit la chemise de carton, jeta un coup d'œil à l'intérieur et devint instantanément livide.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Smith.

Chiun arracha la photo que fixait Remo. Il découvrit un visage grêlé où brillaient deux petits yeux noirs. « Des yeux de rat » pensa le vieil Oriental. On voyait l'homme debout, braquant un PM. La photo n'était pas très nette. Elle avait sans doute été repiquée d'une machine vidéo.

— Pourquoi prends-tu la couleur de la mort ? demanda Chiun.

— Je connais ce type, balbutia Remo. Je connais ce Viet.

— Ah ?

— Oui. Je l'ai tué. Autrefois, pendant la guerre. Il y a plus de vingt ans. Vous comprenez ? Je l'ai tué ! Il ne peut plus être ici. Il est mort.

Le Maître de Sinanju examina de nouveau la photo puis le visage blafard de son disciple.

— Ça suffit comme ça ! cria-t-il soudain, envoyant voler le dossier qui s'éparpilla dans la pièce. D'abord » tu vois le nom de ton ami inscrit sur le dos d'un mort. Maintenant tu vois des fantômes. On ne peut plus te confier aucune mission. Tu dois retourner à Folcroft tout de suite. D'abord pour une cure de repos. Ensuite, pour une nouvelle formation.

Chiun se tourna vers Smith.

— Empereur ! D'autres personnes doivent remplir les fonctions de Remo. Lui et moi allons être occupés, peut-être pendant des mois.

Smith sembla hésiter.

— Si vous croyez que c'est nécessaire.

— Hé, une minute... commença Remo.

— Vous avez vu comment il se comporte, poursuivit implacablement Chiun. Vous avez entendu son discours confus. Il est en pleine régression. Ça doit être le choc de penser que ses vieux amis sont vivants. Il faut que je le secoue sinon il va se noyer dans le passé.

— J'ai des yeux pour voir, insista Remo.

— Tu vois des fantômes du passé – d'abord ton ami disparu, ensuite cet ennemi que tu reconnais avoir tué.

— Essayez seulement de m'arrêter, lança Remo en fonçant vers la porte.

Dans un tourbillon de kimono, le Maître de Sinanju vola à travers la pièce et atterrit devant la porte, bloquant le passage.

— Arrête, énonça Chiun, levant la main en signe d'avertissement.

— Vous ne pouvez pas m'arrêter, gronda Remo, et il fonça.

Chiun replia sa main droite comme une griffe et la fit siffler. Instinctivement les mains de Remo se mirent à décrire des cercles défensifs.

Chiun fit un nouveau geste de la main droite et, tandis que Remo prévenait le mouvement, la main gauche du vieil Oriental jaillit de son dos et envoya une boulette de papier.

La boulette frappa le visage de Remo à une telle vitesse que son cou partit en arrière, comme s'il avait été percuté par un marteau de forgeron. Il trébucha.

Mais le Maître de Sinanju le rattrapa et le porta jusqu'au sofa où il le déposa doucement.

Intrigué, Smith ramassa la boulette et la déplia. Il s'attendait à y trouver quelque chose de lourd, comme un poids. Mais elle était vide. C'était la photo du capitaine Dai.

— Il est blessé ? demanda le directeur de CURE.

— Bien sûr que non. Juste sonné. C'est pourquoi je n'ai utilisé qu'un bout de papier.

— Mais comment peut-on mettre quelqu'un KO avec un simple bout de papier ? s'étonna Smith.

— En l'envoyant très vite, répondit le Maître de Sinanju en massant l'arcade sourcilière de Remo.

CHAPITRE VIII

Remo Williams se voyait de nouveau dans la brousse, progressant en éclaireur à travers l'herbe à éléphant, à deux kilomètres au sud de Ke Sanh – ou peut-être était-ce Dau Tieng ? Impossible à dire : l'herbe à éléphant était partout la même – une saloperie coupante qui vous aveuglait et se prenait dans vos pieds. On s'écorchait rien que de l'effleurer.

Derrière lui, le reste de la patrouille s'effiloçait, si vite englouti dans les herbes qu'il apercevait, à peine le soldat qui le suivait, un troupier noir au nez percé d'une perle d'or. Seuls les yeux bougeaient dans son visage creux et figé comme un masque mortuaire. Remo le connaissait mais n'arrivait pas à retrouver son nom.

Williams avançait résolument, attentif à ne pas se prendre dans les fils installés par les Viets. Pour les mines antipersonnel à dépression, il ne pouvait rien faire. Elles faisaient partie du sort : le genre de trucs mauvais-moment-au-mauvais-endroit comme les tirs de mortiers ou la dysenterie. Ou comme un chauffard ivre, là-bas, au pays. On ne pouvait rien contre, donc on le chassait de sa tête. Mais les fils, on pouvait les voir.

Williams fit passer le sélecteur de son M 16 de la position coup par coup à la position tir par rafales. Il compta jusqu'à vingt et revint à la position coup par coup. Et ainsi de suite comme ça. Un rituel qu'il accomplissait depuis son troisième mois au Viêt-nam, depuis qu'il s'était aperçu que la mort obéissait à des lois de probabilité. Et on ne pouvait jamais savoir ce qui allait sortir de la jungle à la seconde suivante. On ne pouvait jamais savoir s'il valait mieux être au tir coup par coup ou en tir par rafales au moment où le Viet jaillirait à un mètre, baïonnette au canon. Mais ça pouvait être la différence entre la vie et la mort.

Aussi, trois fois par minute, Williams changeait la position de son sélecteur.

En fait, c'était juste une superstition. Mais au Viêt-nam, tout le monde était superstitieux.

Williams était en train de repasser en tir par rafales au moment où le froissement d'une faucille tranchant les herbes figea toute la section. Par réflexe, Williams leva la main pour faire signe de s'arrêter mais ils avaient tous entendu le claquement caractéristique des

culasses d'AK 47.

— VC ! hurla quelqu'un.

Ce n'était pas le Viêt-Cong, mais des réguliers de l'armée nord-vietnamienne. Williams pouvait voir leurs silhouettes grises courir dans les hautes herbes.

Et derrière eux, il reconnut la masse trapue de la côte sud 881.

« *Ke Sanh !* pensa Remo, *je suis de nouveau à Ke Sanh !* ».

Il ouvrit le feu. Tout le monde avait ouvert le feu. Tout d'abord, seules les herbes dégringolèrent. Puis le Noir à la perle d'or s'écroula à son tour, les jambes fauchées. Williams le reconnut alors. Chappell. Première classe Lance Chappell. Il avait eu son ticket en octobre 67 en essayant une AK 47 trouvée sur une piste de jungle. Les Bérêts Verts avaient l'habitude de piéger au plastic C4 la chambre des armes récupérées, avant de les abandonner pour que les Viets les trouvent. Chappell ne le savait pas. Il en était mort, haché menu.

« *Lance Chappell, Premier Bataillon, Vingt-sixième Marines, victime des Bérêts Verts.* »

Le M 16 de Williams claqua à vide. Il posa un genou en terre, engagea un nouveau chargeur et ramena le sélecteur au coup par coup. L'ennemi se dispersait sous le tir nourri des Marines. Williams se mit à progresser, visant posément, tirant balle après balle. Là-bas, dans le bouquet d'arbres où ils s'étaient repliés, l'un des Viets poussa un cri.

— Bien jeté, Williams, approuva un Marine. Tu t'en es fait un.

« *Qui a dit ça ? Je connais cette voix.* »

La patrouille de Williams avança en ligne sur le boqueteau. Le feu des Viets était sporadique, inefficace.

— Quelqu'un a vu combien ils étaient ? cria-t-il.

— Trois. Trois pour sûr.

— En tout cas, tu peux toujours rayer celui qui beugle comme un putois.

Encore cette voix aux intonations traînantes, ironiques.

Ils arrivèrent aux arbres, Williams en tête et c'est lui qui découvrit le soldat nord-vietnamien, couché sur le flanc. Il ne hurlait plus. Il gémissait doucement :

— *Troi Oi ! Troi Oi !*

La balle de Williams l'avait touché à la poitrine et des bulles rosâtres éclataient à ses lèvres chaque fois qu'il ouvrait la bouche.

« Poumon percé » diagnostiqua Williams.

— Quelqu'un comprend ce qu'il dit ? demanda-t-il à la cantonade.

— Ouais. Il appelle son bon dieu. Probable qu'il va le rencontrer bientôt.

C'était encore la voix ironique, hors du champ de vision de Williams.

— Pourquoi qu'on lui donne pas un coup de pouce ? suggéra quelqu'un.

— Bonne idée.

Toujours la même voix traînante. Et son propriétaire tira, à bout portant. Williams vit la rafale tracer un pointillé sur la poitrine du Viet et ressortir dans un geyser de sang. Le Vietnamien retomba comme une poupée brisée.

Alors le tireur se tourna vers Williams, le pouce levé en signe de victoire, et soudain Remo reconnut son visage fendu d'un large sourire.

Williams rendit le sourire. C'était Ed Repp. La dernière fois qu'il avait vu Ed, ils faisaient équipe à deux, sur la côte 860. C'était encore Williams qui faisait le voltigeur de pointe. Ed avait lancé dans son dos.

— Hé, bouge pas, je pisse un coup.

Et il avait disparu dans la brousse.

L'explosion avait retenti une minute après.

Courant vers lui, Williams avait d'abord trouvé sa main droite. Juste une main, qui finissait sur une bouillie sanglante d'où sortait du cartilage blanchâtre. Le reste de son corps était éparpillé sur un rayon de cinquante mètres. Une mine. Les mines des Viets lâchaient des billes d'acier qui valaient une décharge de soixante-dix fusils de calibre douze. Ça faisait le boulot.

Williams n'avait pas pleuré. Il n'avait eu aucune réaction. Il s'était juste contenté de sortir le sac à viande de son sac à dos et de le remplir. Il n'avait rien senti, même pas la pluie fine qui était retombée après l'explosion mais n'avait pas la couleur de l'eau.

Ed Repp était le dernier nouvel ami que Williams s'était fait au Viêt-nam. Après ça, il n'avait plus voulu s'en faire. Ça valait pas le coup.

Ed Repp, tué en pissant, près de Ke Sanh, République du Viêt-nam, été 67.

Mais c'était une vraie joie de le revoir.

— Et alors, Ed ? Qu'est-ce que t'es devenu ? demanda Williams.

Ed arrêta de sourire et prit ce regard lointain qu'on voyait partout dans la brousse.

— Mort, fit-il d'une voix égale. J'ai été mort.

— Ouais, je sais, j'étais là, tu te souviens ?

Les yeux de Ed revinrent sur lui et un sourire éclaira son visage, plissant ses yeux, mais, curieusement, lui donnant l'air plus jeune : vingt-cinq ans peut-être.

En fait, Ed avait dix-neuf ans.

Mais avant qu'il ne puisse parler, quelqu'un demanda :

— Et les deux Viets ? Y a p'têt un camp dans le coin.

Williams se tourna pour voir qui avait parlé mais le visage de l'homme était à contre-jour des derniers rayons du soleil et quelque chose lui dit de ne pas trop chercher à le reconnaître.

— À quoi tu penses, l'homme de pointe ? demanda Ed de sa voix traînante.

Il avait toujours sa lueur malicieuse dans ses yeux.

— Plus tard, fit Williams, nous avons un type amoché dans l'herbe. Quelqu'un prend la radio et appelle la base pour une evasan (évacuation sanitaire). Ed, tu t'occupes du fumigène pour l'hélico.

L'appareil arriva peu après, couchant l'herbe sous le souffle de ses pals. Ils allongèrent Chappell à même le plancher d'acier et embarquèrent tous à leur tour. L'hélico eut du mal à décoller. Il était en surcharge et tremblait de toutes ses tôles mais les autres faisaient des grands signes d'adieu à Williams. Et lui, il rendait leur salut, se demandant vaguement pourquoi ils l'avaient laissé tout seul.

Puis il se tourna et, inexplicablement, découvrit étalé à ses pieds le panorama intact des Hauts-Plateaux du Viêt-nam central, vert, luxuriant, nimbé de brumes diaphanes comme des voiles de mariées. La guerre n'existait plus, n'avait jamais existé. Il s'assit lentement, reposa son fusil entre ses jambes croisées et se remplit de ce magnifique spectacle jusqu'à ce que les larmes lui montent aux yeux. Et il sentit alors cette joie immense, irrésistible, que ceux qui n'avaient pas fait le Viêt-nam ne pouvaient comprendre et que ceux qui l'avaient vécu ne pouvaient décrire.

« Mon Dieu, cet endroit est éternel. Rien, ni les tueries, ni les magouilles, ni les destructions ne pourront changer jamais ça. Le Viêt-nam est éternel et j'en fais partie. Ici et maintenant. »

Quand Remo ouvrit les yeux, il était dans une chambre inconnue,

aux murs capitonnés d'un vague plastique. Il était allongé sur un canapé large et inconfortable.

Remo s'assit sur le divan mais il eut beau se frotter le front, sa tête était toujours dans le brouillard. Tout son corps était engourdi. Il y avait une éternité que ça ne lui était pas arrivé. Avant CURE, avant Sinanju.

Une voix grinçante lui parvint du plancher.

— Ah, tu es réveillé.

— Chiun ?

Le Maître de Sinanju était assis dans un coin de la chambre, à même le sol, comme toujours. Il avait passé un ensemble jaune en coton léger : jupe qui remontait très haut, manches courtes. Un kimono d'exercice.

— Tu te souviens de moi ? Bien, fit le vieil Oriental en tendant la main pour tirer sur une corde à nœuds. De l'autre côté de la lourde porte blindée, une sonnerie retentit jusqu'à ce que Chiun lâche la corde.

— Évidemment que je vous reconnais, fit Remo d'un ton agacé, pourquoi je ne vous reconnaîtrais pas ?

— Parce que tout est possible chez quelqu'un dans ton état, expliqua le vieil Oriental en haussant les épaules.

— Dans quel état ?

— New York, fit Chiun. Tu es dans l'État de New York, hi, hi.

Mais quand sa petite saillie ne réussit pas dérider Remo, le Maître de Sinanju ferma son visage parcheminé.

— Où suis-je ? À Folcroft ? reprit Remo.

— Oui, confirma le vieil Oriental. L'Empereur Smith et moi avons décidé que tu y étais à ta place.

— Dans une cellule capitonnée ?

La porte s'ouvrit et Smith entra.

— Remo, Maître de Sinanju, lança le directeur de CURE en guise de salut. Remo, comme ça va ?

— Groggy. Chiun, vous m'avez frappé avec quoi ? Une brique ?

Sans répondre, Chiun sortit de sa manche une boulette de papier froissé et la fit sauter d'une main à l'autre avant de l'envoyer d'une pichenette. La boulette décrivit un lob avant de retomber brusquement, comme une balle lancée avec effet.

Remo la rattrapa et la fixa d'un regard vide.

— Vous me faites marcher. Ça fait des années que vous n'êtes plus parvenu à m'épingler avec un de vos haricots d'origami.

— Oui, reconnu Chiun, c'est bien ça qui est triste.

Smith se racla la gorge.

— Chiun pense que votre entraînement a commencé à se perdre, Remo. Nous vous avons ramené ici pour qu'il puisse travailler avec vous et réaffûter vos capacités jusqu'à ce que vous retrouviez votre plein potentiel.

— À d'autres, grinça Remo, je suis un Maître accompli maintenant. Je suis parvenu à mon sommet. C'est juste une manip pour m'empêcher d'aller accomplir mon devoir.

— Ton devoir est d'obéir à ton Empereur ! fit Chiun sèchement.

Smith s'avança vers Remo et lui posa la main sur l'épaule.

— Remo, demanda-t-il, est-ce que vous avez entendu parler du syndrome du stress à retardement ?

— Les back-flashes ?

— On dit flashes-back. Les flashes-back en sont un des symptômes, oui. Dans les guerres d'autrefois, avant qu'on en ait vraiment compris la psychologie clinique, on appelait ce symptôme le choc de la bataille. Chiun et moi pensons que l'incident d'aujourd'hui a dû déclencher un flash-back dans votre cerveau.

— Avant aujourd'hui ça faisait des années que je n'avais pas pensé au Viêt-nam, reconnu Remo. Je n'y pense presque jamais.

— Certains anciens combattants mettent des années avant d'avoir leur premier flash-back.

— Connerie, siffla Remo, le Viêt-nam est fini ! Je n'y pense pas. Pas de rêves, pas de cauchemars, je...

Le regard de Remo se brouilla soudain.

— Remo ? Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Smith.

— Cauchemar... Juste avant de me réveiller, je rêvais que j'y étais de nouveau. C'était vrai. Vrai de vrai. J'ai revu des gars auxquels je n'avais pas pensé depuis les années soixante.

— Tu vois ? intervint gravement Chiun. Un back-flash. Tu viens juste de reconnaître en avoir eu un.

Remo se rassit lourdement et fixa ses pieds nus.

— Ça semblait si vrai. J'aurais pu les toucher.

Chiun se leva. On aurait dit qu'on déployait un parasol.

— Ne t'inquiète pas, mon fils, fit-il d'une voix douce. Ça va passer. Nous allons t'entraîner ici à Folcroft. Comme autrefois. Tu vas voir, on va effacer ce Viêt-nam de ta tête.

— Et l'assassin de Phong ? demanda brusquement Remo. On l'a retrouvé ?

— Non, reconnut Smith. On a laissé la police de New York effectuer ses recherches. Et, parlant de lui, on a pu vérifier une partie du témoignage de Phong.

— Ah, ouais ?

Smith sortit d'une chemise une photo grenue.

— Ce document nous a été *faxé* par la Defense Intelligence Agency. C'est la photo d'un officier actuellement en service dans les renseignements vietnamiens : le capitaine Dai Chim Sao. Elle correspond à celle du tueur prise au cours du *Copra Inisfree Show*.

Remo prit la photo.

— C'est lui ! C'est bien lui !

— Allons, Remo, cingla Smith. Ce tirage est très net. J'étais sûr que si je vous montrais cette épreuve vous réaliseriez que vous vous étiez trompé la première fois. Et vous prétendez toujours que vous avez tué cet homme il y a vingt ans ?

— On ne connaissait pas son nom, expliqua Remo. On l'appelait capitaine Barbouze parce qu'on pensait qu'il faisait partie des services secrets nord-vietnamiens. Il était une légende. Parfois il avait un uniforme, parfois il portait juste les pyjamas noirs des Viêt-Congs. On ne savait jamais s'il était un Viêt-Cong ou un régulier nord-vietnamien. On a cru l'avoir tué une douzaine de fois. À deux reprises des corps qu'on avait ramenés ont été identifiés comme le sien. Mais une semaine ou un mois plus tard, on apprenait par un rapport qu'il avait recommencé à sévir ailleurs. De ma vie, je n'oublierai jamais sa gueule vicieuse.

— Vous dites l'avoir tué, mais vous ne pouvez pas confirmer sa mort, suggéra Smith. Ça pourrait être le même homme.

— Non, fit Remo d'une voix sourde, effleurant la photo du bout de ses doigts comme pour s'assurer de sa réalité. Je l'ai tué. J'étais à trois mois de la quille. J'étais éclaireur de pointe dans une patrouille de six hommes. Youngblood était là, tiens. Oui, c'est ça. On avait appris qu'il y avait de l'activité VC dans ce qui avait été un village ami. On a fouillé toutes les huttes, sans rien trouver. Mais un de nos gars, Webb – un type de l'Iowa, si je me souviens bien –, a fouillé un tas

d'ordures avec son fusil et il a trouvé un matelas d'herbe. Il l'a soulevé, pensant que c'était l'entrée d'un tunnel et sa tête a explosé.

Les yeux troubles, perdu dans le cauchemar de ses souvenirs, Remo continuait à fixer la photo sans la voir.

Chiun et Smith échangèrent des regards soucieux.

— On a canardé l'entrée du tunnel, continua Remo d'une voix monocorde, et je me suis porté volontaire pour descendre dans le trou. Ashton, un blond, presque un gamin, a voulu y aller avec moi. On a d'abord balancé un pot de gaz Foo et on l'a laissé se consumer avant de s'engager là-dedans. C'était mon premier tunnel. Je pétais de trouille et je ne voulais pas que ça se voie. Ashton et moi avons progressé dans le tunnel, utilisant nos lampes torches. Ashton a dû se prendre le pied dans un fil ou quelque chose comme ça, en tout cas, j'ai reçu son bras dans la figure. Quand j'ai retrouvé mes esprits, j'ai vu que son bras n'était plus attaché à l'épaule. Ashton était partout, pulvérisé sur toutes les parois. Je me suis tâté, ça allait, alors j'ai continué, en balayant le tunnel. J'ai continué à avancer comme ça, en rafalant. Je voulais faire payer ça à ceux qui étaient là-dedans.

Remo s'arrêta de parler, laissant peser un épais silence. Quand il reprit son récit, sa voix était presque inaudible.

— J'avais le M 16 dans une main, la torche dans l'autre. Je balançais un coup de lampe et tirais, comme ça, à tour de rôle, balayant le tunnel. J'ai trouvé des caches de nourriture, de matériel, de munitions. Mais toujours pas de VC. J'ai buté sur la fin du tunnel. Il n'y avait rien. Un cul-de-sac. Ni sortie, ni Viet, rien. Et pourtant j'étais arrivé au fond, je n'avais pas dépassé d'embranchement et je n'aurais pu rater personne. J'ai éteint ma torche et je me suis assis dans le noir, suant comme un porc. L'air sentait le ver de terre. J'étais assis là, sans savoir ce que j'attendais. J'étais juste en train de trouver le courage de me relever quand j'ai entendu des pas.

« Je me suis levé d'un bond et j'ai allumé mais le tunnel tournait tellement que je ne pouvais pas voir au-delà du virage. J'ai planté ma torche dans la terre pour voir qui arrivait et j'ai serré mon M 16 à en avoir mal aux mains. Les pas se rapprochaient. J'avais peur. Ça faisait neuf mois que j'étais dans le pays et je croyais que je m'étais fait à la peur. Mais cette fois j'avais peur, peur, peur. Bon dieu, je venais d'avoir dix-neuf ans. Juste un gamin.

— C'était une guerre terrible, fit Smith, compatissant.

Remo poursuivit comme s'il n'avait pas entendu.

— Je vis la pointe d'une botte apparaître dans la lumière. Je me figeai. La botte s'immobilisa. Je ne savais pas quoi faire. Si c'était un

Viêt-Cong il aurait dû porter ses sandales Hô Chi Minh. Mais ça pouvait être un régulier nord-vietnamien. J'hésitais. Je savais que le type, de l'autre côté, hésitait aussi. Ma lampe éclairait juste l'endroit où il devait avancer. Je me souviens que je n'arrêtais de jouer avec le sélecteur. Ma seule chance était de tirer le premier. Je n'aurais pas droit à une seconde d'hésitation. Mais je n'avais pas le moyen de savoir si la botte appartenait à un ami ou à un ennemi. Si c'était un ami, il valait mieux que je sois sur le coup par coup, comme ça, si je tirais, je ne le tuerais peut-être pas. Mais si c'était un Viet, ma seule chance était de le couper en deux d'une rafale. Sinon, il aurait pu m'allumer aussi. Alors je n'arrêtais pas de bouger le sélecteur.

« Je me souviens d'avoir décidé de tenter quelque chose, dire un truc con du genre "Qui est là ?". Je n'ai pas eu le temps. Le type a plongé. J'ai tiré. J'étais au coup par coup. Ça valait mieux parce que c'était Youngblood. La balle l'a frôlé. Mais lui, il a tiré comme un fou sur moi. J'ai fait un bond de côté et je me suis buté dans le mur. C'était tout mou. Tout un pan est tombé et c'est là que je l'ai vu ! Le Viet du tunnel était planqué dans le mur, respirant par une paille, son arme serrée sur sa poitrine. Et j'ai compris que Youngblood ne me tirait pas dessus. Il tirait sur le Nhiaque. J'ai ouvert aussi le feu. Je suis passé sur rafale et j'ai vidé tout le chargeur.

« Je n'oublierai jamais ce visage, tout couvert de terre. Une tête de mort sauf ses yeux noirs qui luisaient, plus brillants, plus vivants que j'aie jamais vus. On le criblait de balles et il ne tombait pas. Son corps explosait, le sang giclant comme d'une fontaine. C'était un zombie, ce qu'on appelait un mort-vivant. Il était mort et il ne le savait pas. Mon chargeur a claqué à vide et le type fonçait sur moi avec son AK 47. Il essayait d'enfoncer la détente, sans en avoir la force. Alors Youngblood m'a tiré en arrière et lui a balancé une grenade.

Les yeux de Remo se réajustèrent sur la photo du capitaine Dai.

— Quand la poussière est retombée, reprit-il, nous sommes retournés pour vérifier le corps mais le tunnel s'était effondré. Quand nous sommes ressortis au grand air, Youngblood s'est écrié : On l'a eu, mec ! On l'a eu !

« Qui ça ? ai-je fait.

« Je m'étais mis à trembler de tous mes membres, je n'y voyais plus rien.

« Tu l'as pas reconnu ? m'a-t-il dit, c'était le capitaine Barbouze. Et cette fois-ci, il est bien mort.

« C'est les mots exacts qu'il a employés : Cette fois-ci, il est bien mort.

Smith regardait Remo avec une lueur de pitié dans les yeux. Finalement il dit :

— Quel qu'ait pu être cet homme...

La voix de Smith s'englua dans un grailon. Il dut se racler la gorge avant de pouvoir reprendre.

— Il est mort, Remo. Mais l'homme qui a tué Phong est toujours vivant. Et s'il n'a pas encore quitté le pays, nous l'aurons.

— Non, vous ne l'aurez pas, c'est un fantôme. Vous ne le trouverez pas et même si vous le trouviez, vous ne pourriez pas l'avoir, parce qu'il est déjà mort.

— Euh, je vais vous laisser maintenant avec Chiun. Je suis sûr qu'il est impatient de reprendre votre instruction.

Remo ne dit rien.

— J'espère que je peux compter sur votre coopération, Remo, fit encore Smith en s'arrêtant à la porte.

— Et pourquoi pas ? grommela celui-ci.

— Parce que si vous décidiez, malgré tout, d'aller tout seul au Viêt-nam et que vous parveniez à libérer votre ami, ce serait mon devoir – uniquement pour des raisons de sécurité – de faire en sorte qu'il ne puisse pas dire au monde entier que Remo Williams est vivant.

— Ben voyons, siffla Remo, envoyez un gamin se faire casser la gueule pour son pays, laissez-le croupir là-bas et, s'il s'en sort, tuez-le pour raison d'État.

— Ce n'est pas ça, Remo, et vous le savez bien. On va faire sortir Youngblood et les autres. Dans l'ordre. Personne n'aura à mourir. Faites-nous confiance.

— J'ai fait confiance à des gens comme vous quand ils nous disaient qu'on allait gagner au Viêt-nam.

— C'est de l'histoire ancienne, Remo.

— Peut-être mais c'est mon histoire. Et je crois qu'on n'aurait jamais dû se tirer comme on l'a fait, en laissant tous ces Vietnamiens, Cambodgiens, Laotiens aux mains de ces bourreaux. Regardez combien sont morts !

— C'est un autre sujet, Remo. Et dites-moi comment il progresse, fit Smith à l'intention de Chiun. Au revoir, Remo.

Il referma doucement la porte.

— On aurait pu gagner, insista Remo. On aurait pu les battre.

— C'est ce que les Français disaient, fit Chiun, et avant eux les Japonais, et les Chinois. On ne peut pas battre les Vietnamiens.

— Ne me racontez pas de salades sur les Vietnamiens. Je les ai combattus. Je sais ce qu'ils valent.

— D'accord, fit Chiun, ils ont gagné parce que ce sont des tricheurs. Ils ne se battent jamais en face, toujours dans le dos, ils sont tous comme ça.

— Pas tous, corrigea Remo. J'en ai connu que j'ai estimés. Regardez Phong, il s'est sacrifié pour dire la vérité sur les MIA's.

— Il voulait venir en Amérique, siffla Chiun en crachant sur le sol, tout le monde veut venir en Amérique.

— Il n'était pas obligé de passer à la télé. Il savait qu'il était traqué. Il voulait aider ses amis, mes amis.

— Ça suffit, fit Chiun en claquant dans ses mains. On pourra reparler de ça plus tard. Maintenant, on s'entraîne.

— Vous m'avez vraiment eu avec ce vieux truc ? demanda Remo en se baissant pour ramasser la boulette de papier.

— Ton esprit n'était plus centré. C'est ma tâche de réaligner ton essence avec l'univers.

— Et comment puis-je faire quand je sens le monde tourner follement sous moi ?

— Ce n'est qu'un back-flash. C'est temporaire, assura le Maître de Sinanju.

— Vous savez, confia Remo, les yeux dans le vague, je ne me sens plus bien depuis la mort de Mah-Li [\[13\]](#). C'est comme si tout s'était écroulé d'un coup. La femme que j'allais épouser : morte. Je découvrais que j'avais une fille que je ne connaissais même pas et que sa mère élève seule, à cause du travail que je fais. Et je ne sais même pas où elles sont. Toute ma vie, j'ai espéré pouvoir mener une existence normale et maintenant j'ai le sentiment d'avoir raté le coche, que la clé de mon bonheur est perdue dans le passé.

— Elle est dans ton passé, approuva Chiun. Elle est dans ton entraînement Sinanju que nous allons essayer de reproduire. Bien que je ne sois plus si jeune.

Remo eut un sourire amer.

— On peut commencer par jouer à éviter les balles ?

— Si tu veux. Pourquoi ?

— Parce que ça fait quinze ans que j'attends mon tour.

CHAPITRE IX

La journée avait été longue et le docteur Harold W. Smith était fatigué. En quittant son bureau, il sentait tout le poids des ans alourdir sa démarche. Il allait monter dans sa voiture quand il remarqua que le gymnase de Folcroft était encore allumé.

Ça faisait maintenant une semaine qu'ils avaient ramené Remo pour une remise à niveau et Smith était toujours inquiet à son sujet.

Il referma la porte de sa voiture et, bien qu'il n'ait pas eu l'intention de s'éloigner plus d'une minute, il prit bien soin de récupérer la serviette contenant le portable Zenith qui lui permettait par un modem spécial de rester en contact permanent avec n'importe quel réseau de télécommunication du monde.

Smith remonta le chemin dallé qui menait au gymnase et là découvrit Remo et le Maître de Sinanju au milieu de l'aire de jeux. Remo était à un bout de la salle, une jambe en appui, comme un coureur sur des starting-blocks. Chiun se tenait à l'autre extrémité, les mains hérissées de dagues ornementales.

Au son des pas de Smith, Chiun se retourna avec un large sourire.

— Salut, ô Empereur. Vous arrivez juste à temps pour voir Remo escalader le dragon.

— Je ne connais pas cet exercice, avertit Smith.

— C'est très simple. Remo va traverser toute la salle tandis que je lui lance ces dagues le plus précisément possible.

— Ce sont des dagues de caoutchouc, j'imagine.

— Bien sûr que non ! protesta le vieil Oriental. Si elles étaient en caoutchouc, Remo le saurait et n'essayerait même pas de les éviter. Non, elles sont réelles.

— Et Remo est déjà prêt à subir cette épreuve ? demanda Smith, une pointe d'inquiétude dans la voix.

— On va bien voir. Il a progressé raisonnablement jusqu'ici.

— J'imagine que ça ne devrait pas être trop dur pour quelqu'un qui peut passer à travers les balles.

— Ah, mais éviter les dagues n'est pas le vrai test.

— Vraiment ? s'étonna Smith en faisant passer nerveusement sa

serviette d'une main dans l'autre sans jamais penser à la poser.

— Remo doit revenir à sa place de départ sans poser les pieds par terre.

— Je ne comprends pas.

— Vous allez voir.

Chiun haussa la voix.

— Remo, montre à l'Empereur Smith tes nouvelles prouesses.

Aussitôt, Remo se mit à voler comme un éclair sur le plancher vitrifié du gymnase. Ses jambes étaient floues tant elles bougeaient vite, et quand il passa près de Smith, le déplacement d'air ébouriffa les cheveux clairsemés du directeur de CURE. Celui-ci dut même rattraper sa cravate club Dartmouth qui lui battait le visage.

— Du nouveau sur les AIM's ? demanda Chiun.

— Les MIA's ? Non. En fait, nous butons même sur un contretemps mineur. Les Vietnamiens ont durci leur position. Ils veulent que les sanctions économiques soient levées comme préalable à toute négociation de fond. Ça commence à ressembler à la conférence de Paris et ça pourrait bien traîner jusqu'à l'an prochain.

— Pas la peine d'en parler à Remo, souffla le vieil Oriental.

— Je suis bien d'accord. Vous allez lancer ces couteaux ?

— Bientôt, bientôt, assura le Maître de Sinanju tout en surveillant la silhouette de Remo, brouillée par la vitesse.

— Et Remo ne va-t-il pas ralentir ? s'inquiéta Smith. On dirait qu'il va s'écraser contre le mur.

Effectivement, Remo arriva sur le mur comme un boulet de canon.

Et continua. Ses pieds jaillirent devant lui et, sans transition, il se mit à grimper le mur, soulevé par l'élan de sa course. Il courait littéralement contre la loi de la gravité.

— Jusqu'où peut-il grimper ? demanda le directeur de CURE.

— Jusqu'à la lune, si vous aviez un mur assez haut.

— Allons ! railla Smith.

Pas longtemps. La mâchoire décrochée, le docteur Harold W. Smith suivit la progression de Remo. Il était maintenant en train de courir au plafond. La tête en bas !

C'est alors que Chiun se mit en mouvement. À rapides revers de poignets, il fit voler les dagues. Elles filèrent vers le plafond tandis que le vieil. Oriental renfilait ses mains dans ses manches évasées.

Remo, qui continuait toujours à avancer comme un coureur en apesanteur, zigzagua au plafond. Les dagues sifflaient tout autour de lui, mais aucune ne le toucha.

Il se rapprocha du dernier mur.

— C'est le moment le plus difficile, confia alors le vieil Oriental.

— J'aurais cru que c'était le plus facile, tout ce qu'il a à faire est de se laisser tomber.

— Non, ce n'est pas l'idée. Remo est train de courir contre la gravité. Quand il atteindra le mur, il faudra qu'il coure avec la gravité, mais pas au point de tomber. Il a escaladé le dragon, maintenant il doit en descendre.

— En terme de physique, ça me paraît impossible.

— Pour la physique américaine oui, mais il s'agit là de physique coréenne.

Remo percuta le mur du fond. Pendant un instant, il sembla faire un saut périlleux puis il se mit à glisser. Il battit ainsi l'air pendant une minute, puis fit un redressement de chat et atterrit souplement sur ses pieds. Sans un bruit.

— Bravo ! Bravo ! applaudit bruyamment Smith jusqu'à ce que le Maître de Sinanju, les yeux brillants de colère, lui immobilise les mains.

— Vous êtes fou ? siffla furieusement le vieil Oriental. Il rate un exercice aussi simple et vous, vous le récompensez ! Comment va-t-il apprendre la perfection si on applaudit à ses échecs ? Je forme un assassin, pas un chien de cirque.

— Désolé, balbutia le directeur de CURE.

Chiun croisa impérieusement les bras et attendit son disciple qui marchait vers eux, tête basse.

— J'ai perdu ma concentration à la fin, reconnut Remo.

— De toute évidence, chargea le vieil Oriental, la voix dégoulinante de déception. Et devant l'Empereur Smith en plus. L'empereur est très mécontent. Il vient juste de me proposer de former une nouvelle pupille. Le fils du Président. Je vais prendre son offre en considération. Ce serait peut-être bien de travailler avec un disciple plus jeune, plus malléable, moins figé dans de vieilles habitudes. Un nouvel élève ne me ferait pas honte, lui.

— Si j'ai fait si mal, alors, qui était en train d'applaudir ? demanda Remo.

— Des applaudissements ? Quels applaudissements ? Vous avez

entendu des applaudissements vous, ô Empereur ?

— Euh, bafouilla le directeur de CURE.

— J'ai pourtant très bien entendu, insista Remo.

— Tu dois parler des trépignements de rage et de frustration de l'empereur, laissa froidement tomber le vieil Oriental. C'est le seul bruit que tu mérites.

— Merci, messieurs, renifla Remo, et on a des nouvelles des négociations, Smitty ?

— Euh, rien de neuf. Il y a eu quelques progrès mais rien de vraiment neuf.

— Vous savez, Smitty, grinça Remo, si vous voulez continuer à mentir comme ça, essayez au moins de vous y prendre mieux.

— Euh, oui, bien sûr... Au fait, comment vous sentez-vous ?

— Je suis redevenu comme avant, lâcha Remo, faisant impatiemment tourner ses épais poignets.

— Vos manières aussi, observa le directeur de CURE, les lèvres pincées.

— Ne vous y trompez pas, Empereur Smith. Il lui arrive encore de ressasser que la guerre était mal faite et que s'il y retournait, il la gagnerait à lui tout seul. On dirait ce personnage de film : Dumbo.

— L'éléphant volant de Walt Disney ?

— Je crois qu'il veut parler de Rambo, intervint Remo. Et je ne ressassais pas, j'exprimais une opinion, c'est tout.

— Je vois, fit Smith.

— En fait, annonça Remo d'un air dégagé, je me sens tellement mieux que je vais aller faire un tour. J'ai été enfermé trop longtemps dans ce gymnase, j'ai besoin de prendre l'air.

— Qu'est-ce que vous en pensez, Maître de Sinanju ? demanda Smith.

— Qu'un peu d'air frais lui fera du bien, oui.

— Bon, eh bien salut, fit Remo en se dirigeant vers la porte

— Vous n'avez pas l'intention de faire une bêtise ? lui lança Smith
Remo se retourna, la main sur le bouton de la porte.

— Qui, moi ? fit-il avec son sourire le plus innocent.

— Parce que si c'était votre intention, il vaudrait mieux que vous sachiez que j'ai fait annuler *toutes* vos cartes de crédit, sous *toutes* vos

identités d'emprunt.

— Merci pour cette marque de confiance, Smitty, fit Remo, toujours souriant.

— Rien de personnel. Juste une précaution.

— Ne vous inquiétez pas, ô Empereur, intervint Chiun. Remo a l'air parfois un peu sot, mais pas moi. Je ne suis pas sot et je ne vais nulle part, surtout pas au Viêt-nam. Et Remo a un trop grand respect pour son instructeur pour le couvrir de honte. Et je peux vous donner ma parole en tant que Maître de Sinanju que Remo ne va pas quitter le pays, sauf sur votre ordre. N'est-ce pas, Remo ?

— Chiun a toujours parlé pour nous deux, fit Remo, les phalanges blanchies à force d'étreindre la poignée. Qu'est-ce que vous pouvez espérer de mieux comme garantie ?

— Ça me soulage d'entendre ça, Remo, assura Smith. Amusez-vous bien.

— Je n'y manquerai pas, assura Remo.

Et il sortit comme si la porte l'avait avalé.

*

* *

Mains dans les poches, Remo déambulait dans les rues sombres de Rye, État de New York. La nuit était fraîche mais il ne le sentait pas et le vent avait beau secouer son T-shirt noir et ses chinos, à l'intérieur il avait chaud.

Et il se sentait en colère.

« Maudit Smith qui m'annule mes cartes de crédit » grommela-t-il.

Ça ne lui facilitait pas les choses. Il se demanda comment, sans argent, il allait pouvoir quitter le pays et à fortiori aller jusqu'au Viêt-nam. Jusqu'où pourrait-il aller à pied ? Phong était bien arrivé à quitter le Viêt-nam à pied et Phong n'était pas Remo. Mais même Remo n'était plus Remo. Quoique, après une semaine d'entraînement, il se sentit de nouveau en forme. Et il semblait bien qu'il ait réussi à donner le change à Chiun et Smith.

Il en était là de ses réflexions quand une voix rauque, jaillie d'une porte d'immeuble, gronda à ses oreilles.

— Sors tes mains des poches, doucement ! avertit la voix.

Remo aperçut le reflet d'un canon nickelé. « 357 Magnum » pensa-t-il. Il pensa aussi à ignorer l'interruption mais se ravisa.

Il s'immobilisa et sortit lentement ses mains, comme l'homme le lui avait demandé.

— Je ne veux pas d'ennuis, balbutia-t-il.

— Là, t'as pas de pot, mec, ricana l'homme en sortant dans la lumière. Parce que justement t'es en plein dedans. Allez, sors-moi ton portefeuille.

— S'il vous plaît, m'sieur, ne tirez pas, supplia Remo.

L'homme se rapprocha.

— Le portefeuille, répéta-t-il, enveloppant Remo dans une haleine de lait sur.

L'homme était assez proche maintenant. Soudain, le pied de Remo vola, entrant en contact avec une rotule. Le choc se retransmit dans le cerveau du malfrat, explosant en chaleur et lumière. Il eut l'impression que sa rotule était déchiquetée. Il hurla. Son bras partit et alla happer le mur derrière lui. Il voulut le ramener mais il y restait collé.

— Je vous ai dit que je ne voulais pas d'ennuis, rappela Remo d'une voix grinçante. Je ne vous ai pas dit que je n'aime pas les ennuis. Ni que je ne pouvais pas y faire face. Comme vous pouvez voir, votre genou est en miettes et votre revolver est fiché dans vingt centimètres de brique. Avec votre main toujours autour. Ce que je voulais dire, c'est que je n'étais pas d'humeur à me faire ennuyer. Mais puisque vous avez cru bon d'insister, autant en tirer le meilleur parti.

Le tireur regarda le mur. Sa manche de cuir y disparaissait et pourtant la brique n'était même pas craquelée. C'était comme si sa main avait été fondue dedans. Il sentait la détente sous son doigt mais se dit qu'il ne valait mieux pas appuyer : on ne savait jamais.

Il essaya d'affronter le regard de son mystérieux agressé mais devant ses yeux vides et mortels, se dit qu'il ferait bien d'essayer des excuses.

— Je vous demande pardon, fit-il sincèrement.

— Trop tard, ma nuit est gâchée. Il va falloir que vous vous rattrapiez.

— Comment ? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— J'ai besoin de liquide.

— Poche de gauche dans mon pantalon. Servez-vous. Laissez-moi juste de quoi payer le bus.

— Merci, fit Remo en extirpant le portefeuille de l'homme. Il était gros et noir. Remo feuilleta son contenu : ça faisait treize cent dollars en billets froissés.

— Vous me braquiez pour quoi là ? demanda-t-il au malfrat. Vous avez déjà une petite fortune.

— Vous croyez que je l'ai faite comment ? En travaillant comme coiffeur ?

— Ben maintenant, vous en faites don à une nouvelle fondation. La fondation pour la libération des prisonniers US. J'en suis le président et le trésorier.

— Je suis un homme charitable, approuva le braqueur, l'argent, ça va, ça vient.

— Je ferai aussi bon usage de cette carte de crédit, assura Remo en enfonçant le portefeuille raplati dans la poche du truand.

— Hé, aie du cœur, mec, protesta celui-ci. C'est ma carte de crédit. Je l'ai pas volée celle-là. L'argent, je peux toujours en refaire. Mais les banquiers, c'est pas du gâteau.

— T'as qu'à te voir comme un Robin des Bois. Tu prends aux riches pour donner au pauvre : moi.

— Hé, c'est pas juste !

— C'est vrai, c'est pas juste, reconnut Remo en partant. Allez, salut.

— Hé ! Qu'est-ce que je fais avec ma main ?

— T'as des dents ?

— Ouais.

— Eh bien, commence à ronger la brique.

*

* *

L'employée de l'agence de voyages faisait très pro dans son incontournable uniforme de businesswoman américaine : tailleur noir, chemise blanche, petit nœud noir. Mais la folle mèche blonde qui frisait sur son front venait l'humaniser. Et elle avait des oreilles délicieusement luisantes, à se demander si toutes les blondes se les passaient à la brosse à reluire.

— Et où désirez-vous partir, monsieur ? demanda-t-elle de sa voix précise.

Remo hésita et décida de lui faire confiance. Il se pencha par-dessus le comptoir pour lui faire prendre de plein fouet l'impact de son charme magnétique.

— Tout à fait entre nous, jusqu'où pouvez-vous me rapprocher du Viêt-nam ?

Elle prit un air de conspiratrice pour souffler.

— Hanoï ou Hô Chi Minh-Ville ?

— C'est possible ? s'étonna Remo.

— Tout à fait, nous avons un circuit organisé qui s'appelle le TransViêt-nam Tour. Le Viêt-nam veut les devises fortes des touristes. Évidemment, il n'y a pas de vol direct d'ici.

— Évidemment, fit Remo en cillant. Ça semblait trop facile.

— Mais on peut vous réserver un vol jusqu'à Bangkok et de là, une correspondance. Le circuit comprend l'hôtel et les repas.

— Je peux très bien pique-niquer, observa Remo. J'ai déjà mangé vietnamien.

— Oh, vous avez été là-bas ? Pendant la guerre je veux dire ?

— Ça se voit tant que ça ?

— Pas tellement. Vous faites même trop jeune, fit-elle avec un regard éloquent pour l'allure juvénile de Remo. J'ai l'habitude des anciens combattants. Il y a en a beaucoup dans ce circuit. La nostalgie, vous savez ?

— Oui, la nostalgie n'est pas une bonne chose, reconnut Remo en repensant à l'année qu'il avait passée là-bas.

— Alors – Hanoï ou Hô Chi Minh-Ville ?

— Hô Chi Minh-Ville – c'était Saigon hein ?

— Oui.

La fille passait sa langue sur ses lèvres.

— Alors, Hô Chi Minh-Ville.

— Et quand désirez-vous partir ? demanda l'hôtesse en faisant apparaître les horaires sur l'écran de son terminal.

— Le prochain vol est pour quand ?

— Eh bien, nous en avons un ce soir mais, de toute évidence...

— Je prends, fit hâtivement Remo.

— Il y aura une correspondance à l'aéroport Kennedy.

— Première classe, poursuivit Remo. Jusqu'au bout. C'est un ami qui paie.

La blonde leva narquoisement ses sourcils impeccablement

soulignés et se mit au travail.

— Comment avez-vous l'intention de régler ? demanda-t-elle.

— Par carte de crédit, annonça Remo.

Il fit claquer le rectangle de plastique sur le comptoir comme un joueur de poker abattant sa carte maîtresse.

La blonde la prit et se mit à tapoter les informations sur son terminal. Une minute plus tard, elle tendit à Remo un paquet de billets d'avion.

— Voilà, monsieur Krankowski. C'est bien comme ça qu'on prononce ? s'enquit-elle.

— Krankowski, oui c'est parfait, assura Remo en empochant les billets.

La fille avait oublié de vérifier la signature, ce qui était une chance.

— Bien, je vous suggère de vous dépêcher si vous ne voulez pas rater le vol de neuf heures. Dommage, j'allais fermer et j'aurais bien pris un verre.

— Un autre jour, fit Remo en se redressant.

— Oh, n'oubliez pas votre carte, Michael. On vous appelle Mickey ou Mike ?

— Remo.

— Remo ? s'étonna-t-elle, les sourcils levés.

— C'est mon nom de scène. Remo le magnifique. Je suis magicien professionnel. Je fais des tournées dans le monde entier.

— Ah, fit la fille, un beau sourire aux lèvres. Et quel genre de tours vous faites ?

— En ce moment, je fais un tour de disparition.

CHAPITRE X

Il n'y avait pas que le nom qui avait changé à Saigon.

De la fenêtre de sa chambre au Thong Nhat, un des rares hôtels semi-potables de la ville, Remo regardait palpiter le cœur exsangue de l'ancienne capitale du Sud.

Là où les rues avaient été encombrées de petites voitures et de véhicules militaires, il n'y avait plus que des vélos. En vingt minutes, Remo ne vit que deux voitures. Apparemment, la victoire communiste avait fait plus pour la pollution que pour la prospérité. Mais n'avait rien fait au sujet des nuages de poussière qui balayaient la ville.

Assoiffé, Remo referma la fenêtre et se dirigea vers le petit réfrigérateur dans un coin de la pièce. Il l'ouvrit et découvrit une rangée de bouteilles aux couleurs bizarres et méphitiques. Ça allait de la bière viêt-minh au melon pressé en passant par le jus d'herbe. Remo essaya l'eau, pensant que c'était le choix le plus prudent. Il avait tort et dut recracher la première gorgée.

Le téléphone se mit à grésiller, signe qu'il sonnait.

Remo décrocha.

— M^r Krankowski ? demanda le réceptionniste.

— Oui, fit Remo.

La prononciation était insensée mais Remo avait traduit.

— Le tour part dans dix minutes.

— Dites donc, vous ne nous laissez pas trop souffler.

— L'horaire du tour est très strict, ânonna l'employé. Il faut être dans le hall dans dix minutes.

— D'accord, soupira Remo avant de raccrocher.

Il consulta la brochure du circuit organisé. Ils annonçaient des visites de sections de la piste Hô Chi Minh. Et, en prime, trois jours dans les palaces de luxe de Hanoï, la capitale du Viêt-nam réunifié. Remo ne s'attendait pas à aller jusque-là ; il comptait bien leur fausser compagnie dès qu'ils se rapprocheraient de la frontière cambodgienne.

Dans le hall, il retrouva les autres touristes du groupe : quelques Russes, un couple d'Allemagne de l'Est et un gros type qui se disait de Caroline du Nord.

Le gros Carolinien fonça aussitôt sur lui.

— Bien content de voir un compatriote.

— De même, grommela Remo sans sortir de sa réserve.

Il valait mieux qu'il ne fasse pas trop ami-ami avec ce type, ça ne ferait que compliquer les choses.

— Restez près de moi et je vous raconterai la guerre, se rengorgea le gros. J'étais ici aussi : un EA. J'parie que vous savez pas ce que ça veut dire.

— Mais si. Ça veut dire Enculé de l'Arrière, répliqua Remo. Je sais ; j'ai fait le Nam moi aussi.

— Vous me charriez ? C'est pas possible. À moins qu'ils aient pris des gosses de huit ans.

— J'étais un Marine : Premier Bataillon, vingt-sixième Régiment.

— Sans déconner ?

— Sans déconner.

— Mais vous faites... quoi : vingt-huit ans ?

— J'ai l'air de ce que j'ai l'air et je suis ce que je suis.

— Je veux bien vous croire sur parole. Hé, on dirait que c'est le bus. C'est pas vrai : ils l'ont peint comme ça, ou c'est de la moisissure ?

Sans répondre, Remo grimpa dans le car et fit exprès de choisir un siège dont le voisin n'avait pas de coussin. Le Nord-Carolinien fit la tête mais saisit le message et alla s'asseoir à l'arrière.

Le bus se mit à ferrailer en sautant dans les nids-de-poule et passa devant le vieux palais Doc Lap. Remo regarda défiler les cahutes délabrées de la banlieue, se demandant comment il avait bien pu parler des Marines à ce gros type. Ça lui avait échappé mais c'est vrai qu'il avait été si fier, autrefois, de faire partie du *corps*. Mais, après CURE et l'entraînement Sinanju, les Marines semblaient comme la maternelle pour un agrégé de l'université.

Dehors, le goudron laissa la place à la terre battue et les dernières mesures à des champs de canne à sucre. À côté du conducteur, un guide grassouillet se tourna sur son siège et leur annonça qu'il s'appelait M^r Hom. Puis il se mit à réciter alternativement en allemand, russe et anglais comment les peuples du Nord et du Sud-Viêt-nam avaient dû se battre contre l'impérialisme américain pour être finalement réunifiés.

Remo cessa de l'écouter et se mit à penser à sa vie au Viêt-nam. En

passant devant une touffe d'herbe à éléphant, il sentit son estomac se contracter. La peur. Ça faisait des années qu'il n'avait pas senti la peur. Ça voulait dire que son entraînement n'était pas complètement achevé.

Remo se demanda s'il n'avait pas quitté l'Amérique trop vite.

Sur fond de discours de M^r Hom, Remo se vit remonter dans le temps jusqu'à l'année 68 et, soudain, une pensée traversa son esprit – une pensée toute simple. Il avait toujours vu sa vie divisée en deux morceaux, chacun bien séparé, comme s'il y avait deux personnes partageant la même mémoire. Sa première vie s'était terminée quand il avait été arrêté pour un crime qu'il n'avait pas commis et qu'on l'avait condamné à la chaise électrique. Un coup monté par le docteur Harold W. Smith. Car c'est ainsi que Remo Williams, ex-flic de Newark, avait été recruté de force dans les rangs de CURE.

Toute sa vie avant CURE lui avait paru être une vie antérieure mais il voyait maintenant le maillon : un agent de la CIA nommé Conn Mac Cleary, que Remo avait rencontré au Viêt-nam. Remo avait, à lui tout seul, exécuté une mission essentielle pour Mac Cleary. Une mission qui aurait dû exiger un bataillon entier : forcer l'entrée d'une ferme fortifiée et récupérer des papiers top-secret avant que les Viets ne les brûlent.

Mac Cleary – maintenant décédé – avait ensuite travaillé pour Smith. Et quand CURE avait eu besoin d'une armée à un seul homme pour « exécuter » ses contrats, l'ex-agent de la CIA s'était souvenu de ce Marine nommé Remo Williams.

C'était ça le maillon : le Viêt-nam.

Et voilà qu'il était de retour.

Une chaleur moite pesait dans le vieux bus. Devant, dans le vrombissement d'un nuage de moustiques, le guide soliloquait inlassablement sur les responsabilités internationalistes du Viêt-nam, tendant généreusement la main aux peuples frères du Cambodge et du Laos en butte aux persécutions des impérialistes et de leurs fantoches. Les susurrements des moustiques lui semblaient avoir plus de signification. Remo, s'endormit pour le compte.

Quelques heures plus tard, le moteur changea de régime et le bus tressauta dans un cahot. Remo ouvrit les yeux et, tout de suite, fut surpris de se sentir si vaseux. C'était peut-être la chaleur ? Mais il se souvint qu'il était Maître de Sinanju depuis des années. Il pouvait marcher tout nu au Sahara ou au pôle Sud dans un confort tout aussi égal et serein.

— Bienvenue au camp de rééducation N° 47, fit M^r Hom à l'avant.

Nous allons vous montrer maintenant tout le bien que nous avons fait aux laquais du gouvernement fantoche du Sud corrompus par le capitalisme.

Remo fit la moue. Ce bon Hom puait à plein nez l'officier politique subalterne de la Sécurité vietnamienne.

Le camp en question était l'habituelle série de baraquements allongés et non peints entourés de grillage. Le tout surmonté du drapeau rouge sang frappé de l'étoile jaune.

— Suivez-moi, Commanda M^r Hom d'une voix nasillarde.

Remo se laissa glisser à l'arrière du groupe. Le bus s'était garé à la porte du camp, gardée par deux sentinelles aux casques de latanier. Mais Remo ne vit ni miradors ni barbelés. Il devait s'agir d'un camp de sécurité minimum, pour des détenus qui présentaient un faible danger, Remo se demanda si l'autre camp de prisonniers serait aussi peu défendu. Probablement pas. Celui-ci devait être une devanture pour visiteurs étrangers.

Tout en marchant, M^r Hom continuait à parler. Il tenait maintenant un micro portatif aux sons atrocement aigus, comme si un niveau insupportable de décibels était un préalable indispensable à l'édification du socialisme.

— Quand la glorieuse armée populaire libéra Hô Chi Minh-Ville, expliqua le guide au pied d'un baraquement, beaucoup de sudistes étaient ravagés par l'influence occidentale. Ils étaient paresseux et corrompus, infectés par la propagande américaine. Ils ne voulaient rien faire. Mais dans son infinie clémence, le parti les a amenés ici pour qu'ils apprennent à travailler.

M. Hom les précéda sur les marches de bois mal équarri. À l'intérieur, des Vietnamiens étaient assis à de longues tables. Certains tressaient des paniers. D'autres semblaient faire des sandales avec des morceaux de vieux pneus. À l'entrée du groupe, ils levèrent des yeux tristes et vides.

— Beaucoup d'entre eux étaient des criminels et des prostituées auparavant, expliqua M^r Hom, baissant quand même un peu le son à cause des effets de Larsen. Tous les jours ils se lèvent tôt, suivent des cours d'éducation politique et travaillent à des tâches simples. Ils seront bientôt réhabilités.

Remo, sensible au contraste entre les visages intelligents des captifs et les expressions obtuses de leurs gardiens, ne put s'empêcher d'ouvrir la bouche.

— Saïgon est tombée en 75. Ça fait presque quinze ans. Comment

se fait-il que ces gens soient encore ici ?

M. Hom se tourna d'un bond, fouillant le groupe de ses yeux en boutons de bottine.

— Qui a parlé ? Vous ? L'Américain !

— Oui, moi, l'Américain, fit Remo.

— Votre question est insolente mais je vais y répondre pour le bénéfice des autres visiteurs. Ces gens sont des cas entêtés. Ils résistent à entrer dans la société socialiste. Ici, ils sont utiles : à l'État et à eux-mêmes.

— On dirait des prisonniers politiques, insista Remo, ou même des prisonniers de guerre.

— Ils ont été libérés de l'impérialisme. Un régime moins éclairé les aurait fusillés.

— Ouais, fit Remo, la voix tendue, vous êtes trop éclairés pour garder des prisonniers de guerre. *De n'importe quel type.*

— Oui, exactement, triompha M^r Hom, pensant que Remo lui donnait raison.

Il se tourna vers le groupe pour se rengorger de sa victoire. L'Américain décadent avait été remis à sa place. Il fit son commentaire en allemand puis en russe. Le Soviétique opina.

Profitant de l'écran formé par le groupe, Remo se rapprocha d'une femme aux cheveux ramenés en chignon grisonnant qui tressait un panier.

— Vous parlez anglais ? chuchota-t-il.

La femme hocha imperceptiblement la tête, sans enlever ses yeux de son travail.

— Qu'est-ce que vous faisiez avant la guerre ?

— J'étais professeur, souffla la femme.

— Et vous ? demanda Remo, avisant un homme aux lunettes d'écaille toutes de guingois.

— Ingénieur.

— Vous avez un message à faire passer dehors ?

— Oui. Dites aux Américains de revenir.

La femme approuva d'un signe de tête. D'autres opinèrent à leur tour mais un des gardes, remarquant la scène, s'avança jusqu'à la vieille femme et lui administra une formidable gifle. Remo la lui rendit, avec intérêt. Le soldat partit dans un sens, son fusil dans

l'autre. Son casque rebondit sur la paroi de bambou comme un coup de gong.

— Qu'est-ce que c'est ? nasilla Hom d'une voix perçante.

— Ce communiste éclairé vient de gifler cette vieille femme sans raison, expliqua Remo.

— Mensonges. Un soldat vietnamien ne corrige que pour des raisons politiquement correctes. Et qu'est-ce que vous faites là-bas, l'Américain d'abord ? Interdit de parler aux internés !

— D'accord, fit Remo. Et si je vous attendais dehors ?

M^r Hom se raidit. Ses yeux oscillèrent entre Remo et le groupe. Il était visiblement partagé entre l'envie de punir l'insolent et l'image qu'il désirait projeter du Viêt-nam socialiste. Sa bouche larvaire se tordit en un sourire fielleux.

— C'est ça, attendez-nous sur les marches, réussit-il à dire sans aboyer, nous allons vous rejoindre.

— Prenez tout votre temps, je ne suis pas pressé, fit Remo, grand seigneur, en enjambant le soldat étalé à ses pieds.

Il sortit juste à temps pour voir le soleil tomber derrière l'arête crépue qui barrait l'horizon. Au Viêt-nam la nuit tombait comme un couperet de guillotine. Remo se frotta les yeux. Ils étaient tout englués de croûtes séchées. Il se sentait épuisé et se demanda si c'était l'effet du décalage horaire. Mais depuis Sinanju le *jet lag* n'était plus censé l'affecter.

Remarquant que le baraquement voisin n'était pas gardé, Remo s'approcha d'une porte de bambou et y colla son oreille. Il perçut des respirations et des chuchotements. Trouvant une fenêtre condamnée, il regarda à l'intérieur et sursauta.

Un homme le fixait de l'autre côté de la vitre ; un homme aux yeux bleus et aux traits européens.

— Américain ! Américain ! s'écria l'homme en anglais. Vous venez nous secourir ?

— Absolument, fit Remo en s'emparant du châssis de la fenêtre.

Il l'arracha comme on soulève un cadre puis aida l'homme à sortir. Celui-ci portait un pyjama noir, la tenue traditionnelle des paysans vietnamiens. Il avait aussi des cheveux noirs mais son visage était celui d'un Blanc.

— Où sont hélicoptères ?

Son accent était vietnamien pur sang.

— Quels hélicoptères ?

— Les hélicoptères de la libération. Vous Américain. Vous venir pour libérer Viêt-nam.

— Pas exactement, fit Remo.

Il vit deux autres visages se découper dans le chambranle défoncé. L'un d'eux avait les traits manifestement vietnamiens mais sa peau était café au lait. L'autre appartenait à une fille. Sa peau était jaune mais criblée de taches de rousseur et ses grands yeux étaient aussi verts que ceux d'une fille de l'Eire [14].

— Vous êtes combien là-dedans ? demanda Remo.

— Vingt.

— Vous n'êtes pas des prisonniers de guerre, j'imagine ?

— Mon, mais longtemps prisonniers.

— Mais pas des prisonniers de guerre américains, insista Remo avec une pointe de déception dans la voix.

— Oui, fit le premier homme en agrippant Remo par le T-Shirt.

— Oui, quoi ?

— Oui. Américain, moitié.

— Moitié ?

Au même moment les touristes du voyage organisé sortirent de l'autre bâtiment et M^r Hom poussa un cri d'orfraie. Les gardes accoururent au pas de course.

Le guide fonça sur le groupe des prisonniers en loques. Il battait des bras comme un pélican prenant son envol.

— Vous briser les règles du camp ! coassa-t-il furieusement. Vous briser les règles du camp ! C'est très mal. Vous n'êtes pas supposé voir ces gens. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je croyais que je libérais des prisonniers de guerre, fit Remo d'un air buté.

Ça rendit M^r Hom encore plus furieux.

— Il n'y a pas de prisonniers de guerre américains au Viêt-nam, barrit-il. Nous ne sommes pas comme ça. Nous vous avons pardonnés, même si vous nous avez bombardés. Ce sont des *bui doi*, de la poussière de vie. Ce que vous appelez des Amérasiens. Les bâtards des putains de Saïgon et des soldats assassins de l'impérialisme US.

— Ils disent qu'ils sont prisonniers, insista Remo.

Les jeunes captifs s'étaient réfugiés derrière lui. La fille, ses yeux

verts foncés de terreur, les traits tirés comme un foc surtendu, s'accrochait désespérément au T-shirt de Remo. Elle ne devait pas avoir dix-neuf ans.

— Mensonges ! siffla M^r Hom. Ils sont ici parce que personne n'en veut. Et nous, on les nourrit, on leur donne du travail. Ils nous remercient.

— Emmène-nous, Américain, chuchotèrent les prisonniers. Emmène-nous en Amérique.

— Ça se passe de commentaires, fit observer Remo.

Et il se croisa les bras, ignorant les fusils pointés sur lui.

— Vous êtes bien arrogant, l'Américain, fit M. Hom. Vous crachez sur la généreuse hospitalité du peuple vietnamien. Je pense que vous devez retourner en Amérique. Vous ne voulez rien comprendre.

— Je ne suis pas venu ici pour me faire bourrer le crâne. Et je ne bougerai pas d'ici tant que je n'aurai pas l'assurance que vous ne leur ferez pas de mal.

M^r Hom hésita. Il sentait sur lui les regards des touristes étrangers.

— Vous êtes peut-être encore amer d'avoir été battu par la victorieuse armée du peuple vietnamien, hein ? fit-il enfin d'un ton dégoulinant de sarcasme.

— Nous n'avons pas été battus. Vous ne vous souvenez pas ? Nous avons signé un traité et vous l'avez violé quand nous avons eu le dos tourné.

— Nous avons libéré le Sud, se raidit le guide.

— Tu parles, vous ne connaissez que le coup de couteau dans le dos.

— Nous avons gagné.

— C'est peut-être pas fini, fit Remo.

Au ton de voix de l'implacable, le guide vietnamien éprouva le soudain besoin de s'essuyer les mains sur son pantalon de whipcord.

Pour se donner une contenance, il aboya une série d'ordres en vietnamien. Deux gardes disparurent au pas de course, revinrent dans une Land Rover.

— On va vous ramener à Hô Chi Minh-Ville, claironna M^r Hom. Là, on vous rendra votre argent et on vous mettra dans le premier avion au départ du Viêt-nam. Peut-être qu'un jour vous comprendrez la clémence du peuple vietnamien et qu'on vous laissera revenir.

Remo, comprenant qu'il ne pouvait rien faire pour l'instant pour

les prisonniers amérasiens, haussa les épaules d'un air faussement indifférent.

— D'accord, laissa-t-il tomber avant de se tourner vers les métis peureusement serrés les uns contre les autres.

— Désolé, les gars, fit-il à voix haute avant de glisser à voix basse :

— Bougez pas, je vais revenir.

Et de se laisser entraîner vers la Land Rover tandis que M^r Hom expliquait au reste du groupe qu'en Amérique beaucoup de nostalgiques de l'impérialisme n'acceptaient pas leur impuissance à imposer leur volonté au peuple vietnamien. Mais les Vietnamiens étaient forts de millénaires de lutte. Et personne ne les diviserait jamais plus.

CHAPITRE XI

Au bout d'un kilomètre de route, la nuit tomba avec la soudaineté des tropiques, exactement comme vingt ans auparavant.

Les soldats étaient assis à l'avant de la Land Rover. Remo à l'arrière. Tandis que le chauffeur se concentrait à deviner la route dans la lueur des phares, Remo saisit le cou de l'autre soldat et serra jusqu'à ce qu'il sente l'homme pendre dans sa main, inanimé. Il le maintint un moment assis sur son siège malgré les cahots de la route et, au virage suivant, profita du ralentissement pour abattre son poing comme une masse sur le casque du conducteur. Cela fit un bruit de gong et le chauffeur s'écroula comme une poupée brisée.

Remo n'eut plus qu'à le balancer par la portière et prendre sa place. Puis il freina, jeta l'autre soldat dans la poussière et fit effectuer au quatre-quatre un tête-à-queue sur la piste poussiéreuse. Ensuite, il roula jusqu'à ce qu'il reconnaisse le bananier malade qu'il avait repéré à la sortie du camp. Là, il poursuivit le chemin à pied après avoir planqué le véhicule tout-terrain sur le bas-côté de la piste et entra dans le périmètre du camp avec la discrétion d'un chat noir. La léthargie qui l'avait engourdi toute la journée l'avait complètement quitté. Il se sentait de nouveau alerte. Peut-être que ça n'avait été que la chaleur ?

Les touristes du groupe étaient occupés à manger sous un hangar de bois à l'arrière duquel, était regroupé le parc automobile du camp : plusieurs Land Rover et un camion bâché. Remo se glissa à pas feutrés jusqu'à l'appentis qui devait être la cuisine. Par la porte entrebâillée, il aperçut effectivement un vieux cuistot en train d'ouvrir un four. Tout occupé à sortir ses pains, le Vietnamien ne vit pas Remo fouiller dans le garde-manger et repartir avec un gros sac sous chaque bras.

Il y avait là assez de sucre pour arranger copieusement le réservoir de chacun des véhicules. Après avoir soigneusement remplacé tous les bouchons, Remo repartit vers la baraque des Amérasiens dont un soldat en vert condamnait la fenêtre en y clouant des lattes de bambou. Remo l'endormit d'une manchette et détruisit son œuvre.

— Le prochain bus part dans deux minutes, annonça-t-il en passant sa tête par l'ouverture. Les tickets sont en vente à bord.

Les plus grands giclèrent à sa rencontre. Il laissa passer la horde et se pencha à l'intérieur pour aider les plus petits à enjamber le rebord.

Quand ils furent tous regroupés autour de lui, il mit un doigt devant sa bouche et chuchota :

— Écoutez-moi bien. Je peux vous faire sortir d'ici mais après ce sera chacun pour soi. On est bien d'accord ?

Ils hochèrent la tête, pâles et reconnaissants.

— Bien, fit Remo. Maintenant, tout le monde derrière moi en file indienne et on reste calme, OK ?

Progressant de baraque en baraque, il les entraîna jusqu'à celle qui jouxtait la porte du camp. D'un signe, il les fit attendre et s'avança seul vers le garde.

Il était presque sur lui quand son pied heurta une pierre. C'était tellement curieux. Il aurait dû voir cette pierre. Au pire, il aurait dû la sentir avant de donner un coup de pied dedans. Il avait été formé à ne pas faire ce genre de faux pas. Et pourtant...

Le garde pivota, relevant vivement le canon de la Kalashnikof qui pendait à sa bretelle. Mais Remo fut plus rapide. Attrapant l'arme par la crosse et le guidon, il la fit pirouetter comme un bâton de sergent-major. Sous l'action de la force centrifuge, le garde dut lâcher son fusil. La bretelle tint trois tours puis cassa tandis que le garde partait en vol plané au-dessus de la clôture avant d'aller s'écraser dans les branches supérieures d'un hévée. Il y resta pendu, sans bouger.

Sans perdre un instant, Remo cassa, le cadenas, poussa la porte d'un coup de pied et fit signe aux autres de le suivre.

D'abord, ils s'avancèrent en file indienne mais l'appel de cette porte ouverte fut trop forte et leur évasion tourna à la bousculade.

Vivement, Remo ouvrit la portière du car et se mit au volant. Le temps pour les jeunes Amérasiens de se glisser sur les banquettes, Remo avait arraché les fils du contact et lancé le démarreur.

Le ronflement du moteur réveilla le camp. Dans son dos, Remo entendit un concert de clameurs excitées et le ahanement décroissant des démarreurs. L'Implacable sourit : les moteurs s'étouffaient. Le sucre.

Dans son rétroviseur, il pouvait voir les soldats vietnamiens courir sur la route et le mettre en joue, mais M. Hom, avec ses mouvements favoris de pélican sauteur, baissait leurs canons avant qu'ils ne puissent tirer. Remo le vit montrer aux soldats le groupe des touristes qui regardaient, ébahis, les braves *bo doi* de l'invincible armée vietnamienne se lancer à pied à la poursuite de leur bus.

Remo sourit de nouveau. Ça lui rappelait ce jour de septembre 1967 où il avait volé un tank nord-vietnamien à la barbe de son

équipage endormi. Il colla l'accélérateur au plancher et fonda plein ouest. Vers le Cambodge.

*

* *

Ils ne rencontrèrent leur premier barrage qu'au petit matin. C'était deux Land Rover placées nez à nez en travers de la route. Une douzaine de soldats vietnamiens étaient debout en ligne, comme à la parade.

« Parfait » se dit Remo, « c'est maintenant au tour des Viets de jouer aux soldats réguliers ».

— Tout le monde au sol, commanda-t-il d'un ton sans réplique.

Il freina à la hauteur des soldats et ouvrit d'une main la porte du bus, ramassant machinalement son AK 47 de l'autre main.

« Mais qu'est-ce que je fous avec ça ? » se demanda-t-il soudain. « Chiun me tuerait s'il me voyait avec une arme à feu. »

Il laissa retomber le fusil d'assaut et sortit du bus, mains dans les poches.

Il eut un large sourire en abordant les petits soldats qui se découpaient dans la lueur des phares.

— On tourne *La Route de Mandalay* ou je me suis trompé de film ?

Une douzaine de claquements de culasse lui répondit.

— Ah bon, fit Remo, je vois. On est dans *Tarzan au Viêt-nam*.

Et, sans qu'aucune tension musculaire n'ait trahi son intention, Remo disparut dans la brousse.

Un des soldats aboya un ordre et les autres s'avancèrent en ligne, baïonnette au canon.

« On dirait des soldats de plomb » approuva Remo, juché dans un subabol en fleur.

Il choisit une bonne liane et se jeta dans le vide.

Il arriva sur eux comme un pendule sur une rangée de dominos. Renversés en tas sans comprendre ce qui leur arrivait, les soldats réagirent comme des militaires, en tirant à l'aveuglette. Des rafales partirent, hachant la jungle, faisant jaillir des giclées blanches des hévéas déchiquetés. Les Vietnamiens jurèrent atrocement. Heureusement que Remo ne comprenait pas. Il se contenta d'assommer ceux qui étaient encore conscients. Puis il fit signe aux

jeunes Amérasiens de venir l'aider. Les plus gaillards se précipitèrent pour pousser les Vietnamiens inanimés dans la jungle et récupérer leurs armes. Remo était en train de siphonner une des Land Rover pour récupérer son essence quand il remarqua que certains adolescents essayaient discrètement leurs baïonnettes dégoulinantes de sang. Il haussa les épaules. À la guerre comme à la guerre.

— Allez, on repart, lança-t-il quand il eut récupéré la dernière goutte d'essence. Prochain arrêt le Cambodge !

Derrière lui, les jeunes Amérasiens gloussèrent avec excitation. Ils se sentaient des hommes. Ils venaient de verser leur premier sang.

*

* *

Remo entendit le wouf wouf de l'hélicoptère bien avant tous les autres. Il reconnut même un MI 24, le redoutable hélicoptère d'assaut qui avait répandu la terreur en Afghanistan avant l'arrivée des missiles américains Stinger.

— Hélicoptère ! piailla un des gosses en voyant le gros appareil foncer sur eux.

— Merci, j'avais vu, fit Remo. Si quelqu'un veut bien se donner la peine de lui tirer dessus.

Les jeunes gens brisèrent les vitres du car à coups de crosse et ouvrirent le feu. Le *Hind* passa au-dessus d'eux dans un assourdissant sifflement de turbines.

— Alors, on a fait mouche ? demanda Remo.

— Non, la prochaine fois ! cria quelqu'un d'une voix perçante.

— Écoutez bien ! Je vais freiner mais ne le ratez pas ce coup-ci, parce que lui, il ne vous ratera pas.

Le MI 24 revint sur eux comme une monstrueuse libellule. Remo pouvait voir les deux protubérances des paniers de roquettes, et allait tirer d'un instant à l'autre. Il trimballait deux tonnes de munitions.

Sur le plancher du car, Remo remarqua la jeune Amérasienne aux yeux verts allongée de tout son long sur le plancher du car. Ses lèvres bougeaient pour une prière à ses ancêtres.

Derrière eux, les jeunes métis ouvrirent le feu sporadiquement.

— Attendez qu'il soit plus près ! cria Remo. Vous gaspillez vos munitions.

Il hésita, le pied sur le frein. C'est alors qu'il aperçut l'AK 47 à ses

pieds. « Que Chiun râle s'il en a envie. »

Il ramassa le fusil d'assaut et le mit en tir semi-automatique. L'arme lui semblait étrange et aussi grossière qu'une traverse de chemin de fer. Ça faisait tellement longtemps qu'il n'en avait tenu une. Mais il aligna le guidon sur l'hélicoptère, lui laissant décrire des cercles lents jusqu'à ce qu'il sente les vibrations de l'appareil dans son bras. Le cercle se rétrécit jusqu'à ce qu'il trouve le centre de l'appareil, jusqu'à ce qu'il aperçoive les lunettes du pilote. Alors, il lâcha une seule balle et reposa l'arme.

Pendant un interminable moment, rien ne sembla se produire. Les autres continuaient à tirer en rafales désordonnées et l'appareil fonçait toujours sur eux. Le pilote étreignait encore son manche à balai mais Remo pouvait voir sa tête renversée en arrière.

Enfin l'hélicoptère se mit à zigzaguer, lentement d'abord, puis pivotant brusquement quand les pieds du pilote lâchèrent la barre de stabilisation qui commandait le rotor arrière. Le *Hind* eut un sursaut, tangua quelques secondes avant de piquer d'un coup vers le sol. Il explosa dans une spectaculaire boule de feu orange très vite engloutie dans une épaisse fumée noire. Il y eut des cris.

— Allez, on y va, lâcha Remo en redémarrant.

Derrière lui, les adolescents se congratulaient bruyamment sur leurs fantastiques qualités de tireurs d'élite.

Remo leva les yeux au ciel.

— Ça va être un long voyage, marmonna-t-il.

*

* *

Le soleil levant éclaira ses traits impassibles mais, bien qu'il trouvât sa chaleur bienvenue après le froid de la nuit, le Maître de Sinanju refusa d'ouvrir ses yeux noisette.

Pourtant il entendait approcher le docteur Harold W. Smith. Décidément le directeur de CURE souffrait de plus en plus d'arthrite. Il pouvait entendre le crissement de son genou gauche depuis le bout du couloir.

Mais, même pour son empereur, Chiun refusa d'ouvrir les yeux.

— Euh, Maître de Sinanju, fit Smith, hésitant.

— Je vous entends, je suis réveillé.

— Bien.

— Je n'ai pas changé de position depuis la nuit dernière, fit Chiun.

— C'est votre droit, assura Smith.

— Non, c'est ma honte, ma responsabilité, ma pénitence. Tout mais pas mon droit. Jamais mon droit.

— D'accord, concéda Smith.

Il observa la frêle silhouette du vieil Oriental sur le toit du sanatorium de Folcroft. Chiun était à peine couvert d'un simple kimono de coton blanc largement échancré qui laissait sa maigre poitrine imberbe exposée à la rigueur des éléments. Il était assis en lotus, les pieds nus, les mains posées à plat sur ses cuisses, paumes vers le haut, face au soleil levant. Une brise marine venue du détroit de Long Island joua avec les longs cheveux qui frisaient autour de ses oreilles.

— Je vais rester ainsi jusqu'au retour de mon fils, assura Chiun

— Ça risque de prendre longtemps, prévint le docteur Harold W. Smith.

— Même si ça prend le restant de mes jours. J'ai promis que Remo reviendrait et il a disparu. Ma parole a été bafouée. Jusqu'au retour de Remo, je resterai ainsi, sans manger, sans boire, la chair exposée à la cruauté des éléments. Mais ne vous inquiétez pas pour la cruauté des éléments. La bise la plus froide, la pluie la plus glacée ne sont rien à côté de la blessure infligée par l'indifférence de mon fils adoptif qui a permis à ma parole d'être trahie.

— C'est votre dernier mot ? demanda Smith.

— Bien plus. C'est ma parole jusqu'ici inviolée. Jamais la parole d'un Maître de Sinanju n'avait encore été profanée, annonça Chiun avec emphase. J'ai parlé.

— Bien, fit Smith sans enthousiasme. Je ne suis pas certain de comprendre mais je ne vous forcerai pas à faire quelque chose qui heurtera votre conscience. Il faudra juste que je trouve un autre moyen de prendre contact avec Remo.

Les yeux de Chiun s'ouvrirent tout grands, lançant des éclairs. Il se leva d'un bond.

— Remo ! Vous avez des nouvelles de lui ?

— En effet, répondit Smith en reculant craintivement devant la charge du Maître de Sinanju. Et c'est exactement ce que je craignais.

— Quoi, il est... mort ?

— Non, il est au Viêt-nam.

— Alors ça serait aussi bien qu'il soit mort, cracha le vieil Oriental. Il avait expressément donné sa parole qu'il n'irait pas.

— Ce n'est peut-être pas sa faute, suggéra le docteur Harold W. Smith.

— Comment ça ? Comment pourrait-il échapper à sa responsabilité ?

— Il pourrait être sous l'effet d'un autre flash-back. Ou quelque chose comme ça. Je ne sais pas. Mais ce que je sais, c'est qu'un habitant de Rye, du nom de Krankowski, a été hospitalisé après qu'on a dû dégager son poignet d'un mur au marteau-piqueur. Cette personne affirme avoir été attaquée voilà deux nuits par un dépouilleur dont la description correspond à celle de Remo. Mais comme l'homme trimballe un casier judiciaire long comme le bras, j'ai mon idée sur ce qui s'est véritablement passé. Néanmoins, ce Krankowski affirme que sa carte de crédit lui a été volée. Et en procédant à des vérifications, j'ai découvert que quelqu'un avait utilisé cette carte pour s'envoler vers Bangkok et de là, vers Hô Chi Minh-Ville, la nuit même où Remo a disparu. Je ne doute pas une seconde qu'il s'agisse bien de Remo et maintenant il est sûrement au Viêt-nam. Et Dieu seul sait ce qu'il est en train d'y faire.

— Connaissant Remo, même lui ne doit pas être au courant, grommela le vieil Oriental.

— Mais on ne peut pas laisser Remo battre la campagne. Il va nous coller sur les bras un incident diplomatique de première grandeur et peut-être gâcher toutes nos chances de récupérer nos prisonniers de guerre par la négociation.

— Je vais aller là-bas et je le ramènerai, affirma le Maître de Sinanju, se levant dans un grand froissement de kimono.

— J'espérais bien que vous diriez cela, fit Smith. Mais, et votre pénitence ?

— Quelle pénitence ? siffla le vieil Oriental. Pourquoi devrais-je payer pour l'idiotie de mon disciple ? Je vais aller au Viêt-nam et ramener cet imbécile par la peau du cou. Et je l'installerai ici, sur ce toit, sans même une natte de paille, pour qu'il fasse lui-même pénitence pour ses péchés.

— Très bien, approuva Smith, suivant Chiun jusqu'à l'accès du toit. Je vais vous trouver un vol et il y a déjà un sous-marin d'attaque qui patrouille dans la région. Il vous déposera sur une plage du Viêt-nam. Ensuite, ce sera à vous de jouer pour nous ramener Remo.

— Ne vous inquiétez pas, gronda le vieil Oriental, Remo va

revenir.

— Remo, tout seul, rappela le directeur de CURE.

— Sans ses amis de l'armée ? demanda Chiun.

Le directeur de CURE hésita un instant avant de répondre.

— Pas si l'un d'eux le connaît en tant que Remo Williams. Ce sera dur pour lui mais nous n'avons pas le choix. CURE est trop importante.

— Si je dois effacer un de ses amis, Remo risque de ne jamais me pardonner, prévint Chiun.

— Nous n'avons pas le choix, répéta Smith, les mâchoires serrées. Remo ne nous a pas laissé d'alternative.

— Alors, fit gravement le vieil Oriental, les conséquences pèseront sur la tête de Remo. Pas sur les nôtres

CHAPITRE XII

Remo ne remarqua pas qu'il allait manquer d'essence avant les premiers hoquets du moteur. Il regarda alors la jauge et vit que l'aiguille rouge se baladait en bas de « réserve ».

Il gara le bus et se retourna sur son siège. Des rangées d'yeux ronds le fixaient. On aurait dit des bébés hiboux perchés sur un arbre.

— Arrêt technique, annonça-t-il. Tous ceux qui ont une arme descendent du bus et se mettent en garde. J'entends un bruit d'eau. Il y a sûrement une rivière pas loin. Deux hommes armés escorteront ceux qui veulent aller boire. Tous les autres restent serrés autour du bus, même pour faire pipi. D'accord ?

Leurs petites têtes exotiques remuèrent en signe d'acquiescement.

— Bon, alors on y va, fit Remo en sautant du bus.

Sans réfléchir, il avait replacé l'AK 47 sous son aisselle. L'arme ne le gênait même pas pour déboucher le dernier jerrycan et, tandis qu'il laissait couler le liquide puant dans le réservoir du bus, il fouilla sa mémoire à la recherche de vieux souvenirs.

Il avait roulé toute la nuit et n'avait pas idée de l'endroit où il se trouvait ni si la frontière cambodgienne était encore loin.

— Pssit, fit-il à l'intention d'un jeune Amérasien qui tournait autour de lui.

— Oui ?

— Comment t'appelles-tu, l'ami ? demanda-t-il.

— Nguyen.

— Tiens, original ça. Nguyen, tu sais combien il y a de kilomètres d'ici à la frontière cambodgienne ?

Le jeune homme se gratta la tête avant de répondre :

— Quarante environ.

Du pouce, il pointait dans la direction d'où ils venaient.

— Tu veux dire, par là, corrigea Remo en vidant la dernière goutte d'essence et en pointant du menton la direction de l'Ouest.

Nguyen secoua la tête.

— Non, insista-t-il, désignant l'Est. Par là.

— Mais ça c'est la route de Saïgon. Le Cambodge est par là, rétorqua Remo.

— Non, non, ça, route du Viêt-nam, on est déjà au Cambodge.

— Quoi ? fit Remo en lâchant le jerricane de saisissement. Quand est-ce qu'on a franchi la frontière ?

— Il y a une heure. Quand on a passé cette montagne.

Le jeune Amérasien montrait une grosse crête sombre qui se détachait à l'horizon. Remo n'y avait même pas jeté un coup d'œil. Mais soudain il la reconnut. C'était la fameuse *Vierge Noire*, une montagne qui chevauchait la frontière du Viêt-nam et du Cambodge.

— Formidable, railla Remo. Vous auriez quand même pu me prévenir.

— On voulait pas que vous vous arrêtiez. Zone Khmers rouges ici. Beaucoup de combats.

Remo soupira. Les autres revenaient de la rivière, certains s'essuyaient la bouche. Ils semblaient ragaillardis.

— OK, les gars, annonça Remo. C'est ici qu'on se quitte. Comme je vous l'avais annoncé.

— Vous prend le bus ? demanda Nguyen.

— Oui, je vais en avoir besoin pour récupérer mes amis. Désolé.

Ils restèrent tous figés, sauf la fille aux yeux verts qui s'avança vers lui.

— S'il vous plaît, Américain, pas partir, supplia-t-elle. Rester avec nous. Aidez-nous à arriver en Amérique.

— J'aimerais bien, fit sincèrement Remo. Mais j'ai une mission.

— On va avec vous. On se bat courageusement.

Pas comme vieille troupes Sud-Viêt-nam.

Tous les autres approuvèrent.

— Désolé, insista Remo, sans se laisser fléchir. Je travaille mieux tout seul. La prochaine fois.

Mais la fille aux yeux verts se rapprocha encore de lui, une indicible tristesse dans le regard.

— Si je n'atteins pas l'Amérique, vous dire à mon père que je l'aime ?

— Bien sûr, répondit Remo. Quel est son nom ?

— Bob.

— Bob comment ?

— Sais pas autre nom. Vous lui dire que Lan l'aime. Et qu'il se souviennne de moi.

— Ouais, grommela Remo, la voix rauque, je lui dirai. Bien sûr. Il y a combien de Bob aux yeux verts en Amérique ?

La fille lui sourit pauvrement. Remo hocha la tête, lui rendit un sourire forcé.

— Bon, fit-il au bout d'un moment. Je vous reverrai tous en Amérique.

Les Amérasiens agitèrent la main. Ils avaient l'air paralysés de crainte. Remo hésita un instant. Ils avaient l'air si désarmés, même ceux qui avaient des AK 47. Mais non, ils le gênaient trop, ça ne pourrait pas marcher.

Remo se secoua, mit un temps fou à remettre le jerricane en place, vérifiant que le bouchon était bien serré, prenant un air préoccupé, espérant tout le temps qu'ils aillaient se disperser. Mais aucun ne bougeait. Ils se contentaient de le fixer de leurs yeux ronds et tristes.

Dents serrées, Remo se remit au volant, fit exécuter un demi-tour au bus et lança aux jeunes Amérasiens un salut sans conviction. Ils agitèrent encore leurs mains. Remo les dépassa, examinant leurs visages, cherchant à voir une dernière fois la fille aux yeux verts. Mais elle avait disparu.

Il sentit une grosse boule se former dans sa gorge. Il voulut l'avalier, mais elle ne voulait pas bouger. Comme les gamins Amérasiens qui restaient figés dans son rétroviseur.

Remo se concentra sur sa conduite.

*

* *

Remo avait pris la *Vierge Noire* comme point de repère et il devait être maintenant à la frontière du Cambodge. Il se souvenait avoir repéré à l'aller une piste qui filait vers le nord. Il la prendrait. Peut-être menait-elle au camp de prisonniers ? Son plan était de cacher le bus quelque part et de continuer à pied. Puis de récupérer le bus. Il ne savait pas dans quel état il allait trouver Youngblood et ses copains.

Il trouva la piste et engagea le bus dedans mais elle était si défoncée que, très vite, les roues se mirent à patiner dans les

fondrières. Les vieux ressorts gémissaient si fort que Remo se demanda si une lame n'allait pas casser.

Puis soudain, un grondement éclata dans ses oreilles et un éclair rouge l'éblouit. Comme si les vaisseaux sanguins de ses yeux avaient tous claqué en même temps.

Il n'entendit même pas l'explosion.

*

* *

Quand Remo revint à lui, il sentit d'abord une douleur aiguë au bas du dos. Il voulut ouvrir les yeux mais tout était noir, noir et trouble. Il réalisa qu'il était allongé à terre et se demanda s'il avait été blessé.

Précautionneusement, il remua les mains. Elles lui répondaient. Il essaya de se relever et grimaça aussitôt : son dos l'élançait atrocement. Appuyé sur une main, il explora ses reins de l'autre, inquiet de ce qu'il allait découvrir. L'effort lui coûta une douleur accrue mais il ne sentit ni humidité, ni muscle déchiré, ni fracture ouverte. Il se rendit alors compte qu'il était allongé sur une roche plate.

« Drôle d'endroit pour dormir. »

Est-ce qu'il avait pris une cuite ?

Il se releva lentement et, regardant autour de lui, repéra une grosse masse. Malgré sa vision troublée, il réalisa que c'était l'avant d'un bus. Mais il avait quelque chose de curieux, ce bus. Il était trop court. Remo regarda encore et remarqua une autre masse, un peu plus loin. Curieux. C'était aussi un bus.

Écarquillant les yeux, il comprit alors qu'il n'y avait qu'un bus. Mais coupé en deux. La partie ouverte de la moitié arrière lui faisait face, vomissant des banquettes calcinées.

Sûrement un coup direct d'artillerie. Ou peut-être une mine ?

Mais où étaient les corps ?

Curieux.

Il était en train de se demander s'il avait été dans ce bus quand il remarqua ses pieds. Ils étaient chaussés de mocassins.

Où donc étaient ses rangers ?

Intrigué, il enleva un des mocassins et l'inspecta, le front plissé. Bizarre. C'était du bon cuir : des grolles de luxe. Il avait dû les acheter à Saïgon, au cours de sa dernière permission, mais il ne s'en souvenait

même pas. Et qu'est-ce qu'il pouvait bien faire dans la jungle avec des chaussures pareilles ? Et en plus, il était sans uniforme ; avec juste un T-shirt noir et un pantalon de toile.

Tout raidi d'appréhension, il tituba jusqu'à la moitié avant du bus et grimpa dedans par son ouverture béante, inclinée comme une rampe. À côté du siège du conducteur, il repéra un AK 47. Curieux : une arme de Viet. Où était son M 16 ? Curieuse aussi cette absence de cadavres dans cet amas de ferraille tordue.

Il regarda autour de lui. Sa tête lui faisait mal et il avait des bourdonnements d'oreilles comme la première fois qu'il avait atterri à Saïgon. Sale impression, sale souvenir. À peine débarqué du C 130 avec les copains de la compagnie sur le ciment de Than Son Nut, ils avaient dû s'écarter pour laisser passer les cercueils en alu des soldats américains tués au combat. La relève.

Remo fit jouer sa mâchoire pour dégager ses oreilles mais elles bourdonnaient toujours.

Il entendit quand même le gémissement.

D'un geste réflexe, Remo ramassa la Kalashnikov et fit jouer la culasse. Elle coulissa, introduisant une cartouche dans la chambre. Bon, au moins ça marchait.

Nouveau gémissement.

Ça venait de la moitié arrière bus.

Remo bondit, brandissant son arme.

— Qui est là ?

Les semelles de cuir de ses chaussures italiennes claquèrent contre le plancher de fer. Il se sentait tout nu sans ses rangers. Un type sans bottes dans la jungle du Viêt-nam pouvait tout de suite se tirer un pruneau dans la tête. Ça économiserait pas mal de souffrances inutiles.

— Bouge pas, cria-t-il, braquant son fusil sur une fille en pyjama noir coincée entre deux banquettes.

Il fallait se méfier. Les Viets utilisaient des femmes, c'étaient souvent les plus féroces. Même quand elles jouaient les mortes comme celle-ci.

Il la poussa du canon de son arme et la fille ouvrit les yeux.

Des yeux verts !

Chez une Viet !

Depuis qu'elle était toute gosse, le rêve de Thao Ha Lan était que les Américains reviennent à Saigon et écrasent le régime de Hanoï. La nuit, parfois, elle entendait dans son rêve les hélicoptères US qui fondaient sur Saigon, volant au raz des flots de la mer de Chine. Ils prenaient Hô Chi Minh-Ville et un hélicoptère venait spécialement pour elle. Son père en était le pilote. Elle ne savait pas si son père avait vraiment été pilote mais elle savait qu'il avait été un soldat américain et, pour elle, les soldats américains pouvaient tout faire.

C'était un rêve que sa mère lui avait passé. Sa mère avait aimé un soldat américain. Elle lui avait dit que son père était mort mais Lan ne l'avait pas crue. Elle savait qu'il vivait en Amérique, où il n'y avait ni guerre, ni combats, ni communistes. Elle espérait y aller un jour et son rêve avait survécu le jour où sa mère avait été emmenée dans un camp de rééducation et même le jour où, elle-même, avait été raflée dans les rues d'Hô Chi Minh-Ville.

Son rêve s'était ravivé quand elle avait vu apparaître l'Américain aux yeux inexpressifs et sans peur. L'homme avait les traits de son père, des traits qu'elle n'avait vus jusqu'ici que chez les autres *bui doi* qui partageaient sa baraque.

Et ça avait été pour elle une si brûlante déception quand l'Américain leur avait ordonné de descendre du bus en pleine jungle cambodgienne. Elle n'avait pas pu y croire. Aussi, quand l'homme avait fini de vider le jerricane dans le réservoir du bus, elle s'était glissée dans le bus et s'était cachée à l'arrière.

Lan avait décidé qu'elle suivrait l'Américain jusqu'au bout du monde.

La jeune Amérasienne se réveilla en sursaut. Elle se souvint de l'éclair rouge et du choc incroyable. Elle ouvrit les yeux et vit l'Américain.

Mais il braquait une arme sur elle et semblait en colère.

— Pas tirer. Moi c'est Lan. Lan !

— Bouge pas, commanda l'homme d'une voix dure.

— Moi pas bouger, fit la jeune femme croisant ses mains pour montrer qu'elles étaient vides.

— Où est-on ? demanda l'homme.

— Kampuchéa.

— Connais pas. Tu es une VC ?

— Non ! Pas VC ! VC fini.

— À d'autres, gronda l'homme. Lève-toi. Lentement.

Les mains toujours croisées, Lan se mit à genoux et s'inclina en signe de révérence, espérant que les Américains savaient ce qu'était une révérence.

— Arrête tes conneries ! cracha l'Américain. Lève-toi.

Lan se redressa, prenant soin de garder la tête baissée. Pourvu que l'Américain ne la renvoie pas toute seule.

— Maintenant réponds ! intima-t-il sèchement. Qui était dans ce bus ?

Lan hésita. Elle ne comprenait pas. L'Américain la fixait de ses yeux noirs.

— Lan dans bus, répondit-elle enfin.

— Qui d'autre ?

— Vous, personne d'autre.

— Qui conduisait ? Ne me dis pas que c'était toi ?

— Vous conduire. Vous conduire pour trouver ami américain. Prisonnier.

L'Américain fronça les sourcils.

— N'essaye pas de me jouer un tour, fit-il en se reculant. Allez ! Descends !

Lan le suivit. L'Américain la tenait toujours en joue. Il avait vraiment l'air bizarre : nerveux, les gestes désaccordés, comme s'il avait perdu sa confiance en lui.

L'Américain la fit avancer entre les deux morceaux de bus. Il y avait là un grand cratère.

— Mine anti char, sûrement bricolée avec un obus de 105, diagnostiqua-t-il en montrant le trou à pic.

— Mine Khmers rouges, commenta Lan.

— Khmers rouges ? lança l'Américain d'une voix hachée. Tu veux dire qu'on est au Cambodge ?

— Vous pas souvenir ? Vous conduire nous.

— Nous, qui ?

— Prisonniers vietnamiens, vous nous libérer.

L'Américain secoua la tête d'un air confus. Ses yeux noirs allaient en tous sens.

— Où est le plus proche camp américain, dis-moi ? demanda-t-il enfin.

— Américains partis, depuis longtemps. Américains finis.

— Bon, alors le camp de base suivant ?

— Lan pas comprendre. Pas savoir où sont amis américains. Vous les chercher.

— Bon, je me contenterai d'une unité ARVN[15] alors.

Lan fut encore plus inquiète. Cet homme était en train de lui demander où était l'armée du Sud-Viêt-nam, disparue depuis quinze ans. Était-il devenu fou ?

— ARVN ? ARVN finie. ARVN finie, répéta-t-elle nerveusement.

— Qu'est-ce que tu veux dire – ARVN finie ?

— ARVN capitulation.

— Connerie.

— Américains partis. ARVN fini. Sud-Viêt-nam fini. Guerre finie, répéta Lan, au bord des larmes. Comment vous faire comprendre ?

— Laisse tomber, tu peux pas, lâcha durement l'Américain.

Et sous les yeux de Lan, il se mit à tourner sur place, une main sur la tête.

La jeune Amérasienne se demanda s'il était devenu fou. Elle n'avait encore jamais rencontré d'Américains avant. Est-ce qu'ils agissaient tous comme ça quand ils étaient mécontents ?

— Ma tête me tue, gémit l'Américain.

Puis il lâcha son arme et se laissa tomber dessus.

Ensuite, il ne bougea plus.

CHAPITRE XIII

Le capitaine Dai Chim Sao retourna à Hanoï via Moscou. Il avait passé clandestinement la frontière mexicaine et pris un vol pour Moscou avec Aeroflot. C'était plus long et le service sur les Tupolev était redoutable mais au moins là, il ne risquait pas de se faire arrêter et extradier.

Arrivé à Hanoï, il se fit débriefier par le ministre de la Défense en personne.

— Ma mission a été un succès, conclut Dai au terme de son compte rendu.

Il était debout au garde-à-vous tandis que le ministre de la Défense était assis, tout aussi raide, derrière son bureau ministériel, souvenir du temps des gouverneurs généraux d'Indochine. Le reste de la pièce était décoré dans le style tropical stalinien cher au parti communiste vietnamien.

Dai était au garde-à-vous depuis le début de l'entrevue. L'ordre de mise au repos n'était jamais venu et le ministre ne s'était à aucun moment départi de son expression glaciale.

— Un succès tout relatif, fit enfin le ministre en desserrant à peine les dents.

Dai sentit le cœur lui manquer. Qu'est-ce qu'il avait encore fait ? Il ouvrit la bouche pour le demander mais réalisa que ce serait reconnaître l'échec. Et il ne pouvait jamais reconnaître l'échec.

— Le traître Phong est mort, répéta-t-il d'une voix mécanique. J'ai rempli mon devoir internationaliste.

— Si cet homme ne s'était pas échappé, vous n'auriez pas à nous faire prendre les risques que vous avez pris.

— Je suis toujours prêt à offrir ma vie au service de la Révolution.

Cette offre fut balayée d'un geste méprisant par le ministre de la Défense, comme si la vie d'un capitaine Dai comptait autant que le prix en dongs d'une cigarette.

— La presse américaine est pleine d'articles déplaisants ! tonna le ministre. Des histoires de prisonniers de guerre, de MIA's. L'exécution de Phong s'est faite en direct. Nous n'avions pas besoin de ce genre de publicité. Maintenant le gouvernement américain est très embêté.

Juste au moment où nous allions atteindre un accord. Vous voyez la pression publique chez eux. Leur gouvernement n'ose plus signer. Des mois de patients efforts ont été balayés.

— J'ai fait ce que j'avais à faire, se raidit encore le capitaine.

— Devant des caméras de télévision, siffla amèrement le ministre, secouant sa chevelure gris fer.

— C'était là ou pas du tout. Phong était gardé comme un ministre. C'est seulement grâce à une ruse que j'ai réussi à entrer dans le studio.

— Vous parlez comme un machiniste qui brûle un feu rouge et se félicite d'avoir réussi à arrêter le train. Ne vous félicitez pas tant que vous êtes dans ce bureau, camarade Dai.

Le capitaine ne dit rien. Il mourait d'envie d'allumer une cigarette mais n'osait pas.

Un silence épais pesa dans le bureau jusqu'à ce que le ministre laisse tomber :

— Nous allons peut-être être obligés de tuer les prisonniers américains.

— Je me chargerai volontiers de cette tâche, camarade ministre de la Défense, fit hâtivement Dai.

— Ça, j'en suis sûr. Les sanguinaires de votre espèce nous ont permis de battre les Américains. Mais maintenant vous êtes un handicap. Pourquoi croyez-vous qu'on vous a relégué dans ce poste de jungle ?

— C'était mon devoir, coassa le capitaine, devenu gris.

— Et si je dis que c'est votre devoir, vous tuerez les Américains à mains nues : que ça ait l'air d'un meurtre typique des Khmers rouges. Mais nous n'avons pas encore pris cette décision. Et en attendant, vous avez un autre devoir.

— Je suis prêt, scanda Dai.

— Un Américain s'est échappé d'un voyage organisé près de Hô Chi Minh-Ville. Il a attaqué un camp de rééducation et s'est échappé avec peut-être vingt *buo doi*.

Des *buo doi* ! Dai faillit cracher par terre de mépris. Mais cracher était interdit dans le Viêt-nam réunifié.

— Cet Américain, poursuivit le ministre, a été vu pour la dernière fois roulant vers la frontière cambodgienne. Avant de devenir amok, il a apparemment fait des remarques provoquantes sur les prisonniers de guerre américains. Nous pensons qu'il est peut-être un agent des renseignements américains envoyé ici pour tâter le terrain. Si c'est le

cas, il agit très grossièrement. Mais en même temps, c'est un soldat aguerri et nous n'avons pas réussi à le retrouver. Ce sera votre tâche de le coincer.

— Je serais de retour ici avec un bulletin de victoire ! claironna Dai.

— Je ne tiens pas à vous revoir, laissa tomber le ministre. J'espère que l'Américain vous abattra à l'instant même où vous le tuerez. Pour que ça fasse d'une pierre deux coups.

— Je me rachèterai, ânonna Dai d'une voix blanche.

— Pas à mes yeux Maintenant, disparaïssez.

Déglutissant péniblement, le capitaine salua et fit un demi-tour impeccable. Il était au bord des larmes. Lui qui s'était toujours considéré comme un héros de guerre, il réalisait soudain qu'il n'avait jamais été que de la chair à canon.

Peut-être que les Américains traitaient mieux que ça leurs anciens combattants ?

Mais même ça n'était pas sûr.

*

* *

Remo se réveilla au petit jour, d'abord conscient des lourdes senteurs de la jungle, cette odeur incroyablement riche qui caressait les narines. Puis il perçut le martèlement de la pluie sur le métal. Il ouvrit lentement les yeux.

Il se trouvait dans la partie avant du bus dont la pluie battante obscurcissait les vitres. Il était allongé sur un tas de coussins, son fusil posé à côté de lui.

La jeune Vietnamiennne qui disait s'appeler Lan dormait un peu plus loin.

Remo regarda tout autour. Ils étaient seuls. Par l'ouverture béante du bus, il pouvait voir la pluie cribler de gouttes deux fines rigoles creusées dans le sol boueux. Il regarda ses talons. Ils étaient rouges de latérite. De toute évidence, la fille l'avait traîné jusque dans le bus. Pourquoi avait-elle fait ça ? Il ramassa son arme et vérifia le chargeur : il était encore à moitié plein.

Enjambant l'entassement des sièges, Remo alla secouer la fille.

Elle se réveilla lentement et eut un beau sourire en reconnaissant Remo. Il fronça les sourcils. Il s'était peut-être trompé à son sujet. Une

VC l'aurait tué sans pitié.

— Ah, vous êtes réveillé, fit-elle.

— Ouais, grommela-t-il sans bien savoir quoi dire.

Incrédule, il examina le visage de la fille : ces yeux verts en amande, ces joues constellées de taches de rousseur. Des taches de rousseur. Sur une Viet !

— Lan vous aider, Lan votre amie, vous souvenir maintenant ? fit la fille avec un sourire.

— Je ne me souviens pas de toi.

Le sourire de la jeune femme s'évanouit.

— Oh, soupira-t-elle, Lan désolée.

— Ouais, murmura Remo d'une voix hésitante, je te crois.

— Oui, fit Lan, baissant ses beaux yeux en amande.

— Tu sais, reprit Remo au terme d'un silence, je ne connais pas beaucoup de Vietnamiennes.

— Et moi, pas connaître d'Américains avant vous.

Dehors, la pluie s'était arrêtée, avec la soudaineté d'un robinet qu'on ferme.

— On ne peut pas rester ici, fit Remo, tu dis qu'on est au Cambodge ?

— Oui, maintenant s'appeler Kampuchéa.

Remo fit la grimace.

— Bon. Tu sais où est la direction de Saigon ?

Lan le regarda, les yeux ronds.

— *Toi Muon di Saigon*, répéta Remo en vietnamien.

Lan secoua la tête.

— Saigon fini. Maintenant s'appeler Hô Chi Minh-Ville.

— Tu ne vas pas recommencer, gronda Remo, haussant la voix.

— Lan dire vérité.

Remo poussa un soupir.

— D'accord : combien de kilomètres ?

— Une nuit de route. Par là.

— On y va alors. On pourra peut-être rejoindre le quartier général de An Loc.

— An Loc dangereux. Beaucoup de combats.

— Je croyais que tu avais dit que la guerre était finie.

— Vietnamiens communistes jamais finir la guerre. Maintenant eux combattre communistes Khmers rouges.

— Plus ça change, plus c'est la même chose, grommela Remo. Allez en route.

Il sauta du bus éventré et jura quand ses pieds touchèrent le sol boueux. Il avait oublié qu'il n'avait pas de rangers. Ses chaussures s'enfoncèrent dans la glèbe et il sentit tout de suite une eau glacée tremper ses chaussettes.

— Bon sang, je vais perdre mes chaussures dans ce borbier, bougonna Remo.

— Il faut partir, insista Lan, très dangereux ici.

— Allons-y alors. Tu dis que ton nom est Lan ?

— Oui, Lan. Et vous ?

— Quoi moi ?

— Pas connaître votre nom.

— Comment ça ? Tu as bien dit que tu me connaissais, faudrait mettre ton histoire au point.

— Moi vous connaître, expliqua Lan. Pas connaître votre nom.

— Remo. US Marine.

— Ah, fit Lan, un éclair dans les yeux. *Marines Number One !*

— Ouais, ricana Remo. T'as raison. *Marines Number One !* Allez, en route.

*

* *

Ils suivirent la piste jusqu'à ce qu'elle rejoigne la route macadamisée. Là, Remo enleva ses chaussures et ses chaussettes et continua pieds nus. Le soleil était revenu et ses rayons faisaient fumer le goudron.

Ils marchèrent des kilomètres sans rencontrer de véhicules, jusqu'à ce qu'ils entendent, venant du Nord, un son familier.

— Hélicoptère ! annonça Remo d'un ton satisfait.

Mais Lan l'attrapa par la ceinture et essaya de l'entraîner dans les fourrés.

— Hé, veux-tu me lâcher, gronda Remo en secouant son étreinte.

Mais la fille le prit par les poignets et le secoua encore plus désespérément.

— Cachez nous, vite, supplia-t-elle. Hélicoptère !

— Je sais bien. Ils viennent nous chercher.

— Non, pas hélicoptère américain. Vietnamien.

— Arrête tes conneries. Les Viets n'ont pas d'hélicos. En plus, je sais très bien reconnaître le son d'un Huey [16].

Le sifflement des pales grossit, Lan tira plus fort.

— Arrête ! gronda Remo, se dégageant brutalement. Ne m'oblige à me fâcher. Cours si tu veux. Moi, je reste ici.

Remo enleva son T-shirt et se tourna vers l'hélicoptère vrombissant tandis que Lan s'enfuyait vers les fourrés et se cachait peureusement.

L'hélicoptère apparut dans le soleil. C'était un appareil massif avec deux gros paniers de roquettes au bout de ses ailerons. Il progressait lentement, comme si l'équipage cherchait quelque chose.

— Parfait, jubila Remo. Ils ne vont pas me manquer.

Il secoua sa chemise, hurlant.

— Hé ! Américain au sol ! Évacuez-moi !

L'appareil survola Remo sans s'arrêter, comme s'il ne l'avait pas vu.

Remo trépigna sur place, agitant son T-shirt de plus belle.

— Hé, reviens ! hurla-t-il.

L'hélicoptère sembla lui obéir et opéra un demi-tour serré. Au cours de la manœuvre, Remo vit l'étoile jaune sur fond rouge et réalisa enfin qu'il faisait signe aux gens d'en face.

— Oh, merde ! Voilà que les Viets ont des hélicoptères maintenant.

— Je vous l'avais dit ! cria Lan depuis le sous-bois.

Remo bondit hors de la route, plongeant entre deux grands arbres, assez loin de la jeune Amérasienne. Là, il releva son fusil et attendit.

L'appareil tourna au-dessus de la route, grondant comme un oiseau de mauvais augure, cherchant sa proie. Puis il se stabilisa et Remo sut qu'ils les avaient repérés.

C'est le moment que choisit Lan pour traverser la route à la course.

Elle hurlait de tous ses poumons.

Aussitôt, l'hélicoptère fit un bond et fondit sur la jeune femme. Sous son nez protubérant, le canon Gatling [17] se mit à cracher de la mitraille, hachant la végétation.

— Nom de Dieu ! gronda Remo, fonçant à découvert, tirant sur l'appareil au coup par coup.

Touché par une balle heureuse, le gros rotor de queue émit soudain un son perçant et se mit à vibrer sur son axe. Puis il se coinça. Aussitôt, privé de son action stabilisatrice, l'hélicoptère se mit à pirouetter sur place, lentement d'abord puis de plus en plus vite.

Comprenant qu'il n'avait plus d'autre choix, le pilote fit descendre l'appareil. L'hélicoptère plongea vers la jungle jusqu'à ce que le rotor principal heurte la cime des arbres. Alors, la forêt sembla exploser dans un crépitement de branches broyées. Quelqu'un hurla.

— Lan ! appela Remo.

Enfin l'appareil s'immobilisa, pales broyées entre les fûts des grands arbres, coincé à quelques mètres du sol. Des hommes jaillirent par les portes ouvertes.

Remo vit qu'ils étaient armés et fonça vers eux. Il fallait qu'il les abatte avant qu'ils aient le temps de se ressaisir. Sinon, ce serait trop tard.

Plié en deux, il progressa dans les fourrés vers l'appareil qui semblait pendre des arbres comme un gros fruit pourri. Un soldat vietnamien était en train d'en descendre, le fusil à l'épaule. Remo leva sa Kalashnikov et appuya sur la détente. Rien. Il appuya encore. De nouveau rien. Il vérifia le chargeur et s'aperçut qu'il était vide.

Lâchant son arme inutile, Remo fonça. Le soldat vietnamien enlevait son arme de la bretelle. Il se retourna à temps pour voir Remo fondre sur lui.

Le Vietnamien hurla de terreur.

C'était trop tard pour armer son poing : Remo passa au-dessus de l'épaule du soldat ennemi et ils retombèrent en une mêlée confuse, Remo dessous.

Furieusement, Remo essaya de parer les coups du Vietnamien mais ses bras ne semblaient pas lui obéir. Chaque fois qu'il essayait de serrer le poing, il se voyait parer avec des mouvements à mains ouvertes.

Puis Remo attrapa l'homme aux poignets et ils roulèrent au sol. Ils luttèrent un moment. Le Vietnamien eut un sursaut et s'écroula. Remo découvrit Lan debout à côté lui, tenant, pointé sur lui, l'AK 47 du soldat.

« Ça y est, je suis mort », pensa Remo. Mais, les yeux écarquillés, Lan lui, lança le fusil.

Remo l'attrapa au vol et pivota vers les bruits de soldats qui s'approchaient à la course. Ils étaient deux et hurlaient comme des Indiens en chargeant à travers les hautes herbes.

Remo mit le sélecteur de tir sur automatique et enfonça la détente.

Rien ne se passa.

— Bon sang ! lâcha-t-il.

— Quoi pas aller ? demanda Lan. Pourquoi vous pas tirer ?

Remo inspecta la culasse : elle était pleine de terre.

— Bon sang ! lâcha-t-il encore.

Il jeta l'arme au sol et commanda :

— Lan ! Tire-toi !

— Non !

— *Di di mau* ! hurla-t-il en la poussant sans ménagements.

Lan se mit à prendre une course hésitante. Remo prit une direction différente pour attirer les soldats. Il se planqua derrière un gros tronc et attendit, le poing serré.

Il vit d'abord le canon de l'arme. Le soldat fit un pas puis deux. Remo attendit que le soldat se retrouve nez à nez avec lui pour lancer un swing.

Remo ne sentit même pas son poing entrer en contact. Soudain son visage fut aspergé de sang et de débris humains et il recula, se demandant s'il avait été touché par une balle ou avait marché sur une mine.

Désespérément, il s'essuya le visage. Ses mains étaient couvertes de sang. Sa première pensée fut :

« Oh mon dieu, je suis blessé. »

Puis il remarqua le soldat.

Il était allongé sur le dos, la tête complètement tournée de sorte que l'arrière de son crâne se trouvait là où aurait dû être son visage. Ses pieds et ses mains se convulsaient dans des spasmes d'agonie.

Remo s'agenouilla pour dégager l'arme de l'homme. Il vérifia la culasse. Elle avait l'air de fonctionner. C'est alors qu'il vit la face de l'homme et qu'il recula, horrifié.

La mâchoire du soldat, informe, avait été repoussée jusque sous son oreille, comme si l'os avait été pulvérisé.

Remo s'inspecta à son tour, mais à part le sang sur son poing et son visage, il était indemne. Il remarqua alors un lambeau de peau sanglante accroché à une articulation. Il le souleva précautionneusement et vit que sa peau à lui était intacte.

Sans penser au danger tout autour, il prononça à voix haute :

— C'est moi qui ai fait ça ?

Les yeux ronds il contempla son poing avant de s'essuyer finalement sur son pantalon.

Des bruits de branches brisées annonçaient qu'un autre Vietnamien accourait. Remo se planqua derrière un arbre.

— Voyons si ça marche une deuxième fois.

Ce coup-là, Remo attendit de sentir le soldat tout proche pour bondir sur son passage. Le poing de Remo percuta l'homme avant qu'il ait eu le temps de réagir. Cela fit un bruit d'explosion et, sous son poing, Remo sentit des os se disloquer en centaines de débris. L'homme battit des bras puis s'écroula, le visage réduit en pulpe sanglante.

Remo, qui en avait pourtant vu d'autres au Viêt-nam, se tourna pour vomir.

Il retrouva Lan, tapie au bord de la route.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

— Lan ça va, et vous ?

— Je ne sais pas, reconnut-il, le souffle court.

— Les soldats, morts ?

— En tout cas, ils ne nous embêteront plus, assura-t-il.

Il arracha une poignée de grandes feuilles encore toutes humides de la pluie de la veille et s'en servit pour enlever le sang de ses mains.

Quand il eut fini, il se tourna vers Lan et dit :

— Merci.

— Pour quoi ?

— Pour m'avoir aidé.

— Vous m'avez aidé avant, rappela Lan.

— Je ne m'en souviens pas. Je te l'ai déjà dit.

Les sourcils de Lan eurent un froncement ironique.

— Vous souvenir de quoi ?

Remo s'assit, le dos appuyé à un gros tronc dont l'écorce était comme une peau de crocodile, et leva les yeux vers le soleil déjà trop brillant.

— Viêt-nam, fit-il enfin. Je me souviens du Viêt-nam.

CHAPITRE XIV

Le capitaine Dai Chim Sao n'attendit même pas que le Mi 24 touche le sol pour sauter à terre. Ils s'étaient enfoncés d'une vingtaine de kilomètres à l'intérieur du Cambodge.

Le souffle des pales soulevait une épaisse poussière rouge et il dut cligner des yeux pour apercevoir l'officier courtaud qui courait vers lui avec un sourire servile qui découvrait ses dents de lapin.

— Capitaine Dai Chim Sao ?

— Qui d'autre croyez-vous que je sois ? cracha le capitaine. Qu'est-ce que vous avez comme nouvelles sur l'Américain ?

— On sait qu'il est dans le secteur, fit l'officier vietnamien en entraînant son collègue vers une rangée de chars T 72. Un de nos hélicoptères de patrouille nous a signalé qu'ils l'avaient aperçu, puis le contact radio a été interrompu. Nous pensons que l'appareil a été touché.

— Ça s'est passé où ? demanda Dai Chim Sao.

— À dix kilomètres d'ici, à peu près, vers le sud. Vous voulez diriger le convoi ?

— C'est mon devoir, fit le capitaine avec raideur. Je ne m'y déroberai pas.

Il se hissa sur le siège avant de la Land Rover de tête et donna une claque sur l'épaule du chauffeur pour lui faire signe de partir. L'autre officier n'eut que le temps de monter à l'arrière : le quatre-quatre exécuta un demi-tour brutal et fonça vers le sud.

Derrière eux, les lourds chars soviétiques patinèrent sur leurs chenilles et s'ébranlèrent dans des nuages de fumées noires.

« Encore un qui veut se prouver à la terre entière » pensa l'officier vietnamien en voyant le capitaine Dai Chim Sao armer martialement la culasse de son Sig Sauer.

L'officier aux dents de lapin soupira. Il sentait une mauvaise tension au niveau de son plexus. Cette mission ne s'annonçait pas bien.

Pourtant l'Américain était seul.

*

* *

Le soleil au zénith chatoyait dans des nappes de chaleur. La route était vide, ponctuée régulièrement d'un cratère de mine couvert de l'inévitable carcasse calcinée d'un véhicule vietnamien comme un bouton crevé l'est de sa croûte.

— C'est les Khmers rouges, expliqua Lan. Ils combattent les Vietnamiens comme les VC autrefois se battaient contre les Américains.

— La roue tourne, commenta Remo.

Pourtant, il n'arrivait toujours pas à comprendre où il était. Indiscutablement, les choses avaient changé et il avait désormais confiance en Lan, même s'il n'arrivait pas à croire à tout ce qu'elle racontait.

Pas encore en tout cas.

— Alors tu dis que la guerre est finie ? redemanda-t-il en s'asseyant au bord de la route.

Il avait enfilé l'uniforme d'un soldat vietnamien après en avoir enlevé tous les insignes. Le treillis était trop petit de trois tailles mais, au moins comme ça, il se sentait de nouveau un soldat.

— Oui, répondit patiemment Lan. La guerre finie depuis longtemps. Pour les Américains. Pas pour les Vietnamiens. Viêt-nam, toujours nouvelle guerre. D'abord avec la Chine après le départ des Américains. Maintenant avec Kampuchéa. Demain, qui sait avec qui ?

Remo écoutait mais il avait toujours l'impression d'être dans un tunnel noir. Il cligna des yeux, comme si ça pouvait l'aider à retrouver des souvenirs.

— La guerre est finie depuis combien de temps ? demanda-t-il encore.

— Quinze ans, fit Lan.

— Quinze ans ?

La jeune femme sursauta comme s'il l'avait giflée.

— Je dire vérité !

Son accent vietnamien était plus prononcé quand elle était secouée par une émotion.

— Américains partir 73. Saïgon tomber 75.

— Et moi ? Qu'est-ce que j'ai fait pendant tout ce temps ? fit Remo, haletant. Mon dernier souvenir remonte à 68. Je n'ai quand même pas dormi vingt-deux ans dans une rizière !

La jeune femme haussa les épaules.

— Comment Lan savoir ? C'est votre vie.

Remo scruta intensément le visage crispé de la jeune Amérasienne. Est-ce qu'elle était en train de mentir ? Son histoire était tellement absurde.

— Allez, en route, gronda-t-il au bout d'un moment.

Il se remit péniblement sur pied. Ses chaussures de brousse vietnamiennes aux semelles taillées dans du vieux pneu étaient autrement légères que ses rangers américaines et pourtant il avait l'impression qu'elles pesaient des tonnes. Il se secoua : il était un Marine, bon dieu ! Qu'est-ce qu'il avait ? La maladie du sommeil ?

Le staccato perçant d'une Kalashnikov l'arracha à ses songes.

— *Dung Lai ! Dung Lai !* hurlait quelqu'un à ses oreilles.

La voix était toute proche et ordonnait de ne plus bouger.

— Khoung ! Remo ! cria Lan.

La Kalashnikov crépita de nouveau.

Remo traversa la route au galop, plongea entre deux arbres et se retrouva nez à nez avec un char. Un soldat vietnamien était en train de faire pivoter la lourde mitrailleuse 12,7 de tourelle.

Remo fut plus rapide. Le corps sans vie du soldat glissa sur l'acier du T 72 soviétique puis un autre char apparut, puis encore un autre. En une fraction de seconde Remo enregistra l'image d'un peloton de blindés et d'une Land Rover arrêtée dans la boue, roue crevée. Planqués derrière, des soldats pointaient des Kalashnikov. Remo suivit leurs regards et aperçut Lan qui courait entre deux arbres.

Ils ouvrirent le feu.

— Hé ! hurla Remo, cherchant l'expression la plus injurieuse en vietnamien. Il la trouva et reprit : *Do May ! Do May !*

Les soldats se tournèrent vers lui, les yeux étincelants.

Remo leur fit un signe de la main et plongea à l'intérieur du char

Dai Chim Sao se retourna d'un bloc ! L'Américain venait de l'accuser de coucher avec sa mère.

— Là-bas ! L'Américain ! hurla-t-il en montrant Remo qui disparaissait à l'intérieur du T 72.

Il entendit une série de détonations, puis plus rien.

— Toi et toi ! commanda le capitaine en désignant deux soldats, occupez-vous de la fille, moi, je vais aller récupérer le cadavre de l'Américain.

— Comment savez-vous qu'il est mort ? demanda l'autre officier.

— Il y a trois soldats vietnamiens dans ce char. Ils l'ont sûrement tué. Faites ce que je vous dis !

L'officier aux dents de lapin haussa les épaules et se mit à tirer dans la direction de Lan tandis que Dai Chim Sao courait jusqu'au char où avait disparu Remo et l'escalada par l'arrière.

Il en redescendit aussitôt.

Le long canon de 120 centimètres l'avait presque fait tomber en pivotant.

Le canon s'immobilisa, pointé sur le char suivant. Et fit feu. Une fois, deux fois : les explosions furent énormes. Dai Chim Sao se jeta à terre et hurla tandis que des éclats de métal sifflaient tout autour de lui. Il leva la tête et vit que les deux plus proches blindés n'étaient plus que des masses fumantes. Il n'eut que le temps de rouler au sol pour éviter les chenilles du char qui se mettait en marche pour foncer sur un troisième T 72 que son équipage était en train d'abandonner précipitamment.

Au-dessus de lui le canon tira pour la troisième fois et là-bas le T 72 explosa, touché de plein fouet.

Le premier char roulait maintenant à pleine vitesse, dans un assourdissant claquement de chenilles. Il percuta la Land Rover et sembla la happer sous ses galets, la broyant implacablement. Un pneu explosa sous la pression. Le char ralentit à peine et fonça vers un bosquet d'arbres.

Alors, Dai Chim Sao entendit, sortant de l'écoutille ouverte du conducteur de char, la voix tonnante de l'Américain :

— Lan ! Saute à bord par l'arrière : je ne suis pas sûr de savoir arrêter cet engin.

Mâchoire pendante, Dai Chim Sao vit la jeune Amérasienne s'agripper à une grille de ventilation et grimper par l'arrière. Le capitaine était trop abasourdi pour faire le moindre geste malgré le Sig Sauer pendant au bout de son bras. Enveloppé des fumées noires du moteur Diesel, il regarda le char s'éloigner, incapable de retenir des sanglots de rage.

*

* *

— Regarde si tu trouves de la nourriture, suggéra Remo en se tortillant sur son siège.

L'habitacle était étroit et empestait le gasoil.

Derrière lui, Lan se mit à fourrager dans les caisses à munitions.

— Pas de nourriture, fit-elle au bout d'un moment, mais regardez.

Elle inclinait vers Remo une caisse pleine de Kalashnikov encore recouvertes de graisse d'arme.

— Je préférerais de la nourriture, grommela-t-il.

À l'expression de Lan, Remo se tourna juste à temps pour corriger la trajectoire du char qui allait percuter un gros arbre et chercha la pédale de frein. Il la trouva, immobilisa le char et s'extirpa de son siège.

— Je vais nous débarrasser de ces cadavres, fit-il en désignant les corps des trois Vietnamiens qui encombraient toujours l'habitacle. Avec cette chaleur, ils ne vont pas tarder à sentir.

— Je vais aider, dit Lan.

— Ne bouge pas, lui dit Remo en ouvrant l'écoutille de tourelle.

Il fit rapidement passer les trois tankistes par-dessus bord et laissa l'écoutille ouverte pour l'aération. Puis il se remit aux commandes et fit signe à la jeune Amérasienne de s'asseoir à côté de lui. Elle lui obéit sans dire un mot.

— Tu as été drôlement courageuse tout à l'heure.

— Pas courageuse. Beaucoup peur.

— C'est pareil, assura Remo avec un sourire.

Lan baissa la tête avant de lui rendre son sourire. :

— Alors ? reprit Remo, on est des amis ?

— Oui, opina Lan, amis.

Elle lui serra la main et Remo éclata de rire, bien qu'il se sentît touché par ce geste naïf.

— Il y a quelque temps, reprit-il en se grattant la gorge, vous m'avez parlé de mes « amis américains ». Qu'est-ce que vous vouliez dire ?

— C'est vous, expliqua Lan. Avant la mine, vous avez parlé

d'autres Américains, des POW's [18], vous m'avez dit que c'étaient des prisonniers de guerre.

— Des prisonniers de guerre américains ? demanda Remo en fronçant des sourcils. Ici ? Au Viêt-nam ?

— Oui.

— Et j'ai dit où ils étaient ?

— Non. Je crois vous pas savoir.

— Alors, tout va bien, soupira Remo. Je ne sais pas qui je suis, d'où je viens et où je dois aller. On dirait l'histoire de l'Homme.

Lan le regarda, les yeux ronds.

— Pas ma faute, balbutia-t-elle.

— Je sais, fit Remo d'un ton radouci. C'est moi. J'aimerais y voir clair dans ma tête. J'ai l'impression que toutes les réponses sont là-dedans mais que ça tourne bien trop vite pour que j'y voie clairement.

Lan hurla soudain.

— Quoi qu'est-ce que j'ai dit ? demanda machinalement Remo ; mais au même instant il avait enregistré l'ombre qui bloquait le soleil et écrasait la pédale de frein.

Il leva la tête et aperçut un visage qui se découpait dans l'ouverture de l'écoutille : un visage mince et grêlé où brillaient deux yeux noirs et cruels.

Remo se dit que ce visage lui disait vaguement quelque chose mais il s'intéressait surtout au pistolet que l'homme pointait sur lui.

— *Dung lai* ! aboya le Vietnamien.

— D'accord, fit Remo en levant les mains, pas la peine de s'énerver.

Du coin de la bouche, il chuchota à Lan :

— Ne t'inquiète pas, je vais m'occuper de cet abruti.

Le Vietnamien se remit à hurler.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Remo.

— Il dit de sortir du char. Tout de suite.

— Je sors le premier, glissa Remo en saisissant le rebord de l'écoutille.

Il se hissa au-dehors et, soudain, son ventre se glaça.

— Oh non ! fit-il d'une voix étranglée. Le capitaine Barbouze !

Ses jambes se mirent à vaciller sous lui.

— *Lai Dai ! Lai Dai, maulen !* aboya de nouveau le Vietnamien, le visage tordu de haine.

— *Cai gi ?* demanda Remo.

Il reçut une gifle pour toute réponse.

— Il veut qu'on aille à l'arrière du char, expliqua Lan, il dit qu'il va nous tuer.

— Et pourquoi pas ? soupira Remo en obéissant. Il est mort. Alors, pourquoi pas nous ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? s'étonna Lan.

— Je connais ce type, lâcha Remo. Il est mort.

Lan resta silencieuse.

Ils atteignirent la plage arrière du char et le Vietnamien leur fit signe de se retourner. Remo obéit. Lan, debout à côté de lui, tête baissée, tremblait de tous ses membres.

Ils entendirent le claquement du chien qu'on armait : ils allaient recevoir la traditionnelle balle dans la nuque.

Remo allait agir mais Lan bougeait déjà.

Elle hurlait. Non pas de peur, mais soulevée par une rage incroyable. Paralysé par la surprise, le capitaine vietnamien n'eut pas le temps de réagir : Lan avait bondi sur lui, sifflant comme une chatte furieuse, griffant la main qui tenait le pistolet. Remo arriva de l'autre côté : il faucha le capitaine qui tomba du char et rampa précipitamment pour s'abriter entre les chenilles. Lan sauta à terre, tirant furieusement sous le blindé.

— Arrête ! fit Remo en lui arrachant le pistolet.

— Je vais le tuer, siffla la jeune Amérasienne.

— Impossible, fit Remo. Tu ne peux pas le tuer. Il est déjà mort.

Lan le fixa d'un regard égaré.

— Allez, viens, reprit Remo en la traînant vers la tourelle.

Il referma l'écouille et fit gronder le moteur. Malgré la chaleur, il se sentait glacé.

— Pourquoi vous avoir peur ? demanda Lan tandis qu'il faisait avancer le char. Pourquoi pas rester et le tuer ?

— C'est une longue histoire, soupira Remo.

— Nous avons une longue route, encouragea la jeune

Amérasienne.

— J'ai déjà tué ce type, expliqua Remo au bout d'un moment.

— Il y a combien de temps ? demanda Lan.

Remo réfléchit avant de répondre.

— Bonne question : en fait, je ne sais pas. J'ai l'impression que c'était il y a trois mois.

— En tout cas, il n'est pas mort maintenant.

— Et pourtant, je l'ai tué pendant la guerre, insista Remo. Tu comprends ?

— Non.

— Tu comprends pas ? Je l'ai tué pendant la guerre. En 67. Je l'ai tué et voilà qu'il réapparaît, pas seulement en vie, mais sans une ride.

— C'est peut-être un fantôme ? risqua Lan.

— Pourtant, il m'avait l'air en chair et en os, observa Remo en scrutant la route par le périscope du conducteur.

— Alors, c'est peut-être vous le fantôme !

Remo ne répondit pas mais il sentit de nouveau un frisson glacé parcourir son échine.

CHAPITRE XV

Le Maître de Sinanju avait dignement enduré l'indignité de l'étroite cabine. Il avait superbement ignoré l'air vicié et les agressives odeurs de viande qui circulaient dans le système d'aération du sous-marin américain. Le voyage était long, inconfortable et monotone. Mais il était nécessaire si le Maître de Sinanju voulait retrouver son fils. Chiun était prêt à tout subir. Plus tard, il comptait bien présenter sa note à Remo.

Mais le Maître de Sinanju ne subirait pas l'indignité d'un manque de respect.

— Écoutez, pépé, reprit le marin américain, l'eau n'a pas plus de cinquante centimètres de profondeur dans cette baie. Alors, descendez de ce zodiac et faites le reste à pied.

— Certainement pas, siffla le vieil Oriental, mon kimono va être mouillé !

— Vous n'aurez qu'à soulever votre robe, ricana le marin.

— Et dévoiler ma nudité aux barbares vietnamiens ?

— Parce que vous n'êtes pas vietnamien ? s'étonna le deuxième marin.

Son impudence fut punie d'une gifle. Une gifle fort sèche.

— Aie, mais qu'est-ce que j'ai dit ? geignit le marin.

— Je ne me laisserai pas insulter par mes inférieurs, expliqua Chiun avec hauteur.

— C'était pas dit pour insulter, fit le marin. Mais quand un sous-marin US trimballe un Oriental du Japon aux côtes du Viêt-nam pour le déposer de nuit, on a tendance à penser qu'il s'agit d'un Vietnamien.

— Les Vietnamiens sont inférieurs.

— À qui ?

— À moi.

Les marins échangèrent des regards médusés.

— Nos ordres sont de ne pas toucher la côte, expliqua le premier marin. Maintenant vous avez pied : vous pouvez y aller.

— Non, lâcha Chiun en croisant les bras d'un air inflexible.

— On ne peut pas toucher la côte, insista le marin. On ne peut pas risquer un incident international.

— Je peux risquer un incident international, annonça le vieil Oriental, mais certainement pas de patauger dans de l'eau vietnamienne sale.

— Elle m'a l'air très propre.

— Il fait nuit, fit observer Chiun, comment pouvez-vous voir qu'elle n'est pas sale ?

— Et vous ? Comment pouvez-vous voir qu'elle l'est ? contra le premier marin.

— Elle sent vietnamien.

Les deux marins se regardèrent de nouveau.

— Et si on se rapprochait encore un peu ? suggéra le premier marin.

Le visage de Chiun se détendit.

— Mais on ne peut quand même pas toucher la côte, rappela le marin.

— D'accord, fit le Maître de Sinanju.

Il se porta à la proue du zodiac et glissa ses doigts aux ongles interminables dans les manches de son kimono.

Le vent marin jouait avec ses cheveux blancs et ses yeux noisette brillaient d'une lueur satisfaite. Les circonstances n'étaient peut-être pas idéales mais il vivait un moment historique. Pas un Maître de Sinanju n'avait foulé le sol vietnamien depuis des siècles. Il se demanda s'il allait y avoir un comité d'accueil. Il fit la moue : avec leur stupide obsession du secret, les Américains n'avaient sûrement pas fait le nécessaire auprès des gouvernants de Hanoï.

Quand le radeau pneumatique ne fut plus qu'à un mètre du rivage, les deux marins plantèrent leur pagaie et l'immobilisèrent.

— Alors, vous allez pouvoir sauter le dernier mètre ? demanda le premier marin.

— Sauter ?

— Ouais, on ne peut pas toucher la rive. C'est les ordres.

— Et l'eau ? demanda Chiun en éraflant le flanc du radeau de son ongle d'orteil.

Le caoutchouc noir laissa échapper un gros soupir et le zodiac se

mit à donner de la gîte.

— Hé ! Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta le second marin.

Chiun haussa les épaules.

— Ne vous inquiétez pas, les rassura-t-il, tant que vous resterez dans ce radeau, vous ne toucherez pas la côte et vos supérieurs ne seront pas mécontents.

— C'est trop tard, grommela le premier marin. Il va falloir qu'on tire cet esquif au sec pour réparer.

Chiun attendit que les deux marins sautent à l'eau et tirent le zodiac sur le sable pour descendre dignement sur le sol vietnamien.

— Informez votre capitaine que je lui ferai savoir quand je serai prêt à quitter ce rivage.

— Et ce sera quand ?

— Quand j'aurais fini, évidemment.

* * *

Bien que pas un Maître de Sinanju n'ait foulé le sol vietnamien depuis des siècles, Chiun eut droit à son accueil.

Au début l'accueil fut hésitant, si bien que Chiun dut démembrer deux officiers politiques avant que le reste du village ne se jette à genoux, têtes dans la poussière, renouant ainsi avec l'hommage traditionnel réservé à l'Empereur et aux hauts dignitaires de la Cour.

Le chef du village, qui avait à peu près l'âge de Chiun, convia le Maître de Sinanju à partager son dîner. Et le vieil Oriental accepta le bol de riz bouilli relevé d'une sauce à la tête de poisson. Chiun eut un sourire de gratitude mais, à la première occasion, glissa les têtes de poisson sous une pierre. Il n'y avait que les Vietnamiens pour manger le plus bas morceau du poisson. Ils devaient probablement manger aussi les yeux.

Quand ce frugal dîner fut terminé, Chiun expliqua ce qu'il était venu faire.

— Je cherche un Blanc. Son nom est sans importance car quelle est l'importance du nom d'un Blanc ?

Les yeux du chef brillèrent de satisfaction. Lui non plus ne pensait pas grand-chose des Blancs et il ne manqua pas de le dire. Voyant qu'ils étaient d'accord, Chiun demanda alors si le chef avait entendu parler d'un Blanc qui était revenu au Viêt-nam.

Le chef du village prit un air très pensif et manifesta tous les signes

extérieurs d'une intense recherche mais Chiun avait instantanément vu qu'il avait déjà la réponse. Mais la nuit était neuve et douce, alors pourquoi forcer la confiance alors qu'en prenant son temps on pouvait passer une très bonne soirée à faire connaissance et à déguster du vin de riz ?

Chiun fit mine de refuser le vin en prétendant qu'il n'avait pas soif. Au bout d'un moment, l'ancêtre, dont le nom était Ngo, se mit à parler.

— On entend des histoires sur un Américain qui est en train de faire des dégâts à la frontière du Cambodge. Personne n'arrive à l'attraper. Pourtant, ils le cherchent partout. Certains disent qu'il annonce le retour des Américains.

— Vous y croyez, vous ? demanda Chiun.

— Non. Les Américains sont partis pour de bon. Bien que leur retour ne serait pas pour me déplaire. La vie n'est pas bonne sous les communistes.

— Les idées venues d'Europe ne sont jamais bonnes, observa Chiun.

Le chef du village opina gravement. La rencontre de deux sages était toujours bonne, se disait-il, même si l'un d'eux n'était qu'un simple Coréen.

CHAPITRE XVI

La nuit était tombée comme un couperet de guillotine.

Ils avaient quitté la route principale pour suivre une piste crevée de cratères qui filait vers le Nord. D'après Lan, ils étaient en train de remonter dans l'axe de la frontière khméro-vietnamienne mais Remo était toujours dans le brouillard. De temps en temps ils croisaient des patrouilles vietnamiennes mais les *Bo-doi* ne réagissaient pas, croyant sans doute qu'ils étaient des collègues. Une fois, des hommes en pyjama noir avaient ouvert le feu sur eux. Ils avaient l'air de Viêt-Congs mais Lan lui avait expliqué qu'il s'agissait de guérilleros cambodgiens qui se battaient contre les Vietnamiens.

Pour Remo, le monde entier était à l'envers et il se demandait ce qu'il y faisait. Nerveusement épuisé, il avait montré à Lan comment manœuvrer le char et l'avait laissé conduire.

Allongé à l'arrière, il essayait de dormir quand un soudain chuchotement de Lan l'arracha à sa torpeur.

— Homme étrange au milieu de la route. Qu'est-ce que je fais ?

— Un soldat ?

— Non. Vieil homme.

— Contourne-le.

— Je ne peux pas : il bloque toute la route.

— Toute la route ? Qui c'est ? King Kong ?

— J'essaye de l'éviter. Il me précède. Je vais de l'autre côté, il me précède encore. Il est toujours partout.

— Je vais lui faire peur, annonça Remo en s'emparant de sa Kalashnikov.

Il grimpa dans la tourelle, souleva l'écoutille et : sortit sa tête par l'ouverture.

Au même moment, le tank s'arrêta dans des claquements de chenilles. :

L'homme ne pouvait pas faire plus d'un mètre cinquante de haut. Il était très vieux, avait un crâne luisant décoré de touffes de cheveux blancs autour de chaque oreille et portait une sorte de robe que Remo n'avait jamais vu chez un Vietnamien.

Lan sortit aussi sa tête par l'écoutille.

— C'est qui, un genre de prêtre ? demanda Remo à voix basse.

— Je ne sais pas. Jamais vu un comme ça au Viêt-nam.

— Dis-lui de s'enlever de notre chemin.

— Mets-toi sur le côté, vieil homme, ordonna Lan en vietnamien.

Le vieil Oriental rétorqua une rafale de mots vietnamiens.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Remo.

— Il veut savoir si on a vu un Américain.

— Demande-lui pourquoi, souffla Remo en rabaissant la visière de son casque de tankiste.

— Pourquoi cherchez-vous un Américain ? demanda Lan.

Le vieil homme fit crisser une réponse et Lan traduisit.

— Il dit que c'est son affaire, pas la nôtre.

— Dis-lui de se mettre de côté ou il va se faire écraser, grinça Remo en descendant se mettre aux commandes.

Le char se mit à avancer vers la droite. Le vieil Oriental se mit en travers. Remo pivota sur la gauche : il trouva de nouveau le vieil Oriental sur son chemin.

— Qu'est-ce qu'il veut ? gronda Remo.

— Il dit qu'il veut qu'on l'emmène, qu'il est fatigué et qu'il ne veut plus marcher.

— Dis-lui d'aller se faire foutre.

— Lui dire quoi ?

— Laisse tomber, fit Remo en s'emparant de la Kalashnikof, je vais lui faire comprendre, moi.

Remo ouvrit l'écoutille du conducteur et descendit par l'avant. Le vieil Oriental le regardait faire, gardant les bras croisés, même quand Remo pointa la Kalashnikof sur son visage ridé.

— Tire-toi, commanda Remo en anglais.

Aussitôt le visage du vieil Oriental perdit son expression impassible.

— Toi ! se mit-il à hurler dans un anglais incroyablement grinçant. menteur ! Tricheur ! Comment as-tu pu faire ça à ton propre père ? Comment as-tu pu partir après que j'ai donné ma parole à l'Empereur ?

Ébahi, Remo baissa son fusil.

— Il parle à qui là, à toi ou à moi ?

— Sais pas. :

— C'est à toi qu'il doit parler, Lan : il dit qu'il est ton père.

— Je n'ai sûrement pas engendré cette... Vietnamiennne blanche, s'indigna le vieil Oriental. C'est déjà assez désolant avec toi. Tu as perdu tes esprits. Regarde-toi un peu. Non mais : cette arme, cet uniforme. Vraiment !

— Je crois qu'il parle à toi, glissa Lan, il te regarde.

— Vous me connaissez ? demanda Remo.

— Est-ce que la souffrance m'a vieilli au point que tu ne reconnais plus ton propre père, Remo ?

— Hé, vous connaissez mon nom ?

— Smith est très mécontent et il m'a envoyé pour te punir de ton iniquité.

Remo releva le canon de son arme.

— Je ne connais pas de Smith et tes trucs de Nhiaque ne marchent pas avec moi. Maintenant, dégage !

— Ce n'est pas ce grossier balai qui va te protéger de ma colère ! annonça le vieil Oriental.

Et il plongea sur Remo.

Remo essaya de feinter. Il ne voulait pas tuer ce vieux cinglé mais il ne tarda pas à regretter sa décision.

Le fusil s'envola, arraché de ses mains.

Remo se mit en garde mais un index dur comme de l'acier s'enfonça dans son estomac et il roula, plié en deux, au bas du tank.

Remo n'avait jamais ressenti une douleur aussi atroce : le vieux Nhiaque avait dû lui planter un couteau dans le ventre.

*

* *

Le Maître de Sinanju regarda son disciple se tordre au sol. Remo ne l'insultait pas comme à son habitude. En fait, il semblait terrifié. Chiun fronça les sourcils.

Puis Remo, en essayant de ramper hors d'atteinte, sentit son fusil et se retourna, braquant son arme sur Chiun.

Et dans les yeux de Remo, il y avait ce mélange de haine et de peur qu'il avait vu chez tous les soldats.

Remo tira.

Chiun évita la première balle.

— Meurs ! cracha Remo, enfonçant de nouveau la détente.

Cette fois, le sélecteur était sur automatique et l'arme se mit à tirer en rafale. Chiun dut faire un grand bond par-dessus Remo. Il atterrit derrière lui.

Remo lançait des regards en tous sens.

— Lan ! hurla-t-il, où est-ce qu'il est passé ?

— Derrière toi ! cria la fille en pointant du doigt.

Remo pivota sur place et ouvrit de nouveau le feu. Alors, le Maître de Sinanju comprit.

Le vieil Oriental jaillit comme une anguille, glissant dans la rafale entre deux balles. C'était trop facile : le chargeur était rempli de traçantes, marquant la trajectoire des balles.

Le chargeur vidé, la culasse resta bloquée en arrière.

— Merde ! jura Remo.

— Ça y est, tu as fini ? demanda Chiun, s'approchant de Remo.

Celui-ci essayait désespérément de se remettre sur pied. D'une main, il se tenait l'estomac, de l'autre il essayait de donner un coup de crosse à Chiun. Le geste était sans force, le mouvement sans grâce. « Désolant » pensa Chiun en lui arrachant son arme :

— Et maintenant, à mon tour, annonça-t-il.

— Toi, la fille, reprit-il en se tournant vers Lan, il me faut des balles. Envoie-les-moi.

— T'es pas cinglé, vieux busard ? s'étouffa Remo, elle est avec moi.

— Busard, s'indigna Chiun, les joues gonflées de colère, comment oses-tu parler à ton père !

— Mon père ! T'es pas cinglé ? Je ne t'ai jamais encore vu.

Chiun se figea, la barbe frémissante, les yeux rétrécis.

— Tu me renies ?

— Appelle ça comme tu veux.

— Jamais encore un disciple n'a renié son Maître.

— Son quoi ?

Chiun secoua la tête. Il avait définitivement compris.

— Je suis Chiun, Maître de Sinanju, fit-il doucement.

— Jamais entendu parler.

— Et qui est cette fille ? poursuivit le vieil Oriental.

— Une amie.

— Ton goût en matière de femelles est aussi désolant que d'habitude.

— Tu peux te faire...

— Je ne relèverai pas ça, fit Chiun avec hauteur.

— Relève ce que tu veux, oncle Hô mais tire-toi de mon chemin. Il faut que j'aille quelque part.

— Comment peux-tu y aller si tu ne sais même pas ce que tu cherches ?

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? lâcha Remo, abasourdi.

— Parce que si tu savais où tu allais, tu y serais déjà.

— Comment pouvez-vous savoir où je vais ?

— Parce que je sais d'où tu viens.

Remo haussa les épaules et remonta dans le char. Lan dut l'aider : il respirait avec difficulté.

— Tu ne veux pas ton balai, guerrier ? le rappela Chiun.

— Vous pouvez le garder, j'en ai d'autres.

Saisissant le fusil par le canon et la crosse, le Maître de Sinanju rapprocha ses mains et l'AK 47 se fendit sur toute sa longueur. Même le canon se fendit.

À ce crissement insupportable, Remo se retourna d'un bloc et ses yeux s'arrondirent : le vieil Oriental se frottait les mains, les débris déchiquetés de la Kalashnikov à ses pieds.

— Comment avez-vous fait ça ? s'étonna Remo.

— Oh, avec facilité, ça s'appelle Sinanju, fit Chiun modestement.

— C'est du karaté ?

— C'est bien supérieur. Avec Sinanju, je pourrais réduire ce char en poudre.

— Sans blague..., hasarda Remo.

— Sans blague, je pourrais même t'apprendre.

— J'en ai pas besoin, grommela Remo, j'ai une droite à déraciner

un arbre.

Pourquoi continuait-il à parler à ce vieux cinglé ?

— J'accepterais volontiers un siège, car je suis vieux et fatigué.

— Il y a un bus juste derrière, grommela Remo.

Il fit mine de refermer l'écoutille mais quelque chose le fit hésiter. Il regarda ce vieil Oriental qui avait l'air d'Hô Chi Minh en robe. Il ne se souvenait pas de l'avoir vu mais quelque chose le poussait à parler, quelque chose d'instinctif et de familier.

— Tu es cruel. Je me suis trompé. Tu n'es pas mon fils. Mon fils ne me laisserait pas seul dans la jungle pour être mangé par les tigres.

— Au moins, on est d'accord sur ce point, fit Remo en refermant l'écoutille.

Il avait eut le dernier mot, ce qui le rassurait. Mais quand il se glissa avec effort dans le siège du conducteur et démarra le char, il ressentit une obscure et vague tristesse. Comme s'il abandonnait quelque chose. Quelque chose de très important.

Le Maître de Sinanju regarda s'éloigner le char. Il savait que son disciple ne partait pas sur un coup de tête. C'était sérieux. Il n'avait pas su se défendre contre les coups de son Maître. Ses mains sentaient la poudre et il s'acoquinait avec une Vietnamiennne.

Smith avait raison. Remo avait eu un back-flash, un back-flash si fort qu'il ne se souvenait même plus du Maître de Sinanju. Et, pire encore, qu'il ne se souvenait même plus de Sinanju.

Le vieil Oriental renifla l'air de la nuit indochinoise. Il y avait d'autres moyens de voyager au Cambodge. Bien d'autres moyens. Il s'enfonça dans la jungle pour en trouver un.

Car le Maître de Sinanju savait où Remo se rendait. Même si Remo ne le savait pas lui-même.

Et quand Remo atteindrait sa destination, le Maître de Sinanju serait là à l'attendre.

CHAPITRE XVII

Le capitaine Dai Chim Sao n'acceptait pas la défaite. Il ne reconnaissait pas la défaite. Il ne connaissait pas la défaite.

Revenant à pied à son camp de base, il annonça au commandant en second, le capitaine Tin, qu'il avait localisé l'Américain renégat.

— Mes forces l'ont encerclé ! claironna-t-il. Ce n'est plus qu'une question de temps maintenant.

Il ne parla pas des chars détruits, ni des soldats qui avaient déserté au feu. Ni comment il était resté sur la piste, roulé en boule, pendant plus d'une heure après que le char lui eut roulé dessus. Rien de tout ça.

— Il va bientôt faire nuit, observa Tin. Vous avez besoin d'hommes supplémentaires ?

— Il me faut tous les hommes disponibles. Sur-le-champ.

— Mais si l'Américain est encerclé ? observa le capitaine Tin.

— Il pourrait profiter de l'obscurité pour s'échapper, je ne peux pas prendre ce risque.

La voix de Dai Chim Sao était montée de plusieurs crans.

— Mais si vous prenez, tous mes hommes, qui va défendre le camp ?

— Vous, capitaine Tin.

Le collègue de Dai Chim Sao déglutit et salua péniblement.

Les hélicoptères d'assaut Mi 24 décollèrent les premiers. Le capitaine Dai Chim Sao était dans l'appareil de tête.

Les chars suivaient, lourds, lents et traînant d'épais panaches de fumée noire.

Le capitaine Dai Chim Sao avait un plan. Il allait mener les hélicoptères d'assaut aux chars détruits et exprimer sa surprise. Il piquerait une colère terrible en découvrant qu'en son absence ses hommes avaient laissé l'Américain retourner la situation. Ses hommes ne risquaient pas de démentir sa version : ils étaient ou morts ou en fuite.

Il n'aurait plus qu'à reprendre l'offensive avec ses nouvelles

troupes. Personne ne croirait que le capitaine Dai Chim Sao avait pu se faire battre, surtout une fois qu'il aurait réussi là où les autres avaient échoué.

La cime des arbres tremblait, fouettée par les pales des hélicoptères. La nuit tombait sur la jungle comme un rideau sur l'acte final.

*

* *

Remo sentit un contact spongieux sur sa main et balaya vivement la sangsue avant qu'elle ait le temps de planter ses dents. Il était assis au bord d'une rizièrre, le dos appuyé contre un arbre.

La lune se levait, ronde et laiteuse comme une boule de cristal. Remo fixa longuement son reflet dans l'eau calme de la rizièrre. Lan dormait à côté de lui. Le char était caché un peu plus loin dans un bosquet de bambou. De la fumée flottait dans l'air, venue d'un village voisin. Tout semblait calme : ils avaient dû franchir la frontière du Viêt-nam. Il n'y avait plus de bruit de guerre. C'était le Viêt-nam éternel, celui d'avant et d'après la guerre.

Remo regarda la jeune Amériasienne dormir. Son visage était ouvert et confiant. Difficile de croire que derrière un visage aussi innocent la jeune femme ait pu concocter des histoires aussi incroyables.

Car elles étaient incroyables ses histoires : l'Amérique s'était retirée après avoir été vaincue, la guerre était finie depuis quinze ans. Alors qu'est-ce qu'il pouvait bien faire au Viêt-nam ? Est-ce qu'il était comme un de ces soldats japonais qui étaient restés cachés plus de vingt dans la jungle après la capitulation de leur Empereur ?

Mû par une brusque impulsion, Remo saisit son fusil et marcha jusqu'à la rizièrre. Éclairée par la lueur pâle de la lime, l'eau semblait un parfait miroir. Il se pencha et examina son reflet.

Il eut un choc.

Son visage semblait différent : ses yeux étaient plus enfoncés, sa peau plus tendue sur ses pommettes. Il n'avait plus l'air d'avoir dix-neuf ans mais il n'avait pas non plus l'air d'en avoir vingt de plus.

Il avait l'air plus vieux mais pas tant que ça. Comme son visage : c'était bien le même et pourtant il avait changé. Qu'est-ce que tout ça pouvait bien signifier ?

Remo revint vers Lan et scruta longuement son visage innocent

comme s'il allait trouver des réponses dans ses traits enfantins. Finalement il la secoua pour la réveiller.

— C'est mon tour de monter la garde ? demanda-t-elle en frottant ses yeux verts tout ensommeillés.

— Plus tard, fit Remo.

Lan remarqua le visage grave de l'Américain.

— Remo, qu'est-ce qui se passe ?

— Il faut que je sache la vérité.

— Quelle vérité ?

— La vérité sur la guerre.

Il la saisit aux épaules et la secoua.

— Tu me fais mal, se plaignit Lan en frottant ses épaules là où les doigts durs de Remo l'avaient meurtrie.

— Désolé, fit Remo d'une voix radoucie, c'est que je n'arrive pas à comprendre ce qui m'arrive. J'ai regardé mon visage dans la rizière : il a vieilli.

— Bien sûr.

— Mais pas de vingt ans.

Lan ne dit rien.

— Je ne peux quand même pas m'être caché plus de vingt ans dans la jungle sans être capturé et sans vieillir.

— Vous êtes arrivé au camp de rééducation. Lan sait pas d'où vous venez. Vous avez sauvé Lan et ses amis. Puis vous nous abandonnez. Lan vous aime. Lan se cache dans le bus. Bus saute sur une mine. Après vous souvenir de rien.

— Et si on était tous les deux morts ? demanda Remo au bout d'un silence. Si on était comme le capitaine Barbouze, comme d'autres soldats : morts et continuant à se battre ?

— Non ! hurla Lan, le visage rouge de colère, Lan pas morte ! Vous, mort peut-être, mais Lan pas morte ! Pas morte ! Lan sait qui elle est !

Puis la jeune Amérasienne s'écroula au sol, sanglotant convulsivement.

— Tu as peut-être raison, fit Remo pensivement. Je n'arrive pas à comprendre.

— Remo pense trop. Devrait être comme Lan. Pas penser. Sentir. Sentir avec son cœur.

— Ah ouais. Et qu'est-ce que tu sens ?

Lan se rassit en tailleur, les yeux rouges.

— Lan se sent triste. Le cœur gros. Lan pense qu'elle aime.

— Qui ça, moi ?

— Depuis Lan toute petite, maman lui parler de son père, Bob. Bob va revenir et nous emmener en Amérique. Mais Bob ne vient pas. Maman dire que Bob est mort. Lan ne croit pas. Mauvaises choses arriver à Lan. Puis vous venir. Lan vous aimer parce que vous êtes américain. Maintenant Lan vous aimer parce que vous êtes Remo.

— Je t'aime aussi, fit Remo, mais tu n'es qu'une gosse. C'est drôle.

— Lan pas drôle.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. À mon dernier souvenir, j'ai dix-neuf ans. Ton âge à peu près. Et pourtant je te vois comme une gosse, comme si, quelque part, je savais que j'étais plus vieux.

— Lan pas comprendre.

— Moi non plus. Et ce vieil Oriental ? Il connaissait mon nom. Il disait qu'il était mon père. Je n'ai jamais connu mon père mais il n'y a aucune chance pour qu'il ait été vietnamien.

— Lui très fort, fit Lan.

— Ouais, moi aussi. J'ai tué deux hommes à coups de poings. Je ne me souviens pas que j'étais si fort.

— Lan fatiguée de penser.

Le visage de Remo se fendit d'un brusque sourire.

— Moi aussi.

Lan eut un sourire timide et lui toucha le bras.

— Remo aime Lan ?

— Bien sûr.

— Aimer Lan maintenant ?

— Quoi ?

— Aimer. Aimer Lan maintenant ?

— Je ne sais pas. J'apprends juste à te connaître. Je t'aime bien, remarque.

— Alors aimer Lan plus tard. Faire boum-boum tout de suite.

— Oh, coassa Remo, comprenant enfin.

— D'accord ?

Lan enleva sa chemise. Sa peau était pâle sous la lune, sa poitrine petite mais ferme et haute. Elle entoura Remo de ses bras et l'entraîna doucement vers le sol.

Sa jeune bouche s'empara de la sienne avec gourmandise.

Quand leurs bouches se séparèrent, Remo soupira.

— C'était bien.

Il caressa sa taille mince.

— Si Remo fait boum-boum, peut-être qu'il comprendra qu'il est vivant, pas mort, pas un fantôme. Peut-être tous les deux on va se sentir en vie.

— Ça vaut le coup d'essayer, souffla Remo d'une voix rauque en la poussant dans l'herbe fraîche.

*

* *

Perché dans son arbre voisin, le Maître de Sinanju eut une expression de dégoût et se retourna pour faire face à l'Est, là où le soleil n'allait pas tarder à se lever.

Ayant perdu conscience de ce qu'il était, Remo retournait à ses plus bas instincts.

Quand les sons qui vinrent heurter ses délicates oreilles lui apprirent, qu'en plus, Remo y prenait du plaisir et que par conséquent il n'avait plus recours aux techniques correctes de contrôle mises au point par Sinanju, il sut que son disciple avait perdu toute trace de son enseignement.

Remo était en train de se livrer au sexe non pas par devoir mais par plaisir.

Et, au bout d'un moment, l'infortuné Chiun dut même se mettre les mains sur les oreilles pour arrêter les gémissements animaux de la bête à deux dos qui s'agitait à ses pieds.

CHAPITRE XVIII

Remo se réveilla instantanément, arraché au sommeil par un instinct profond. Il se releva sur un bras, l'oreille tendue.

Lan était pelotonnée contre lui, toute nue. Doucement, il la recouvrit de sa chemise. Elle continua à murmurer dans son sommeil : des sons qui n'étaient ni de l'anglais ni du vietnamien, des sons qui venaient de bien plus profond.

Mais ce n'étaient pas les sons qui l'avaient réveillé.

Alors ils grossirent, venant du Nord.

Des hélicoptères d'assaut, avec leurs sinistres paniers de roquettes au bout de chaque moignon.

Ils volaient au raz de la cime des arbres, si vite qu'ils les dépassèrent dans un écrasant sifflement de turbine.

— Lan, Lan, réveille-toi, cria Remo en secouant la jeune Amérasienne.

— Remo ?

— Les hélicos ! Ils ont sûrement repéré le char. Il faut qu'on file d'ici, *Di Di* [19] !

Lan ramassa ses vêtements avec la prestesse d'une femme adultère. Remo mit le char en marche et le lança sur la route. Derrière eux les trois Mi 24 opéraient un brutal demi-tour dans le ciel. L'un d'eux lâcha une roquette qui explosa sur la piste à cinquante mètres d'eux, soulevant un geyser de poussière et de shrapnells.

— Ils nous canardent à la roquette antichar, hurla Remo en faisant zigzaguer le char.

Derrière lui, Lan souleva l'écoutille et vida le chargeur de son AK 47.

— Né gaspille pas les munitions ! lança Remo.

En face de lui, un Mi 24, surgit soudain de la cime des arbres et lâcha une roquette. Son sifflement glaça les veines de Remo. Instinctivement, il attrapa la jeune fille et se jeta sur elle pour la protéger de son corps. Il sentit sous sa paume le doux contact d'un sein. Elle n'avait pas eu le temps de se rhabiller.

Sous lui, le sol trembla.

Remo rouvrit les yeux. Ils étaient indemnes mais un gros cratère était ouvert dans la piste juste devant les chenilles de leur char.

— Ils nous ont encore ratés, dit Tan.

~ Je ne crois pas. Je crois qu'ils le font exprès. Ils veulent nous arrêter, ils veulent sûrement nous prendre vivants.

— Mieux vaut mourir, fit crânement la jeune femme en reboutonnant sa chemise.

— Reste ici, intima Remo.

— Tu abandonnes encore Lan ?

— Ils vont sûrement amener d'autres chars, je vais les prendre à revers. Comme la dernière fois.

Il attendit que les hélicos disparaissent derrière les arbres pour se glisser hors du T 72 et à l'abri d'une rangée de bambous. Le soleil faisait fumer les rizières toutes proches.

Remo avait deviné juste : il aperçut très vite trois chars qui descendaient la piste du Nord, précédés d'une Land Rover. Il se dépêcha de grimper dans un gros arbre à caoutchouc jusqu'à une branche qui surplombait la piste. Les chefs de char avaient ouvert les écoutilles de tourelle et scrutaient la route derrière les viseurs de leurs mitrailleuses lourdes mais ils n'eurent pas idée de regarder aussi dans les frondaisons.

Remo laissa passer les deux premiers chars et se laissa tomber derrière sur la plage arrière du troisième. Il faillit glisser et dut se rattraper aux grilles d'aération du moteur mais le tankiste, tout occupé à faire basculer sa 12,7 sur son pivot, n'entendit rien. Remo l'assomma d'une manchette à l'oreille et le mitrailleur s'écroula sur la tourelle. Remo le prit à bras-le-corps, l'enleva de l'écoutille et, surpris de sa force, le jeta par-dessus bord.

Puis il se laissa glisser par le trou d'homme et sauta dans l'habitacle. Assourdi par le vacarme du char, le reste de l'équipage n'avait rien entendu. L'Américain envoya d'abord la crosse de son fusil dans la figure du chef de char puis se tourna vers le chauffeur dont le visage devint instantanément un masque dégoulinant de sueur.

— *Khoung ! Khoung !* se mit-il à hurler.

Remo l'assomma, l'arracha du poste de commande et se mit à sa place. Par le périscope il jaugea la situation : il pouvait toucher le premier char d'un coup, mais il n'aurait pas le second et il y avait encore les hélicoptères. Il décida d'attendre.

Les hélicos décidèrent à sa place en venant se poser de part et

d'autre du char de Lan.

— OK, on y va, souffla-t-il en plongeant sa main dans une caisse de grenades.

Il s'en bourra les poches et se glissa hors du char par l'ouverture du conducteur. Il portait toujours son treillis informe de soldat vietnamien, le casque de latanier bas sur les yeux, marchant tassé pour paraître plus petit.

Il remonta jusqu'au deuxième char et jeta comme si de rien n'était sa grenade sur les genoux du conducteur. Celui-ci poussa un cri d'effroi et jaillit du char. Ce fut sa dernière erreur. Il aurait dû saisir la grenade et la jeter : Remo l'abattit d'une seule balle et la grenade explosa à l'intérieur, liquidant le reste de l'équipage. Aussitôt, le T 72 se mit à vomir une fumée noire puis une série d'explosions annonça que la soute à munitions était touchée. Sur le dernier char qui patinait dans la boue d'un cratère, le mitrailleur faisait précipitamment pivoter sa pièce. La balle de Remo le rejeta en arrière et celui-ci fonça à toutes jambes jusqu'au char, balançant un chapelet de grenades par l'ouverture de la tourelle. Instantanément, le char se transforma en volcan, crachant des débris de métal brûlant au point que Remo faillit ne pas entendre les tirs qui venaient de la Land Rover de tête. Il se jeta dans les fourrés.

Plus loin, les turbines des hélicos se remirent à siffler.

— Lan ! hurla Remo. Empêche-les de décoller.

Comme si elle avait pu l'entendre dans ce vacarme, Lan jaillit de la tourelle de son T 72, tenant une Kalashnikov dans chaque bras. Elle les appuya sur l'acier du char pour se stabiliser et se mit à tirer, à longues rafales. Tout son corps tremblait sous les décharges.

Pris sous ses tirs nourris, les hélicos n'eurent pas le temps de décoller. Les membres de leur équipage avaient dû être touchés.

De son côté, Remo se retourna contre la Land Rover. Il abattit le chauffeur. Allongé sous le quatre-quatre, un soldat tirait dans la direction de l'Américain. Remo lui envoya une grenade qui rebondit sur un pneu avant de s'arrêter à deux centimètres du tireur. Coincé sous le châssis, celui-ci fit la seule chose qui lui restait à faire : il essaya d'attraper la bombe noire pour la renvoyer mais ses doigts glissant de sueur la laissèrent échapper. Elle explosa dans une gerbe orange, couvrant le cri d'horreur du soldat. La Land Rover prit feu. Remo fronça les sourcils, gêné par l'odeur de jambon grillé qui se dégageait du brasier mais il ne vit aucune trace du capitaine Barbouze.

Du regard, Remo fouilla fébrilement la jungle tout autour du

véhicule de commandement mais le capitaine avait disparu.

— Lan ! cria-t-il, tu vois quelque chose de là-haut ?

— Non.

— Il nous en manque un : le capitaine Barbouze.

— Qui ça ?

— L'officier nord-vietnamien que j'ai tué pendant la guerre.

Hâtivement, Remo se remit aux commandes et fit démarrer le char.

— Pourquoi si pressé ? demanda Lan. On dirait que Remo a un fantôme à ses trousses.

Remo ne répondit pas, les yeux braqués sur le périscopes pour faire passer le char entre les débris fumants des hélicoptères.

— Ouf, j'ai cru qu'on n'y arriverait pas, soupira-t-il enfin quand ils atteignirent la route libre.

— Oh merde ! s'exclama-t-il aussitôt.

Un soldat, l'uniforme en lambeaux, se tenait en travers de la route. Au bout de son arme levée comme un fanion pendait un drapeau.

— C'est lui, souffla Remo : le capitaine Barbouze.

— Il veut se rendre, observa Lan.

— Je n'ai aucune confiance en lui.

— Alors écrase-le.

— Impossible : il est déjà mort. Mais couvre-moi quand même avec la mitrailleuse de tourelle, fit-il en basculant son écoutille.

Le capitaine se mit à parler en vietnamien.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Il dit que nous avons détruit son unité.

— Ça, j'avais remarqué.

— Il veut savoir ce que tu veux.

— Dis-lui que je veux le tuer pour de bon. Non, ne lui dis pas ça. Dis-lui que je veux une reddition.

Lan hurla en vietnamien. Le capitaine Dai Chim Sao lui répondit.

— Il dit qu'il s'est déjà rendu, expliqua Lan.

— Pas seulement lui. Tout le Viêt-nam. Reddition sans condition.

Lan traduisit. Le visage du capitaine se défit. Sa réponse fut haletante.

— Il dit qu'il est seulement capitaine. Peut pas rendre tout le pays.

— Alors dis-lui de se préparer à mourir, siffla Remo en levant son arme.

Le capitaine Dai Chim Sao laissa tomber son arme et se mit à hurler frénétiquement.

— Il dit qu'il peut offrir mieux qu'une reddition, glissa hâtivement Lan.

— Il n'y a rien de mieux, gronda Remo.

— Il dit qu'il sait où sont gardés les prisonniers américains. Il va t'emmener. Tu emmènes les Américains et tu laisses le Viêt-nam tranquille.

— Ça c'est de la reddition, acquiesça Remo, baissant son arme. Dis-lui que ça marche.

CHAPITRE XIX

Le capitaine Dai Chim Sao avait compris qu'il était un homme fini. Il avait perdu deux pelotons de char et une escadrille d'hélicoptères face à un seul Américain et à une sang-mêlé. Avant même que son dernier soldat ne soit tombé, le capitaine savait qu'il était déshonoré. La mort même n'avait plus d'importance.

Et, parce qu'il avait moins peur de la mort que du déshonneur, le capitaine eut l'idée d'un plan. Il se coula dans la jungle au moment où le dernier char explosait, et, progressant sous le couvert des arbres, il parvint jusqu'à un des hélicoptères endommagés et trouva une radio en état de marche.

Il envoya sa position et annonça aux camps voisins par où il allait passer.

— Ne nous interceptez sous aucun prétexte, avait-il lancé dans la radio. C'est un ordre !

Puis il s'était placé sur le chemin après avoir attaché un chiffon graisseux à son fusil.

Et maintenant, il était accroupi sur la plage arrière du char, gardé par la *bui doi* qui le tenait sous la menace de la mitrailleuse de tourelle. Le soleil rouge martelait le crâne du capitaine mais son visage grêlé était éclairé d'un mauvais sourire.

L'Américain ne le savait pas mais il fonçait en plein dans un piège.

*

* *

Des heures plus tard, la piste que remontait le char, un sentier de jungle envahi par les herbes, se rétrécit et Remo dut se battre avec les commandes pour réussir à faire passer le char entre les arbres. Puis l'Américain négocia un virage serré et, soudain, la jungle s'ouvrit devant eux.

— Ça doit être le camp, observa Remo.

— Non, fit Lan d'une voix sourde, pas camp.

— Mais si, insista Remo.

— Oui, camp, mais regarde de côté.

Quelqu'un aboya des ordres en vietnamien.

— Fais-le taire, lança Remo dans son dos.

— Peux pas, fit Lan, pas capitaine. Viens voir Remo.

Remo grimpa à son tour par l'écoutille de tourelle et jeta un coup d'œil au-dehors. C'est alors qu'il découvrit l'autre tank. Il était posté en embuscade à la lisière du camp et son canon était braqué directement sur eux, comme le doigt du destin.

Aussitôt, Remo attrapa la mitrailleuse de tourelle et la pointa sur la nuque du capitaine.

— Dis-leur de reculer ou je lui fais sauter la tête ! cria-t-il.

Lan transmit la menace de Remo.

Le chef de l'autre char se figea, le fixant en silence. Remo ne le quittait pas de l'œil, sans perdre de vue la nuque du capitaine. À ce moment Dai tourna la tête. Ses yeux brillaient d'une lueur mauvaise et il découvrit ses dents mal chaussées dans un rictus moqueur.

— Ne crâne pas, siffla Remo. Je t'ai déjà tué une fois, je serai ravi de recommencer.

Lan traduisit et le capitaine perdit son expression de matou satisfait. Ses traits se convulsèrent, traversés par une série d'émotions.

Dans l'autre char, personne ne bougeait.

— Qu'est-ce qu'ils font ? souffla Remo.

— Ils attendent, chuchota Lan, le visage tendu.

— Quoi donc ?

Ils ne tardèrent pas à savoir. De derrière le char sortit une file d'hommes aux têtes et aux épaules baissées. Des Américains, vêtus de tenues de cotonnade grise en lambeaux. Derrière eux marchaient d'autres prisonniers, qui n'étaient pas américains. Lan reconnut ses camarades amérasiens et sa gorge se serra en réalisant qu'ils n'avaient pas réussi à atteindre la Thaïlande. Remo, lui, ne se souvenait même pas d'eux.

L'officier au visage de pierre désigna la file des détenus. Ils étaient sous la menace de plusieurs soldats armés. L'officier hurla, pointant tour à tour Remo et la colonne de prisonniers.

— Ne me dis pas : on se rend ou ils abattent les prisonniers.

Lan opina silencieusement, refoulant ses larmes.

Les doigts de Remo se crispèrent sur la poignée de la mitrailleuse.

Il mourait d'envie de tirer. Quand le capitaine Dai Chim Sao vit l'expression de Remo, son sourire s'évanouit et des gouttes de sueur se mirent à déferler sur son visage ingrat.

— Tu n'en vaux pas la peine, fit enfin Remo en relâchant la mitrailleuse.

— Pas le choix, ma fille, glissa-t-il en levant les mains.

À son tour, Lan laissa tomber sa Kalashnikov. Elle n'essayait même plus de refouler ses larmes.

— Adieu, Remo, chuchota-t-elle, la gorge serrée.

— On n'est pas encore morts, répondit Remo.

Les soldats entourèrent le char et les firent descendre. Puis ils les forcèrent à s'agenouiller et les fouillèrent brutalement.

Ils durent aussi aider le capitaine Dai Chim Sao à descendre. Une fois à terre, il tituba jusqu'à Remo, les jambes tremblantes, et le gifla à la volée.

— *Hai cai nay ra !* hurla-t-il à l'intention du chef de char.

Aussitôt, les soldats s'emparèrent de Lan et la poussèrent vers une hutte, entraînant les autres prisonniers à sa suite.

Puis ils escortèrent Remo à travers le camp jusqu'à un gros conteneur en fer placé juste à côté d'une latrine à ciel ouvert. Ils en ouvrirent la double porte de fer et y jetèrent Remo à coups de pieds.

Remo se retrouva dans une cage surchauffée où flottaient de lourdes odeurs humaines. Une faible lumière filtrait des trous ouverts par les balles dans une des parois de tôle.

Remo allait coller son œil pour voir à l'extérieur quand il sursauta : quelqu'un d'autre était dans le conteneur

— C'est rare qu'ils mettent ici deux types à la fois, grommela une voix, mais j'aime bien la compagnie.

— Qui est-ce ? demanda Remo.

— Qu'est-ce que tu crois, crétin ? C'est moi, Youngblood. Y t'ont lavé le cerveau ou quoi ?

— Youngblood ? Dick ?

— Hé ! s'exclama soudain Youngblood, je ne reconnais pas ta voix. T'es qui ?

— C'est moi, Remo.

— Ouais, Remo qui ?

— Williams. Tu connais beaucoup d'autres Remo ?

— Williams... Remo Williams.

Youngblood répéta le nom à voix basse, comme s'il le faisait rouler sur sa langue pour le goûter.

— J'ai connu un Marine de ce nom-là, fit-il enfin.

— Dick, c'est moi.

— Prouve-le !

— Vas-y, dis-moi comment ?

— Fais-moi voir ta tête. Va te mettre près du trou d'aération là-bas.

Remo s'accroupit sous le filet de lumière : ses yeux commençaient à s'accommoder à l'obscurité. Il discerna une silhouette sombre et épaisse et deux yeux brillants et suspicieux.

Les yeux se rapprochèrent encore. Ils n'avaient pas changé. Par contre, le reste du visage s'était épaissi ; la peau de son copain noir s'était ridée, était devenue granuleuse.

— Merde, c'est bien toi ! s'exclama Youngblood.

— Tu as l'air vieux, ne put s'empêcher d'observer Remo.

— Et alors ? Au bout de vingt ans tu espérais quoi ? Nat King Cole ?

— Alors c'est vrai ?

— Quoi ?

— La guerre... elle est finie ?

— Sans blague ? Tu n'étais pas au courant ? Mais t'étais où pendant tout ce temps ?

— Je ne sais pas, je ne me souviens plus. Je me suis réveillé et me voilà.

— Ils t'ont trouvé dans la jungle ?

— Non, je conduisais un char capturé. Ils m'ont pris en embuscade avec un autre char.

— Un vieux T 54 ?

— Oui.

— Alors ils t'ont bien eu, ricana-t-il, ce truc-là n'a qu'un canon de bois.

— Pas la peine de te marrer, grinça Remo, vexé.

— Désolé, mec, mais j'en bave depuis tellement longtemps qu'y me faut pas grand-chose pour me marrer.

— Qui d'autre est ici ?

— Nous ne sommes plus que sept maintenant. Au début on était trente. C'est moi le plus élevé en grade maintenant. C'est pour ça qu'ils m'ont mis dans ce conteneur. Tu vas l'adorer : un vrai four pendant le jour, une glacière la nuit. J'y suis depuis qu'un prisonnier s'est évadé, un certain Phong. Hé, au fait, c'est comme ça que tu es venu ici ? C'est lui qui t'as fait venir ?

— Je te l'ai déjà dit, je ne sais pas comment je suis arrivé ici. Dans ma tête, on est toujours en 1968.

— Ouais, ricana Youngblood, ma montre à moi s'est aussi arrêtée. Tu sais, Remo, tu as l'air différent.

— Et alors ?

— C'est vrai, tu as l'air différent mais tu n'as pas l'air d'avoir vieilli. C'est curieux, je ne sais pas où tu étais mais tu n'as pas vieilli d'un poil.

— Je crois que je suis mort, fit Remo d'un ton lugubre.

— Quoi ?

— Je crois que je suis mort dans la jungle il y a bien des années. Je suis un fantôme.

— Hé ho, mec, me raconte pas d'histoires de fantômes, ce genre de trucs ne marche pas avec moi.

— Et Barbouze ? Tu te souviens du capitaine Barbouze ? On l'a tué et il est toujours vivant. Qu'est-ce que t'en dis ?

Le rire de Youngblood partit du ventre et résonna contre les parois du conteneur.

— Hé, mec, t'es vraiment paumé. Mais remarque je comprends ce que tu peux ressentir. J'ai cru vomir la première fois que j'ai vu se pointer sa face de rat.

— Hein ?

— C'est pas le capitaine Barbouze, c'est son fils. Mais ils sortent bien du même moule pourri, non ?

— Son fils, hein ? fit Remo rêveur. Chut, j'entends quelqu'un qui s'approche.

— J'entends que dalle, souffla Dick Youngblood en collant son oreille contre la paroi.

— Si, des pas, très silencieux.

— Tu entends des voix, mec. T'as trop l'habitude des fantômes.

— En tout cas celui-là, je le vois bien, fit Remo, regarde.

Youngblood se laissa mener jusqu'au trou dans la paroi.

— Un Nhiaque, fit Youngblood, et vieux avec ça. Je ne l'ai jamais vu avant.

— C'est oncle Hô, expliqua Remo.

— Hô Chi Minh est mort lui aussi mais si c'est bien lui, je retire tout ce que j'ai dit.

— Oncle Hô, c'est comme ça que je l'appelle. Je l'ai déjà rencontré dans la jungle.

— Ah ouais, comme ça. Et qui est-il ?

— Je ne sais pas son nom mais il dit qu'il est mon père.

— Ouais, maintenant que tu en parles, je vois bien l'air de famille, remarqua Youngblood, sarcastique.

*

* *

Dès que le camp s'endormit, le Maître de Sinanju se mit en marche. Il avait patiemment attendu que son disciple arrive au camp de prisonniers.

Comme d'habitude, Remo était en retard.

Il était plus simple de laisser Remo se faire prendre que d'intervenir. Dans l'état de Remo, c'était la meilleure solution. Quand il décida que Remo avait croupi assez longtemps dans la grande boîte de métal, Chiun s'approcha, silencieux et invisible des quelques sentinelles postées dans le camp.

— Remo, chuchota-t-il.

— Ouais, qu'est-ce que tu veux, Hô ? demanda aigrement Remo.

— Juste te parler. Tu es à ton aise ?

— Sûrement pas, je suis prisonnier.

— Oh, fit le Maître de Sinanju comme s'il venait juste de remarquer. Pourquoi ne t'évades-tu pas ?

— Et comment ?

— Par ces trous si pratiques, fit Chiun en introduisant un doigt à l'ongle interminable dans un des trous de balles. Regarde, ils sont juste à la bonne taille.

— Aie, vous avez failli me crever un œil.

— Ça t'apprendra à m'espionner. Tu n'es pas obligé de me regarder

pour comprendre mes mots.

— Tu as raison, Remo, fit un autre homme, ce vieux Nhiaque est cinglé.

— Qui est-ce ? demanda Chiun, qui parle ?

— Un de mes amis, expliqua Remo.

— Celui qui s'appelle Youngblood ?

— Ouais, comment savez-vous ça ?

— Parce que c'est un Viet, gronda Youngblood. On t'a tendu un piège, Remo.

— C'est vraiment dommage, fit Chiun tristement.

— Quoi donc ? demanda Remo.

— Que tu aies retrouvé ton vieux copain d'armée. C'est très triste.

Remo haussa les épaules.

— Écoute, Hô, pourquoi tu ne vas pas faire un tour. Nous avons plein de choses à nous dire.

— Comment peux-tu parler si durement à celui qui a tant compté pour toi ?

Facile : je suis mort. Les morts font ce qu'ils veulent.

— Ah, c'est déjà bien si tu te souviens que tu es mort.

— Ah bon ? fit Remo, incrédule.

— Hé, siffla Youngblood, j'en ai marre de vos conneries.

Chiun l'ignora.

— De quoi d'autre te souviens-tu, Remo ?

— De rien

— Mais tu te souviens que tu es mort ? Tu as été mort pendant des années.

— Alors c'est vrai, fit Remo d'un ton lugubre. Comment le saviez-vous ?

— Parce que..., commença Chiun.

Le Maître de Sinanju se souvint alors d'une parabole qu'il avait racontée autrefois à Remo pendant sa formation.

— C'est parce que je suis ton ange gardien, poursuivit-il. Oui, ton célèbre ange gardien. Je suis ici pour te guider sur ton chemin.

— Vous ? Mon ange gardien est vietnamien ?

— Non, coréen.

— Sud ou Nord ?

— Nord, bien sûr.

— Mon ange gardien est un communiste ?

— Non, idiot, ton ange gardien est Sinanju.

— Il doit y avoir une erreur : je suis catholique.

— L'empereur Smith s'inquiète à ton sujet.

— C'est qui, l'empereur Smith ?

— Le souverain de l'Amérique. Il m'a envoyé pour te ramener.

— Hé, Dick, t'as entendu ça ? L'Amérique est devenue une monarchie. Je parie que c'est parce qu'on a perdu la guerre.

— Il est en train de te prendre la tête, Remo, intervint Youngblood, envoie-le promener.

— Je dis la vérité, fit Chiun d'un ton pincé.

— Prouvez-le.

— Comment ?

— En nous faisant sortir d'ici.

— Pourquoi ne l'as-tu pas demandé plus tôt ? Attends ici.

— Quoi donc ?

— Je vais créer une distraction pour aider votre fuite.

— T'as entendu ça, Dick ? railla Remo, oncle Hô va créer une distraction. Si tu as des bagages à faire, c'est le moment.

— Je ne vous écoute même pas, vous êtes tous les deux complètement à la masse.

— Ne t'inquiète pas, promet le Maître de Sinanju, ça ne va pas prendre de temps. Nous disposons de l'éléphant de surprise.

Après que le Maître de Sinanju eut disparu dans la nuit, Dick Youngblood demanda :

— J'ai bien entendu : il a dit « éléphant ? »

— Je pense qu'il voulait dire « élément » : élément de surprise.

Remo regardait par le trou de balle.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda Youngblood.

— Je veux voir ce qu'il va faire.

— Faire ? Hô va aller dans la cabane du chef de camp et ils vont

boire du vin de riz en se foutant de nous jusqu'à la prochaine mousson. Qu'est-ce que tu crois qu'il va faire ?

— Je ne sais pas, fit lentement Remo, mais je l'ai vu réduire une AK 47 en miettes à mains nues.

Dick Youngblood s'assit lourdement, sourcils froncés, fixant le profil faiblement éclairé de Remo.

— Tu sais ce que je pense ? dit-il enfin.

— Quoi ?

— Je pense que je dors et que tu es mon cauchemar. Je vais me taper un petit somme, même si nous savons tous les deux que je dors déjà et j'espère que vous serez partis tous les deux, toi et le vieux Nhiaque cinglé, quand je me réveillerai.

CHAPITRE XX

Le premier son ne tarda pas à venir. Une case venait de s'écrouler. Remo ne pouvait pas voir ce qui se passait mais les sons étaient évidents : craquements de bambou, toits de paille sèche crépitants comme s'ils étaient en feu. Il y eut des cris de panique, des appels affolés en vietnamien et, couvrant tout ce pandémonium, un énorme barrissement.

Dick Youngblood se précipita aux côtés de Remo :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas, répondit Remo, se déplaçant de trou en trou, essayant de distinguer quelque chose.

Soudain des ongles pointus comme des couteaux jaillirent au milieu des trous dans la paroi.

— Encore l'oncle Hô, gémit Remo en reculant juste à temps pour ne pas se faire éborgner.

Les ongles tailladèrent le métal dans un bruit déchirant.

— Je rêve, râla Youngblood en courant se réfugier à l'autre extrémité du conteneur.

À travers l'énorme trou ouvert dans la paroi déchiquetée apparut un visage parcheminé.

— Et alors ? Qu'est-ce que vous attendez ? demanda Chiun. Venez. Remo n'hésita pas.

— Hé, alors, tu viens ? demanda-t-il à Youngblood.

— Je sais que je rêve, fit celui-ci en roulant des yeux effarés.

— Tu pourras te réveiller plus tard, l'encouragea Remo.

— Ou mourir tout de suite, proposa Chiun.

Youngblood rampa hors du conteneur en marmonnant.

— J'ai lu quelque part que si on meurt dans un rêve, on est mort quand on se réveille, alors foutu pour foutu.

— Par ici, fit Remo.

Le camp était en pleine panique. Curieusement, personne ne tirait.

— Qu'est-ce que vous avez fait, Hô ? demanda Remo.

— Mon nom est Chiun, Maître de Sinanju.

— Et moi je suis le Roi de Prusse, ricana Youngblood

— Continuez comme ça : vous allez me faciliter les choses, avertit le vieil Oriental.

— Qu'est-ce que t'as dit, le Nhiaque ? gronda Youngblood.

— Rien. Qu'est-ce que vous attendez ? Suivez moi.

— Lan est toujours là-bas, fit Remo en se retournant.

— Mes hommes aussi, tonna Youngblood, je ne pars pas sans eux.

— D'accord, fit Remo.

— Pas d'accord, intervint Chiun, n'oubliez pas que c'est moi qui vous ai fait sortir alors c'est moi qui décide.

— Je ne me souviens pas d'avoir donné mon accord, protesta Remo, et toi Dick ?

— Non, en plus ce vieux Nhiaque est cinglé. Tu vois cette hutte là-bas ? Tu crois qu'on peut l'atteindre ?

— Peut-être bien, tout le brouhaha semble venir de l'autre côté. On dirait un char devenu fou.

— Les chars ne font pas ce bruit-là. On dirait un animal.

— C'en est un, approuva Chiun.

Et soudain un projecteur éclaira une masse grise qui reculait. Un gros serpent de chair grise saisit un soldat vietnamien et l'écrasa contre un mur. L'énorme bête poursuivit sa charge, pulvérisant une case de bambou.

— Nom de Dieu, souffla Youngblood, mais c'est un putain d'éléphant.

— Pas un éléphant, fit Chiun avec satisfaction. C'est L'Éléphant.

— Quel éléphant ? demanda Youngblood, les yeux écarquillés.

— C'est l'éléphant de surprise dont les Américains parlent toujours.

— Qu'est-ce que je te disais ? fit Remo.

— Je ne veux plus rien entendre, coupa Youngblood, il nous faut des armes. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Qu'on y va.

— C'est ça, fit sévèrement Chiun, vous serez tous les deux de la viande morte si vous faites un pas. Restez ici, je vais chercher vos amis.

— Depuis quand tu commandes ? demanda Remo.

Il ne reçut pas de réponse

— Regarde derrière toi, fit Remo.

Youngblood se retourna : le vieil Oriental avait disparu.

— Oh non ! gémit-il : plus de trucs de fantômes pour aujourd'hui.

— Regarde, reprit Remo.

— Rien à faire, je ne regarde plus. Je sais que je rêve.

Mais Dick Youngblood regarda quand même. Le vieil Oriental marchait calmement au milieu des bâtiments du camp. Il s'arrêta et plaça ses mains en conque sur sa bouche mince pour émettre un son étrange.

L'éléphant barrit une réponse et partit au galop vers la brousse, balançant sa trompe. Il se déplaçait à une vitesse ahurissante.

Une troupe de Vietnamiens lui courait après avec des bâtons.

— Pourquoi ne l'abattent-ils pas ? s'étonna Remo.

— Tu rigoles ? Ici, un éléphant comme ça, ça, vaut un camion. On n'abat pas les camions.

— En tout cas, ils vont courir après leur camion pendant un bout de temps. Alors, on en profite ?

— D'accord. On y va. *Semper Fi* [20] ! À la vie, à la mort !

Ils foncèrent.

— Je passe le premier, souffla Youngblood en le dépassant, je connais le camp.

— Si tu vois une Vietnamiennne avec des yeux verts et des taches de rousseur, ne la tue pas, c'est mon amie.

Youngblood accéléra. Remo le regarda courir à la lueur de la lune. Le grand Noir s'était alourdi : un costaud dont les muscles s'étaient amollis avec le temps et la détention. Il avait l'air vieux. Remo regarda ses propres mains, lisses et soignées, étonné qu'elles puissent appartenir à quelqu'un de l'âge de Youngblood.

« Pas le moment de penser » se dit Remo en prenant son élan.

Il se figea : un armement de culasse venait de claquer directement dans son dos.

— *Chu Hoi !*

C'était la voix du capitaine Dai Chim Sao, nerveuse et haut perchée.

Remo se retourna.

— Encore toi ? soupira Remo, levant les mains.

*

* *

Le capitaine Dai Chim Sao savait faire parler les hommes. À fortiori les femmes.

Il avait fait venir la *bui doi* dans son bureau, les mains liées derrière le dos, les bras passés dans un bambou. Avant de sortir, les soldats avaient accroché le bambou à un crochet qui pendait du plafond. D'ordinaire, la traction sur les jointures suffisait à faire parler les gens.

Mais pas Lan.

Le capitaine Dai Chim Sao se mit à la travailler à la cigarette. D'abord sur la paume des mains. Ensuite sur la plante des pieds. Il se tenait derrière elle, si bien qu'elle ne pouvait pas voir où il allait appliquer le bout brûlant. L'avantage psychologique était appréciable.

La fille se tordait et se mordait les lèvres au sang. Mais elle refusait toujours de supplier, semblable au détestable Phong. Mais elle paierait, comme Phong.

Le capitaine ne mit pas trop longtemps à trouver son point faible. Tout le monde avait un point faible : il suffisait de le trouver.

Pour Lan, c'était tout bête : il n'eut qu'à prendre son briquet et mettre le feu aux longs cheveux de la fille.

Elle hurla, tandis que la masse noire s'enflammait. Il la laissa crier un long moment avant de jeter un baquet d'eau sur sa tête. Elle pendait au bout de son bambou, la tête basse, les cheveux carbonisés, le visage, une masse rouge et gonflée.

— Non, supplia-t-elle, plus de ça.

— J'ai juste une petite question à te poser, susurra le capitaine d'un ton mielleux. Mon anglais n'est pas très bon et l'Américain a dit quelque chose au sujet de me tuer. Qu'est-ce qu'il voulait dire ?

— Il m'a dit qu'il vous avait déjà tué pendant la guerre avec les Américains, hoqueta-t-elle.

— Et puis ?

Les yeux de Dai Chim Sao étaient vitreux.

— C'est tout ce que je sais.

Les yeux de Dai Chim Sao se rallumèrent.

— Tu sais que tu me rappelles Phong ? fit-il avec un sourire torve.

— Je ne connais pas de Phong.

— Je vais arranger ça, promit Dai Chim Sao en appuyant son canon de pistolet contre la tempe de Lan. Dis-lui bonjour de ma part.

Il tira une seule balle.

La tête de Lan fut rejetée sur le côté mais son corps resta à se balancer au bout du morceau de bambou.

Avec un rictus de haine, le capitaine le détacha et Lan retomba, la tête dans la flaque d'eau noire qui se teinta lentement de rouge.

Dai Chim Sao sortit de la salle d'interrogatoire, les yeux brillants de joie. C'était incroyable : le destin lui envoyait l'Américain qui avait tué son père, ce père dont il portait les traits avec une si arrogante fierté.

Il marcha à grands pas vers le conteneur, tellement pris dans ses pensées qu'il entendit à peine les barrissements d'un éléphant. Quelle importance avait un éléphant emballé quand il allait accomplir sa vengeance.

Fébrilement, il souleva le levier de la porte du conteneur et l'ouvrit brutalement.

Sa mâchoire tomba, laissant échapper la cigarette qui pendait au bout de ses lèvres : la cage était vide.

Le capitaine retourna dans le camp dans une course échevelée. Pourvu que personne ne tue l'Américain avant lui.

Il en priait ses ancêtres, chose qu'il n'avait pas faite depuis vingt ans.

Soudain sa face grêlée se fendit d'un large sourire. Le destin lui souriait. L'Américain était là, à sa merci. Il aurait pu l'abattre dans le dos, comme il l'avait fait avec un nombre incalculable d'autres GI's pendant la guerre. Mais il voulait que celui-ci se voie mourir et sache pourquoi.

— Tu as tué mon père, grimaça-t-il quand Remo lui fit face.

— Mes bras sont déjà levés, répondit l'Américain. Je suis *chu hoing*, bien ?

— Mon père ! hurla le capitaine. Tu l'as tué. Pour ça, j'ai tué beaucoup d'Américains.

Remo haussa les épaules. Le capitaine Dai Chim Sao grimaça, frustré. Si seulement il connaissait le mot anglais pour « tuer ».

*

* *

Le Maître de Sinanju n'eut aucun mal à libérer les prisonniers. Leur hutte était facile à trouver. C'était celle qui était un peu à l'écart et avait deux soldats en armes devant la porte.

Il en fit tranquillement le tour et découpa un panneau rectangulaire dans le toit de paille. Puis il descendit au milieu des prisonniers et les invita à le suivre vers la liberté.

— Je suis envoyé par le gouvernement américain pour vous délivrer, chuchota-t-il. Suivez-moi en silence. Un sous-marin nous attend.

Les prisonniers le regardèrent avec tant d'incrédulité qu'il dut employer ses ongles pour leur rendre la foi. Les prisonniers jaillirent par le toit, comme s'ils étaient piqués par un essaim de guêpes en folie.

Chiun ne les quitta pas d'une semelle, les poussant vers la jungle comme un bon chien de garde, mordant ses vaches égarées pour leur faire rejoindre le troupeau.

Dès qu'ils furent à l'abri des arbres, il retourna vers le camp. Il manquait encore la fille aux yeux verts. C'est alors qu'il aperçut Youngblood qui courait de hutte en hutte, en se dandinant comme un gros ours. Chiun leva les yeux au ciel. Ces Américains étaient de vrais enfants : ils ne pouvaient jamais rester en place.

En courant vers Youngblood, il découvrit Remo, les bras levés. Un officier vietnamien le tenait sous la menace de son pistolet, éructant des imprécations auxquelles, visiblement, Remo ne comprenait rien.

— Remo ! cria Chiun.

Remo tourna la tête ; il avait l'air d'avoir peur.

— Hé, oncle Hô, c'est le moment de me donner un coup de main.

Chiun hésita. Il était trop loin pour intervenir.

— Si tu touches à mon fils, annonça-t-il en vietnamien, une mort terrible s'abattra sur toi.

— Je n'ai pas peur de la mort, vieillard, grinça Dai Chim Sao.

— Je suis Sinanju, ce Blanc est aussi Sinanju. Réfléchis bien avant de tirer, annonça Chiun.

— Hé ! Hô ! arrête, lança Remo d'une voix angoissée, tu ne réussis qu'à le rendre plus enragé.

— Il a tué mon père, postillonna Dai Chim Sao, et son doigt blanchit sur la détente.

— Il va tirer ! hurla Remo.

— Remo, souviens-toi de ton entraînement ! cria Chiun.

— Quoi ?

— Ta tête les voit comme des balles mais ce ne sont que des petites pierres.

— J'ai peur des balles, hoqueta Remo, les yeux fixés sur le canon de l'arme.

— C'est ça, l'encouragea Chiun, ne le quitte pas des yeux. Relax. Ne bouge pas avant de voir la balle sortir.

— Bouger ? Je suis pétrifié.

— Vieillard, fit Dai Chim Sao en vietnamien, dis à cet Américain qu'il a tué mon père, le capitaine Dai Ma Qui.

— Remo, cet idiot dit que tu as tué son père.

— Dis-lui que je le sais déjà, lâcha Remo, ses yeux tellement fixés sur le canon qu'ils en louchaient.

— Il dit qu'il est déjà au courant, laissa tomber Chiun.

Le capitaine tira instantanément.

— Souviens-toi ! cria Chiun.

Comme au ralenti, Remo vit le canon noir cracher du feu et de la fumée, précédé d'une boule grisâtre : la balle.

Soudain, la tête de Remo bourdonna et il sentit qu'il n'avait plus le contrôle de son corps. La balle fonçait vers sa poitrine mais Remo se vit faire une esquive et elle passa en sifflant à moins d'un centimètre de son T-shirt.

Remo continua son mouvement, arrachant le pistolet des mains du Vietnamien. Puis il lui envoya un coup de pied dans le bas-ventre et, quand l'autre s'écroula, lui fit sauter les dents d'un coup de talon.

— Franchement bâclé, technique très relâchée, commenta Chiun en apparaissant à ses côtés.

— Vous voulez rire ? s'indigna Remo. J'esquive une balle tirée à bout portant et défonce ce clown et on m'engueule !

— Pourquoi ne le tues-tu pas ? demanda Chiun d'une voix égale.

— Je ne peux pas, fit Remo.

— Comment ça, tu ne peux pas ? coassa le vieil Oriental en faisant

mine de se prendre le cœur à deux mains. Mon fils, l'assassin, qui ne peut pas tuer. Pourquoi ?

— C'est interdit par la convention de Genève. Chiun cilla.

— Conven... !

Dick Youngblood déboula à ce moment-là, serrant une AK 47 dans ses grosses pattes.

— Si tu veux, je le finis pour toi, proposa-t-il. Je viens de retrouver ta copine, Remo.

Le visage de Remo se durcit.

— Désolé, mec, je l'ai découverte dans la salle d'interrogatoire. Il semble qu'il l'ait torturée avant de l'abattre.

Les lèvres de Remo murmurèrent le nom de Lan. Il se tourna d'un bloc vers le capitaine et le saisit par le collet. Le visage du Vietnamien, convulsé de haine, se tordait comme du métal en fusion. Celui de Remo était impassible.

Remo leva la main. Elle tremblait comme si toute l'énergie de Remo vibrait en elle.

Quand Remo la laissa enfin partir, il y eut un claquement, comme quand une batte base-ball entre en contact avec la balle pour le *home run* [\[21\]](#), et soudain la tête du capitaine disparut. De son cou tronqué, jaillissait une fontaine de sang.

Remo laissa retomber le corps. Alors ils entendirent tous un bruit de branchages brisés et un choc sourd de noix de coco tombant au sol. Puis ce fut le silence.

Dick Youngblood se détourna et vomit bruyamment.

Chiun examina la main de Remo. Il n'y avait pas une marque, pas même une goutte de sang.

— C'est déjà mieux, affirma-t-il d'un ton satisfait. Je croyais que tu n'arrivais pas à le tuer.

— Je me suis souvenu d'une chose, lâcha Remo.

— Quoi donc ?

— Les Nord-Vietnamiens n'ont jamais signé la convention de Genève.

CHAPITRE XXI

Le ministre de la Défense de la République Socialiste du Viêt-nam dut faire un effort pour reposer dignement le combiné de son téléphone.

Ainsi, ce crétin de Dai Chim Sao avait échoué et les prisonniers américains avaient été délivrés.

— D'après nos rapports, ils se dirigent vers le golfe de Siam, expliqua-t-il en marchant vers la grande carte qui pendait au mur du fond.

Des petits points rouges piquetaient la zone sud du Cambodge, barrant l'accès du golfe.

— Ces pastilles rouges, commença-t-il en pointant la carte pour son adjoint, le général Trang, symbolisent nos meilleures unités, équipées d'hélicoptères d'assaut Mi 24 et de chars T 72 dernier modèle. Et cette pastille noire marque leur char, un vieux T 54 au canon de bois. Alors, comment expliquez-vous que le point noir continue à progresser ?

— Parce que les autres ont été détruits, osa dire le général, pratiquement au garde-à-vous.

— Exactement, reprit le ministre. Un misérable T 54 au canon de bois et une poignée de prisonniers de guerre et de *bui doi* mettent en déroute nos meilleures troupes. Vous savez pourquoi, vous ?

— J'ai entendu dire qu'ils avaient aussi un éléphant, éluda le général.

— Ça me rappelle la guerre, continua le ministre, comme s'il n'avait pas entendu.

— Quelle guerre ?

— La guerre contre les Américains.

— Mais nous l'avons gagnée.

— Justement, c'est bien ce que je veux dire. Ces types se battent le dos au mur, fit-il en tapotant la pastille noire. Ils n'ont rien à perdre. Comme nous, il y a vingt ans.

Remo arrêta le char en atteignant la crête touffue.

— Couvrez-moi ce tank, ordonna-t-il.

— Vous avez entendu ! tonna Youngblood en sautant. Allez, allez, on se remue.

Fouettés par son ton de commandement, tous les évadés s'activèrent.

— Tu as bien maintenu la discipline on dirait, admira Remo en les voyant couvrir les traces du char.

— Tu l'as dit, opina Youngblood avec un large sourire. À la mort du dernier officier le moral était bas. Les types prêts à se foutre à plat ventre devant les Viets. C'est là que je suis devenu un vrai fils de pute. Si j'attrapais un mec en train de parler vietnamien, je lui pétais la gueule. C'était dur pour les copains : les Viets les tiraient d'un côté, moi de l'autre.

— Qui a gagné ?

— Moi : j'étais le plus méchant. Les Viets ont commencé à s'occuper sérieusement de moi mais je pouvais encaisser. Ils me faisaient crever de faim mais je ne perdais pas un gramme, rien que pour les enrager. Ils me collaient dans leur conteneur et j'en sortais avec un grand sourire pour leurs faces de rats.

— Sacré Youngblood, t'as pas changé.

— Si, j'ai changé, fit-il, soudain grave, j'ai pas l'air mais je suis quand même au bout du rouleau. Je sens le bout du tunnel mais je ne sais pas si je verrai la lumière.

— T'inquiète. On s'en sortira, promet Remo. On a l'oncle Hô. Au fait, ne m'appelle pas Remo devant les autres.

— Pourquoi ? Quelle différence ça fait ? demanda Youngblood, soudain alerté par le ton de son vieil ami.

— La différence entre la vie et la mort. Crois-moi.

— Là, pointa le ministre de la Défense, en montrant une grande plage de sable fin. Regardez leur axe de progression sur la carte. C'est là qu'ils se rendent et ils ne sont plus qu'à quelques kilomètres.

Le général Trang loucha sur la carte puis sur la baie d'azur qu'ils survolaient dans leur Mi 24.

— Dans ces eaux, il y a un sous-marin qui les attend, prophétisa le ministre.

— Comment savez-vous ça ? commença le général, mais il savait déjà la réponse.

En quarante ans de guerre contre les Français, les Américains et les Chinois, le ministre de la Défense ne s'était pas souvent trompé.

— On va faire d'une pierre deux coups, annonça le ministre. Éliminer les prisonniers qu'on ne pouvait pas rendre de toute façon. Ils mourront sur la plage en combattant, ce qui est on ne peut plus logique. Et les Américains se tairont quand nous aurons capturé leur sous-marin dans nos eaux territoriales. Ils seront même obligés de reprendre les négociations et de nous accorder la clause de la nation la plus favorisée. Retournement de situation. Et nous en avons bien besoin : nous avons gagné la guerre mais perdu la paix. Regagnons cette guerre pour gagner la paix. Allez-y, grenadez la baie, lança-t-il dans la radio de bord.

Penché dans la bulle de plexiglas, le général Trang vit une flottille de vedettes rapides converger sur la baie, lâchant derrière elles un chapelet de tonneaux noirs : les grenades de profondeur.

Une série d'explosions creva la surface des eaux irisées et, peu après, une forme noire apparut dans un jaillissement d'écume.

— Nous les tenons tous ! exulta le ministre en reconnaissant l'emblème étoilé frappé sur le kiosque. En voyant le sous-marin capturé, les évadés n'auront plus qu'à se rendre. Alors, nous les abattons.

*

* *

— Arrêtons-nous ici, ordonna le Maître de Sinanju.

Remo arrêta le char.

— Ne bougez pas, je vais voir ce qui se passe, annonça-t-il en grimant à un gros banian.

De là-haut, il découvrit toute la rade : les chars, les hélicos au repos et le sous-marin US entouré de patrouilleurs à drapeau rouge.

Quand il redescendit, son visage était gris.

— Ils ont capturé le sous-marin.

Tous les évadés gémissaient à l'unisson. Certains laissèrent échapper des sanglots, d'autres jetèrent leurs armes de désespoir.

— Nom de Dieu, gronda amèrement Remo.

— Alors, petit soldat, railla froidement Chiun. Qu'est-ce qu'on fait maintenant que tu n'as plus d'objectif et encore moins de plan ?

— On se bat et on gagne, siffla Remo, les dents serrées.

— Mais comment ? s'étrangla Youngblood.

Remo se tourna vers Chiun.

— Je parie que vous pouvez vous charger de ces vedettes.

— Et qu'est-ce qui vous fait penser qu'un frêle vieillard comme moi peut assumer une tâche aussi formidable ?

— Je vous ai déjà vu faire, fit Remo avec un sourire. Alors, oui ou non ?

Chiun s'inclina.

— Bien sûr... moyennant une petite concession.

Remo fronça les sourcils.

— Quoi donc ? demanda-t-il d'une voix pincée.

— Oh, ce n'est pas grand-chose : je souhaite que vous m'aidiez seulement à transporter mon éléphant en Amérique.

Remo sourit.

*

* *

Le Maître de Sinanju choisit l'approche directe. Avec tous ces canons braqués sur la jungle, il fit ce que personne n'attendait. Il marcha droit sur la plage.

Les Vietnamiens attendaient des prisonniers, un char au canon de bois. Ils n'attendaient pas un vénérable vieillard oriental drapé dans un kimono. Il avait les mains vides. Ils ne tirèrent pas, attendant les instructions.

Ébahis, ils le regardèrent passer jusqu'à ce que le ministre de la Défense s'avance vers lui. Le vieil Oriental continua à marcher, l'ignorant de façon insultante. Vexé, le ministre aboya un ordre mais les soldats qui tentèrent de s'emparer de lui se retrouvèrent le nez dans le sable.

Le vieil Oriental marcha jusqu'à la mer et disparut dans les vagues.

C'est alors que des tirs éclatèrent à la lisière de la plage. Sous les balles qui sifflaient à ses oreilles, le ministre de la Défense dut se jeter à l'abri d'un char. Tout le monde tirait. Un hélicoptère qui essayait de s'envoler fut touché à un de ses paniers de roquettes et explosa, entraînant l'incendie des autres Mi 24.

« C'est comme à Diên Biên Phu, » pensa le ministre.

Mais cette fois, c'étaient eux, les Français.

De son cocotier, Remo vit un des patrouilleurs s'enfoncer dans la mer. Chiun était au travail. Bientôt il manquerait quatre unités à la marine vietnamienne.

— OK, Youngblood, hurla-t-il, emballe le char.

Comme prévu, le grand Noir coinça la pédale d'accélérateur. Le tank se mit à dévaler la pente vers la plage. Il allait faire diversion.

— Hé, Youngblood, hurla Remo, descends !

Il était aussi prévu que le grand Noir abandonne le char.

Mais Youngblood lui décocha un grand sourire et fit le salut militaire.

— Youngblood, hurla Remo. Saute de ce char.

— Ecce Homo, fit l'un des Américains.

— Garde tes prières pour plus tard, gronda Remo, Youngblood ne va pas nous gagner beaucoup de temps. On fonce, deux par deux !

Aussitôt la plage s'embrasa.

*

* *

La charge des Américains prit les Vietnamiens complètement par surprise. Décontenancés, ils paniquèrent et coururent se mettre à l'abri.

Le seul T 72 qui voulut se mettre en travers fut éperonné par le T 54 de Youngblood dans un vacarme fracassant. Les autres prisonniers fondaient, baïonnette au canon, hurlant comme des diables. Débordant les troupes du ministre, ils nagèrent jusqu'au sous-marin.

Debout sur le T 72 qui vomissait des flammes, Youngblood couvrait leur retraite avec la mitrailleuse de tourelle. Sa peau noire était grise de poudre et rouge de sang mais il continuait à tirer.

Remo courut vers lui. Les autres étaient déjà à l'abri sur le sous-marin.

La bande de balles de 12,7 acheva de se dévider mais Youngblood gardait les doigts crispés sur les détentes de la mitrailleuse lourde.

— Hé, on y va, fit Remo en rejoignant son copain.

C'est alors qu'il vit les yeux vitreux du grand Noir. Youngblood se mit à tousser une écume sanglante.

— Laisse tomber, mec, souffla-t-il avec effort, je suis foutu.

— Non, on est presque arrivés. Viens.

Mais le grand Noir se laissa glisser contre l'affût de la mitrailleuse.

— Youngblood ! cria Remo en lui mettant la main au cœur.

Il battait à peine.

— Youngblood, pleura Remo en lui frappant la poitrine.

Il prit sa bouche dans la sienne. L'haleine de Dick puait comme une dent arrachée.

Le Noir toussa.

— Laisse-moi mourir en paix, soupira-t-il d'une voix presque inaudible.

— Bon dieu, Dick, Phong est mort pour toi. Tu comprends pas ? Je t'ai laissé la dernière fois, je ne savais pas. Mais cette fois-ci, je ne t'abandonnerai pas. Je n'ai pas fait tout ça pour rien.

— C'est pas pour rien... parce que je meurs libre, réussit à dire Youngblood dans un dernier souffle.

— Dick, Dick, pleura Remo, pourquoi ça devait être toi ?

Titubant sous le poids du grand Noir, il s'avança dans les vagues. Les yeux noyés de larmes, il ne vit pas l'homme aux cheveux gris qui rampait sous un char abandonné pour ramasser une Kalashnikov et la pointer dans son dos.

— Hé, toi ! commanda l'homme.

— Lâche-moi, tout est fini, fit Remo d'un ton morne.

— Je te donne l'ordre de te rendre, reprit l'homme.

— Qui es-tu pour me donner des ordres ? demanda Remo en se retournant d'un air absent.

— Je suis le ministre de la Défense de la République Socialiste du Viêt-nam.

Remo se figea. Une lueur de vie était revenue dans ses yeux. Il déposa doucement Youngblood au bord de la mer et se retourna pour faire face à l'homme aux cheveux gris.

— Vous parlez l'anglais ? demanda-t-il.

— Bien sûr, j'ai participé à la conférence de Paris.

— Alors vous êtes l'homme que je cherche.

Pour toute réponse, le Vietnamien ouvrit le feu. La rafale fila vers Remo mais bizarrement le manqua. Le ministre corrigea avec la seconde rafale. Mais ce diable d'Américain avait de nouveau disparu.

Remo laissa le ministre tirer sa dernière balle puis lui arracha son arme.

Posément, il la réduisit en poudre. Puis il saisit le ministre au collet et le plaqua contre l'épave du char. Il le fouilla rapidement et sortit son portefeuille.

— Ça fera l'affaire, décréta-t-il en dépliant une feuille de papier. Écris.

— Qu'est-ce que je dois écrire ?

— Un traité de reddition. Reddition sans conditions.

— Je ne comprends pas, balbutia le ministre, pâlisant.

— Vous avez signé le traité de Paris, vous allez signer un nouveau traité. Reddition inconditionnelle aux forces américaines. Moi en l'occurrence.

— Un tel document obtenu par la force ne signifie rien.

— C'est ça, tente-moi, fit Remo en enfonçant son doigt dans la colonne vertébrale du ministre.

Le Vietnamien hurla, tétanisé de douleur.

Il se mit à écrire.

Quand il eut fini, il remit le document à Remo.

— Ce texte ne veut rien dire, insista-t-il.

— Faux, c'est l'ancien qui ne voulait rien dire. Parce que vous n'avez jamais eu l'intention de le respecter. Celui-ci veut dire quelque chose. Il veut dire que mon ami-là, n'est pas mort pour rien.

— Je suis votre prisonnier ? demanda l'homme.

— Je ne fais pas de prisonniers, grinça Remo, libérant la vertèbre du ministre.

Celui-ci eut un spasme et retomba, raide mort.

Sans se retourner, Remo marcha jusqu'au corps de son ami. Là il hésita, réalisant qu'il ne pouvait pas nager jusqu'au sous-marin en entraînant le corps de Dick et en gardant les papiers hors de l'eau.

Il allait lâcher les papiers quand il entendit la voix du Maître de Sinanju.

Chiun revenait vers la rive sur le dos de l'éléphant qu'il avait baptisé Rambo.

— Le sous-marin va partir, annonça-t-il. Si tu veux venir.

— Il y a de la place pour Dick sur le dos de cette bête ? demanda Remo.

— Il est mort, fit observer Chiun.

— Et alors ?

— Et alors, on ne peut plus rien faire pour lui. Pourquoi s'encombrer de sa dépouille ?

— Chiun, vous ne comprenez pas : dans les Marines, on n'abandonne jamais nos morts.

CHAPITRE XXII

Dans le gymnase de Folcroft, un rayon du soleil levant se refléta sur le chargeur à camemberts que le Maître de Sinanju engageait dans sa Thompson.

Quand il entendit les coups à la porte, le vieil Oriental lança plaisamment :

— Qui est-ce ?

— C'est moi, Remo.

— Entre, Remo, invita Chiun d'un ton enjoué.

Mais, dès que la porte s'ouvrit, il épaula et la mitrailleuse hoqueta comme une machine à écrire branchée sur un système quadriphonique.

Remo vit la rafale courir vers lui, arrachant sur son passage un sillon de lamelles de bois.

— Chiun ! Qu'est-ce qui vous prend ? protesta-t-il avant de se mettre à courir, poursuivi par les balles.

Il percuta le mur à toute vitesse, continua à courir à la verticale puis au plafond. Les balles le poursuivaient toujours puis le chargeur claqua à vide.

Remo, courant toujours, arriva sur le dernier mur. Ses pieds s'agitèrent un moment dans le vide et il se mit à tomber puis il réussit à trouver prise et descendit la paroi.

Quand il atterrit soudainement, son visage était un masque de fureur.

— Qu'est-ce que vous vouliez ? Me tuer ?

— Tu montes très bien le dragon pour quelqu'un qui a oublié Sinanju, répliqua froidement Chiun.

— Ah, je vois, soupira Remo en jetant un regard sur le plafond déchiqueté.

— Je peux entrer maintenant ? fit une voix hésitante.

C'était le docteur Harold W. Smith qui pointait à la porte une tête pâlie.

— Entrez, Smitty, fit Remo, j'allais juste apprendre la nouvelle à Chiun.

— Quelle nouvelle ? demanda Chiun.

— Remo a retrouvé sa mémoire, expliqua Smith.

— Je sais, je viens de le prouver, laissa tomber Chiun en lâchant aussi sa Thompson.

— Ça m'est revenu d'un seul coup, ce matin, juste comme ça, fit Remo en claquant dans ses doigts.

Son visage était ouvert et sans malice.

— Juste comme ça, hein ? grinça le vieil Oriental.

— Ouais, Smith a dit que le flash-back n'était qu'un phénomène temporaire.

Chiun alla se placer devant Remo pour l'examiner.

— Tu es sûr que tu te souviens de tout ? demanda-t-il d'un ton soupçonneux.

— De tout, affirma Remo avec un sourire.

— Tant mieux, fit Chiun, en l'attrapant par le coude.

Remo poussa un cri d'angoisse et se frotta le coude. Chiun passa alors à l'oreille et y planta ses ongles démesurés. Remo hurla plus fort.

— Ça, c'est pour partir sans me prévenir.

— Aiiiie !

— Et ça, c'est pour bafouer ma parole envers l'Empereur Smith.

— Aiiiie ! Petit père, arrêtez, supplia Remo en tombant à genoux.

— Et ça, c'est pour me traiter de Nhiaque.

— Je ne voulais pas...

— Et pour ta punition, tu auras la charge d'arroser mon fidèle éléphant deux fois par jour. Mais d'abord tu vas commencer par expier tes mauvaises actions en passant une semaine sur le toit de Folcroft, sans nourriture, la poitrine exposée aux cruels éléments, qui sont d'ailleurs moins cruels que toi.

— Maître de Sinanju, intervint Smith, je ne pense pas que vous devriez blâmer Remo pour tout ce qui s'est passé.

— Pas blâmer Remo ? coassa Chiun avec indignation. Et qui dois-je blâmer si ce n'est Remo ? Êtes-vous un des Américains qui rendent les parents responsables quand les enfants font des bêtises ?

— Non, mais on ne peut pas tenir Remo pour responsable de ses actions : il avait un flash-back.

— Oui, fit impérieusement Chiun en relâchant Remo. Son back-

flash ! Mais est-ce qu'il a eu son back-flash avant ou après son départ au Viêt-nam ? C'est toute la question.

— Je ne me souviens pas, se hâta de dire Remo.

— J'ai tendance à le croire, fit Smith.

— Pah, cracha Chiun d'un ton dégoûté, et vous croyez aussi cette histoire qu'il aurait d'un seul coup retrouvé la mémoire ce matin ?

— Ça me paraît plausible, avoua le directeur de CURE.

— En plus, intervint Remo, j'ai rendu service à tout le monde. Les Vietnamiens essayaient de nous le mettre. Je leur ai rendu la monnaie de leur pièce.

— À propos, je viens de parler au Président par téléphone. Les Américains et les Amérasiens ont été débriefés. La version officielle est qu'ils ont été délivrés par un vieux Vietnamien qui les a amenés jusqu'à un sous-marin. Ils ne connaissent pas Remo, sauf de vue. Les POW's croient que c'est un autre prisonnier de guerre qui a été transféré dans leur camp juste avant leur libération. Les Amérasiens sont au courant du rôle de Remo bien sûr mais ils ont accepté de ne pas le mentionner et même de ne pas apparaître au *Copra Inisfree Show* à titre de précaution. Heureusement que Remo est entré au Viêt-nam sous un faux nom.

— Un petit détail, Empereur, intervint Chiun. Quand les historiens écriront leurs chroniques, puis-je être cité comme Coréen et non comme Vietnamien ?

— Désolé, fit Smith en secouant la tête, mais ça détruirait notre couverture.

— Alors, arrangez-vous pour que mon nom n'apparaisse pas du tout, fit Chiun d'un ton vexé en quittant précipitamment la salle.

— Et le traité ? demanda Remo quand Chiun fut sorti.

— J'en ai aussi parlé au Président. J'ai bien peur qu'il soit sans valeur, fit-il en fouillant ses poches et sortant un papier.

— Même quand on gagne, on nous vole notre victoire, hein ? siffla Remo, les dents serrées.

Smith se racla la gorge.

— Je pense que vous serez content d'apprendre que Richard Youngblood a été enterré à Arlington avec tous les honneurs militaires.

— Il méritait mieux, annonça Remo d'une voix blanche, il méritait de vivre.

— Essayez de chasser tout ça de votre esprit.

— Je regrette que vous ne m'ayez pas parlé de la cérémonie, j'y serais allé.

— Et je ne vous aurais pas laissé faire, lâcha Smith sur le pas de la porte.

— Je sens que je dois faire encore quelque chose, insista Remo.

— Sécurité d'abord, lâcha Smith avant de refermer la porte sur une insulte de Remo.

*

* *

Au Mémorial du Viêt-nam à Washington, le gardien enlevait les détritrus de la journée. Il y en avait relativement peu si on considérait la quantité de gens qui défilaient chaque jour devant les deux murs de marbre noir.

Il donnait un dernier coup de balai quand il remarqua un homme accroupi là où les deux murs triangulaires se rejoignaient. C'est là que les noms des derniers morts étaient gravés côte à côte avec ceux des premiers morts de la guerre. En tout, cinquante-huit mille noms de soldats américains étaient inscrits sur les deux murs de près de cent mètres chacun.

L'homme était en train de toucher la surface polie. Le gardien se retira discrètement. L'homme avait probablement retrouvé le nom d'un vieux compagnon d'arme. Chaque jour, des centaines d'anciens du Viêt-nam ou des membres de leur famille s'arrêtaient ainsi devant le nom d'un être proche.

Un peu plus tard, le gardien remarqua que l'homme partait. Il fut surpris de voir qu'il ne portait qu'un T-shirt noir malgré la bise froide qui soufflait sur le hall.

En le croisant, le gardien le salua d'un signe de tête et l'homme lui rendit son salut. Le gardien frissonna : l'homme avait les yeux les plus froids qu'il n'ait jamais vus. C'était sûrement un ancien du Viêt-nam, il en avait le regard, ce regard typique, perdu dans le lointain.

En finissant son travail, le gardien fut surpris de se retrouver là où l'homme avait été accroupi. Instinctivement, il s'accroupit à son tour : il découvrit alors qu'il était en train de fixer l'emplacement vide réservé aux disparus dont on n'avait pas encore déterminé le sort.

Ses yeux s'arrondirent : juste en bas de la dernière colonne, un nouveau nom venait d'apparaître. Il était différent des autres ; il

n'était pas gravé professionnellement et une fine poussière de marbre noir était encore au pied du mur : les grains arrachés des lettres irrégulières.

Le gardien déchiffra le nouveau nom.

RICHARD YOUNGBLOOD USMC.

SEMPER FI

Le gardien sut d'instinct que si on lui posait des questions, il ne proposerait pas de réponses. Il ne saurait pas comment ce nom était apparu sur le mur. Il savait seulement qu'il y appartenait autant que les autres noms. Et peut-être plus.

En revanche, il n'arrivait pas à comprendre comment l'homme aux yeux morts avait pu graver ce nom. Il était sûr qu'il n'avait pas d'outils.

*Achevé d'imprimer en juin 1990
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N°d'imp. 1785. —

Dépôt légal : juillet 1990.

Imprimé en France

Notes

[1] Char soviétique du début des années soixante. Les Israéliens en ont périodiquement ramassé une moisson dans le désert du Sinaï.

[2] MIA : Missing In Action, les Américains disparus pendant la guerre du Viêt-nam et dont on ne sait plus rien.

[3] Drug Enforcement Administration, administration spécialisée dans la lutte antidrogue.

[4] Camionnette à plateau.

[5] Allusion à la campagne antidrogue : « Just say no », dis juste non.

[6] Allusion à l'actrice noire américaine Oprah Winfree (vue dans la *Couleur pourpre*) et dont les shows télévisés font de *Ciel mon mardi* une réunion d'enfants de chœur.

[7] Très célèbre animateur aux États-Unis.

[8] 2^e REI.

[9] Les Marines accomplissaient un « tour » de treize mois au Viêt-nam alors que le « tour » des soldats de l'armée de terre (Army) n'en durait que douze (N. d. T.).

[10] Viêt-Cong, guérilleros théoriquement originaires du Sud-Viêt-nam.

[11] North Vietnamese Army. Unités régulières de l'armée nord-vietnamienne.

[12] Le Marine Corps ne fait pas partie de l'Army (Armée de terre) ce que Chiun s'obstine à ignorer.

[13] Voir l'implacable 73 : *L'Usurpateur*.

[14] Une Irlandaise.

[15] Army of the Republic of Viêt-nam, l'ancienne armée du Sud-Viêt-nam.

[16] HU 1 ou Huey, fabriqué par Bell, l'hélicoptère de base US de la guerre du Viêt-nam.

[17] Canon multitubes inspiré de la mitrailleuse à canons rotatifs, mis au point par l'ingénieur Gatling en 1862, pendant la guerre de Sécession.

[18] *Prisoners of War*.

[19] En arabe : fissa.

[20] Devise des Marines.

[21] Coup au but qui marque la fin d'une partie de base-ball.